12e Année **Fiction** Chaque mois

N° 131 Octobre 1964

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

HUMOUR

RUBRIQUES

Couverture de René Laloux

Au prochain sommaire de "Fiction"

Une sélection éclectique de récits de science-fiction, et notamment : *La planète pauvre* par J.T. McINTOSH (enquête sur un monde étranger au bizarre secret) ; *Les vents de Mars* par FRITZ LEIBER (hallucinations et mirages sur la planète Mars) ; *L'homme de la mer* par EDWARD JESBY (une civilisation de l'avenir comme vous n'en avez jamais vue) ; *Le loup dans la bergerie* par ALLEN KIM LANG (comment se débarrasser des criminels en les expédiant dans les temps futurs).

Un classique signé d'un nom prestigieux : *Eux* par RUDYARD KIPLING

Des contes fantastiques et insolites dans des veines inattendues : *La vallée des monstres* par PAUL GREGOR, *Un message urgent pour Mr. Prosser* par J.P. SELLERS, *Naissance d'un jardinier* par DORIS PITKIN BUCK, etc.

Parution prévue : le 29 octobre.

Vous lirez bientôt :

Octave Béliard	La découverte de Paris
Leigh Brackett	La prêtresse pourpre
Mildred Clingerman	Passion incendiaire
Avram Davidson	Aussi longtemps que le soleil
Avram Davidson	Le certificat
Philip K. Dick	Cantate 140
Gordon R. Dickson	L'apprentissage
Gordon R. Dickson	Le remplaçant
Philip José Farmer	L'homme de l'allée
Georges Gheorghiu	Trouver la Ville
Ron Goulart	L'appât temporel
James E. Gunn	Le plus grand des ennemis
Zenna Henderson	Le retour
Nathalie Henneberg	La couleuvre
Russell Kirk	Le pays des souches
Damon Knight	L'arbre du temps
Fritz Leiber	Le héros
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
Alan E. Nourse	Et tout fut consommé
Thomas Owen	Le grand amour de Mme Grimmer
Kit Reed	Le tigre automate
Christine Renard	Le crocodile
Maurice Renard	Le lapidaire
Jack Sharkey	Le dernier ingrédient
Jacques Sternberg	Textes brefs
Theodore Sturgeon	Rien que l'amour
Theodore Sturgeon	Le scoubidule, le chosistor et Boff
Roland Topor	Preuve par l'absurde
Robert F. Young	Dans quelle caverne profonde

Au prochain sommaire de "Galaxie"

JACK WILLIAMSON, l'un des plus imposants chefs de file de la science-fiction américaine, est l'auteur de nombreux romans — parmi lesquels ont été traduits en français : *Les humanoïdes, Le pont sur les étoiles* (en collaboration avec James Gunn), *La légion de l'espace, Plus noir que vous ne pensez, Les dents du dragon, Les cométaires* et *La nef d'Antim* (ce dernier sous le pseudonyme de Will Stewart). Son dernier roman a été écrit en collaboration avec FREDERIK POHL (qui forma jadis un tandem prestigieux avec C.M. Kornbluth). La réunion de ces deux noms est un événement à plus d'un titre. Quant au roman qui est le fruit de cette collaboration, il s'intitule *Les récifs de l'espace,* et sa deuxième partie figure dans le prochain numéro de GALAXIE (en vente à partir du 12 octobre).

Dans ce même numéro, une grande nouvelle de KEITH LAUMER : *Invasion mentale,* l'histoire d'un homme devenu plus dangereux pour la race humaine que le pire des ennemis, et traqué sans merci par ses semblables, au long d'une intrigue au suspense intense.

Et d'autres récits signés de plusieurs de vos auteurs favoris : *Quelle chance d'être un Blobel !* par PHILIP K. DICK, *L'ultime rencontre* par HARRY HARRISON, *Les blasphémateurs* par PHILIP JOSÉ FARMER.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

DORIS PITKIN BUCK	**19**	Un petit oracle de rien du tout
T. P. CARAVAN	**20**	Spécimens pris au hasard
AVRAM DAVIDSON	**35**	Le Golem
	83	Après nous le déluge
	111	Dagon
	113	Le Pays d'Été
	114	Chambre noire
	118	Une vengeance théâtrale
	119	Je ne vous entends pas...
	122	Gloire à Diane
	125	Panne sèche
	126	Le siège de Santiago
MIRIAM ALLEN deFORD	**11**	Mrs. Hinck
	78	Dents pour dents
	90	Les racines du mal
	97	Tremblement de temps
	128	La cage
avec Anthony Boucher :	**25**	Un monde aux cieux dormant
MICHEL DEMUTH	**77**	La ville entrevue
	S.2	La pluie de l'après-midi
	92	Projet Information
	97	La route de Driegho
	100	...qui revient d'une longue chasse
	105	L'automne incendié
	112	Les huit fontaines
	113	Lune de feu
	S.4	L'homme de l'été
	122	La bataille d'Ophiuchus
	123	Les jardins de Ménastrée
	125	Nocturne pour démons
	S.5	A l'est du Cygne
MACK REYNOLDS	**9**	Celui qu'on n'attendait pas
	12	Compagnon immortel
	21	Le porte-guigne
	26	Il n'y a pas de sot métier
	38	Cher petit animal !
	42	Les treize cocktails
	48	Intérêt composé
	56	L'ère du gladiateur
JOANNA RUSS	**79**	Et le temps ne s'écoula pas
	116	Emily chérie
JACK SHARKEY	**130**	La proie
ROLAND TOPOR	**85**	L'amour fou
	89	Le coût de la vie
	92	Une bonne blague
	104	Orages
	111	Un grand homme
	S.4	A point
	116	Le sacrifice d'un père
	117	La douceur de vivre
LUC VIGAN	**S.5**	La femme modèle

MACK REYNOLDS

Les Pacifistes

Mack Reynolds nous donne ici une anticipation politique que certains trouveront brutalement choquante. L'histoire récente nous montre que le pacifisme est une doctrine condamnée à l'échec par sa nature même, qui ne met pas à sa disposition d'arme efficace pour s'opposer à la violence. Le meilleur remède n'est-il pas d'utiliser les armes mêmes de ceux que l'on combat ? En d'autres termes, s'il est vrai que la fin justifie les moyens, peut-on admettre de lutter contre la guerre par le recours à la violence ? Dans la société (apparemment peu éloignée de nous dans l'avenir) que décrit l'auteur, les pacifistes ne sont plus ces objecteurs de conscience isolés et inopérants, ou ces humanistes de gauche prêchant dans le désert ; ils se sont mués en organisation secrète terroriste, ne reculant devant aucune méthode. Le triomphe d'une éthique peut-il justifier de tels procédés ? L'auteur ne tranche pas, laissant à chacun le soin de répondre à cette question brûlante.

« DIS-MOI, petit, » cria Warren Casey, « tu es bien Fredric McGivern ? »

Le petit garçon s'arrêta, l'air stupéfait.

— « Oui, monsieur. »

C'était un enfant d'environ neuf ans, rondelet, avec de bonnes joues bien rondes.

— « Viens vite, mon vieux, » reprit Casey. « On m'a envoyé te chercher. »

Le petit garçon regarda l'homme. Celui-ci avait une trentaine d'années et semblait plein de dynamisme malgré ses traits tirés de fatigue. Il portait un uniforme qui n'était pas familier au jeune McGivern mais qui lui sembla rassurant.

— « Moi, monsieur ? » dit l'enfant. « On vous a envoyé me chercher ? »

— « C'est ça même, mon garçon. Monte dans la voiture et je t'expliquerai tout ça. »

— « Mais mon père avait dit... »

— « C'est ton père qui m'a envoyé, mon vieux. Le sénateur McGivern. Et maintenant arrive, ou je vais me mettre en colère. »

— « C'est vrai ? »

Le visage contracté, Fredric McGivern monta dans l'hélicar. En quelques secondes, l'engin avait gagné le second niveau, puis le premier, alors il prit de la vitesse et s'éloigna en direction du sud-ouest.

Il se passa plus d'une heure avant que l'enlèvement fût découvert.

***

Warren Casey amorça son atterrissage, descendant de deux niveaux précipitamment, avant de se poser sur le toit du garage avec tant de délicatesse qu'on ne ressentit aucune secousse.

Il manœuvra une manette de la main gauche tandis que, de la droite, il sortait de sa poche une vieille pipe toute brûlée. Pendant que l'ascenseur du garage s'enfonçait dans les sous-sols, il se mit à bourrer la vieille pipe de bruyère avec du tabac qu'il prenait dans une blague non moins vieille.

Dans le garage, Mary Baca attendait non sans nervosité.

— « Alors, vous l'avez eu ? » dit-elle comme si elle ne voyait pas le petit garçon.

— « Oui, » dit Casey, « je lui ai donné un coup, et il en a pour encore à peu près une demi-heure à être inconscient. Occupez-vous en, Mary, si vous voulez bien. »

La femme regarda le petit corps recroquevillé.

— « On ne pouvait pas enlever son père. Alors, il fallait bien que ce soit un enfant, » dit-elle avec amertume.

Il lui jeta un rapide coup d'œil tout en allumant sa pipe.

— « Tout ça a été mûrement réfléchi, Mary. »

— « Bien sûr. » Elle affermit sa voix avant d'ajouter : « Je vais le mettre dans la resserre, derrière. »

Il descendit dans la chambre qui lui avait été réservée, se débarrassa de l'uniforme et prit une douche prolongée ; son nettoyage lui permit d'enlever un bon tiers des cheveux qu'il avait sur la tête et la moitié de la couleur qui teintait ceux qui lui restaient. Il sortit de l'eau un peu rafraîchi et de cinq ans plus âgé.

Il revêtit un costume bon marché pas trop bien repassé et qui montrait des marques d'usure évidente. Sa chemise n'était pas propre, on aurait dit qu'il l'avait déjà portée la veille, et il y avait une tache de nourriture sur sa cravate.

Sur le petit bureau, il prit un crayon automatique et l'accrocha à la poche intérieure de sa veste, enfonçant un gros carnet dans une autre poche. Il hésita un moment, les sourcils froncés devant le revolver, puis, y renonça. Il sortit de la maison par la porte principale et se dirigea vers l'ascenseur du métro.

La sortie du métro la plus proche était à quatre cents mètres environ de la résidence du sénateur McGivern et Warren Casey fit

le chemin à pied. Quand il y arriva, son visage avait pris une expression de lassitude qui avait quelque chose de cynique. Il ne se donna pas la peine de regarder la personne qui lui ouvrit.

— « Je m'appelle Jakes, » dit-il. « Envoyé spécial de HNS. McGivern m'attend. »

— « HNS ? » interrogea le maître d'hôtel avec raideur.

— « *Hemisphere News Service,* » dit Warren dans un bâillement. « Et puis on va pas lanterner comme ça des heures ; je suis pressé, moi. »

— « Bien, monsieur. Entrez, monsieur. Je vais vérifier. »

Il lui tourna le dos pour lui montrer le chemin.

Casey lui planta un doigt entre les omoplates.

— « Ne vous énervez pas, » dit-il d'une voix sans timbre, « et il ne vous arrivera peut-être rien. Conduisez-moi auprès du sénateur, c'est tout. Compris ? N'allez pas faire quelque chose qui me donne envie d'appuyer sur cette détente. »

Le visage de l'homme devint gris.

— « Le sénateur est dans son bureau. Je vous préviens... monsieur... la police sera avertie de tout ça immédiatement. »

— « Mais oui, mais oui, mon vieux, maintenant, mène-moi à ce bureau. »

— « C'est juste là, monsieur. »

— « Parfait, » dit Casey. « Et qu'est-ce que c'est que cette porte sous l'escalier ? »

— « Ça ? C'est un placard à balais, les balais du rez-de-chaussée. »

Casey lui asséna un coup du plat de la main, le domestique s'écroula avec un long soupir ; Casey le rattrapa avant qu'il ne tombe sur le plancher, le traîna jusqu'au placard à balais, et le tassa à l'intérieur. Il sortit une seringue de sa poche.

— « Tu te tiendras tranquille pendant deux bonnes heures, » marmonna-t-il en refermant la porte du placard.

Il se dirigea vers la lourde porte que l'homme lui avait désignée comme étant celle du bureau du sénateur McGivern et frappa. Elle s'ouvrit tout de suite, et un jeune homme d'environ vingt-cinq ans à la mise soignée et à l'air important le regarda d'un air peu engageant.

— « Oui ? »

— « Steve Jakes, de *Hemisphere News.* C'est le patron du journal qui m'envoie. »

Ce disant, il contourna l'autre et pénétra dans la pièce.

Derrière le bureau, se trouvait la copie conforme adulte du petit Fredric. Un Fredric McGivern qui à l'âge de cinquante ans avait à la place de ce qui avait été autrefois de bonnes joues rondes, de lourdes bajoues.

— « Qu'est-ce que c'est ? » grogna-t-il.

— « Sénateur, » dit Casey en s'avançant, « le journal... »

Le sénateur Phil McGivern avait de multiples dons parmi lesquels se trouvaient une grande sagacité et un instinct de conservation peu communs. Il sauta sur ses pieds.

— « Walters, attrapez-le. Il nous monte un bateau. »

Il se pencha en avant, la main tendue vers un tiroir du bureau.

Walters s'avança, mais beaucoup trop lentement.

Warren Casey l'arrêta à mi-chemin et l'attrapa à deux mains, tenant fermement le tissu souple du costume du secrétaire, puis, d'un rapide coup de hanche, il envoya le jeune homme rouler par terre.

Il ne lui octroya pas un regard, mais mettant la main dans sa poche de veston, pointa un doigt vers McGivern à travers le tissu.

L'autre qui était plutôt rubicond de nature devint blanc. Il retomba sur sa chaise.

Warren Casey contourna le bureau et vint prendre le revolver que l'autre avait essayé de saisir dans le tiroir. Il émit un grognement de dérision avant de le glisser dans sa poche avec une négligence étudiée.

Le sénateur Phil McGivern n'avait rien d'un poltron. Il fixa sur Casey un regard menaçant.

— « Vous vous êtes introduit chez moi, criminel ! » dit-il. « Vous avez attaqué mon secrétaire, vous m'avez menacé d'une arme mortelle. Si vous en prenez pour vingt ans seulement, c'est que vous aurez de la chance. »

Casey se laissa tomber dans un fauteuil duquel il pourrait surveiller et McGivern et son assistant, maintenant inconscient. Il parla d'une voix monocorde.

— « Je représente les Pacifistes, sénateur. Il y a environ une heure, votre fils a été enlevé. Vous êtes une personnalité de première importance. Vous réalisez certainement ce que cela implique. »

— « Fredric ! Vous avez tué un petit garçon de neuf ans ! »

— « J'ai tué beaucoup de petits garçons de neuf ans, » dit Casey, la voix morne.

— « Vous êtes un monstre ! »

— « J'ai été pilote de bombardier, sénateur. »

L'autre, qui s'était à moitié levé pour la seconde fois, se laissa tomber sur sa chaise.

— « Mais ce n'est pas la même chose. »

— « Tel n'est pas mon avis. »

Au cours de sa carrière, Phil McGivern s'était trouvé aux prises avec bien des difficultés. Il se reprit.

— « Que voulez-vous, criminel ? Je vous préviens que je n'ai pas le pardon facile, cela vous coûtera cher, monsieur... »

— « Continuez donc à m'appeler Jakes, » dit Casey avec douceur. « Je ne suis pas un personnage important. Je ne suis qu'un membre d'une vaste organisation. »

— « Que voulez-vous ? » aboya le sénateur.

— « Que savez-vous des Pacifistes, McGivern ? »

— « Je sais que c'est une bande de criminels endurcis. »

Casey hocha la tête en souriant.

— « Ceci est basé sur les lois auxquelles vous obéissez. Nous les avons rejetées. »

— « Que voulez-vous ? » répéta le sénateur.

— « Par nécessité, » continua Casey, « notre organisation est secrète. Cependant, elle comprend quelques-uns des meilleurs cerveaux dans tous les domaines, y compris des membres du gouvernement dans les deux Hémisphères. »

Phil McGivern eut un grognement de mépris.

Casey continua, non sans avoir remarqué que Walters, toujours étendu sur le plancher, avait légèrement bougé et gémi.

« Il y en a parmi nous qui sont capables de réédifier les bases du monde. Par extrapolation, ils en sont venus à conclure que si vous continuez dans la même voie, il y aura une guerre nucléaire avant trois ans. »

Une brusque colère enflamma le visage du sénateur qui eut de la peine à contrôler sa voix.

— « Espionnage, menées subversives ! Ne vous y trompez pas, Jakes, puisque tel est le nom dont vous voulez qu'on vous appelle, pour nous vous n'êtes que des marionnettes maniées par les Polariens. »

Celui qui se disait Pacifiste eut un petit rire sans joie.

— « Vous n'êtes guère au courant, sénateur. Notre organisation est aussi active dans l'Hémisphère Nord que dans celle-ci. »

Brusquement, il sauta sur ses pieds, se pencha sur Walters qui avait recommencé à bouger. Son poing l'atteignit au menton et le secrétaire s'écroula de nouveau sans un bruit.

Casey retourna s'asseoir.

« Nos experts trouvent qu'il faut que vous vous retiriez de la politique, sénateur McGivern. Je vous suggère de démissionner pour raisons de santé dans le courant de la semaine prochaine. »

Il y eut un moment de silence rageur et tendu tandis que le sénateur réfléchissait.

— « Et Fredric ? » dit-il finalement en un grognement.

Casey haussa les épaules.

— « Il sera libéré dès que vous aurez obéi. »

Les yeux de l'autre se rétrécirent.

— « Comment pouvez-vous être sûrs que je tiendrai ma promesse ? Un contrat arraché sous la contrainte n'a aucune validité. »

— « Que Fredric soit entre nos mains pour le moment est de moindre importance, » dit Casey avec impatience. « Ce n'est qu'une monnaie d'échange pour appuyer notre position. Sénateur, nous vous avons soigneusement étudié. Vous avez une femme à laquelle vous tenez modérément et une maîtresse que vous aimez. Vous avez trois enfants adultes de votre première femme et quatre petits-enfants. Vous avez deux enfants de votre seconde femme, Fredric et Janie. Vous avez un oncle, deux tantes et cinq cousins germains actuellement en vie. En tant qu'homme politique, vous avez beaucoup de relations superficielles que nous ignorerons en bloc, mais vous connaissez quelque trente personnes qui comptent beaucoup pour vous. »

McGivern commençait à s'adapter à cette conversation anormale.

— « Et qu'est-ce que ça a à voir ? » grogna-t-il.

— « Nous les tuerons, » dit Warren Casey en le regardant dans les yeux. Nous les tuerons un par un. Fusil à téléobjectif, bombe, machine infernale, aussi bien lorsqu'ils seront en train de passer le portail de leurs demeures... »

— « Vous êtes fou. La police, les... »

Casey continua, ignorant l'interruption :

— « Nous ne sommes pas pressés. Certains de vos enfants, de vos parents, de vos amis, votre maîtresse peut-être, seront pris de panique et trouveront une cachette. Mais il n'y a pas de cachette possible. Non, nulle part sur ce monde. Notre organisation n'est pas pressée, et nous avons des ressources multiples. Peut-être certains d'entre nous seront-ils pris, certains y laisseront peut-être leur peau. Mais là n'est pas la question. Nous nous sommes consacrés à cette tâche. C'est pour cela que nous vivons, pour tuer les gens que vous aimez. Quand il n'y en aura plus, nous vous tuerons, vous. Croyez-moi, à ce moment-là, ce sera un acte de charité. Tous vos amis, tous ceux que vous aimez, vos plus proches parents, tous seront morts.

» Nous allons tuer, tuer, tuer. Mais en tout, cela ne fera guère que cent personnes, moins même. Ce ne sera pas des milliers et des millions de gens. Ce sera seulement vos amis les plus chers, vos parents, vos enfants et finalement vous. A ce moment-là, sénateur, vous aurez quelque idée de ce que signifie le mot *guerre.* »

A la fin de la tirade, bien qu'elle eût été récitée d'une voix dénuée d'émotion, Phil Givern s'appuya au dossier de son fauteuil comme s'il subissait une attaque physique. La voix rauque, il répéta :

— « Vous êtes fou ! »

Warren Casey secoua la tête.

— « Non, c'est vous qui l'êtes. Vous et ceux qui vous ressemblent. Vous êtes fous. Votre soif de puissance et d'argent et votre

désir de conserver vos privilèges vont nous conduire à une catastrophe qui nous détruira tous. C'est vous qui êtes fous. »

L'agent Pacifiste se pencha un peu en avant.

« A travers toute l'histoire, sénateur, il y a eu des pacifistes. Mais jamais ils n'ont été comme nous. Dans le passé, on s'est toujours moqué d'eux avec mépris en temps de paix, et ils ont subi l'emprisonnement ou pire en temps de guerre. »

— « C'étaient des poltrons, » murmura le sénateur McGivern avec une moue dégoûtée.

Casey hocha la tête et émit un petit rire.

— « Mais non, sénateur, ne cherchez pas les poltrons chez les pacifistes et les objecteurs de conscience. Il faut du courage pour s'opposer au courant de l'opinion publique. Un poltron a plus de chance de s'en tirer en restant dans le rang. Dans les guerres modernes, du moins jusqu'à l'éclatement d'un conflit nucléaire, il n'y avait qu'un nombre d'hommes restreint qui prenait part au combat. Les autres restaient dans la logistique, et dans des milliers de branches à l'arrière du front. Il n'y avait qu'un homme sur vingt à voir l'ennemi. »

— « Votre philosophie ne m'intéresse pas, criminel, » dit durement le sénateur. « Venez-en au fait. Je veux que vous me rendiez mon fils. »

— « C'est bien là la question, sénateur. Aujourd'hui, nous, les Pacifistes, sommes devenus réalistes. Nous acceptons de lutter, de tuer, et de mourir pour éviter la guerre. La vie des individus ne nous intéresse pas, nous croyons qu'une autre guerre détruirait la race, et, pour préserver l'humanité, nous sommes prêts à faire n'importe quoi. »

— « Imbécile, » dit McGivern, frappant violemment du poing l'accoudoir de son fauteuil. « L'Hémisphère Nord cherche à mettre la main sur le monde entier. Nous devons nous défendre ! »

Le Pacifiste secoua la tête.

— « Nous ne voulons pas savoir qui a tort ou raison, si tant est qu'un des partis ait le droit pour lui. Car cela n'a finalement plus aucune signification. Nos collègues travaillent chez les Polariens exactement comme nous travaillons ici dans l'Hémisphère Sud. Il y a des gens comme vous de l'autre côté qui flirtent avec la mort en prenant comme vous des mesures qui conduiront tout droit à la guerre. »

Warren Casey se leva.

« Vous avez une semaine pour présenter votre démission, sénateur. Si vous y manquiez, vous ne reverriez jamais votre fils Frédric. Et ensuite, un par un, vous entendriez annoncer la mort de vos parents et de vos amis. »

L'agent Pacifiste se leva vivement, contourna le bureau, et l'au-

tre dans ses efforts pour s'échapper repoussa son fauteuil en arrière et essaya de se mettre debout. Mais sa corpulence gênait ses mouvements. Warren Casey se pencha au-dessus de lui et lui planta une seringue dans le cou.

Le sénateur Phil McGivern jura, tomba sur les genoux, puis essaya de se redresser. Il ne put y parvenir. Ses yeux devinrent fixes et vitreux et il s'écroula sur le plancher, inconscient.

Warren Casey jeta un coup d'œil à Walters, le secrétaire, mais décida qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté-là pendant un certain temps. Ses yeux firent rapidement le tour de la pièce. Qu'avait-il touché ? Avait-il laissé quelque chose ?

Il sortit de la pièce, refit le chemin que lui avait fait emprunter le maître d'hôtel un quart d'heure auparavant et sortit par la porte de devant.

Sa voiture s'arrêta devant un hôtel particulier assez vieux mais bien conservé ; il mit des pièces dans le compteur du véhicule et le regarda s'immiscer dans la circulation.

Il marcha jusqu'à la porte et se fit identifier par l'écran. Quand la porte s'ouvrit, il pénétra à l'intérieur.

Assise derrière un bureau, se trouvait une jeune femme qui eût été jolie si elle n'avait eu l'air aussi anxieuse et tendue.

Elle se leva, le précéda et lui ouvrit la porte. Tous deux entrèrent dans la salle de conférence. Trois hommes masqués étaient assis autour d'une table.

Casey se sentait à l'aise en leur présence. Il prit une chaise et s'assit. La jeune femme s'assit devant la table et se prépara à prendre des notes.

Le président, qui était entouré par les deux autres, prit la parole.

— « Parlez-nous de l'affaire McGivern. »

— « Ça s'est passé comme prévu. Le garçon n'a pas été une grosse difficulté. Il est maintenant dans la cachette entre les mains de l'exécutant Mary Baca. »

— « Et le sénateur ? »

— « Comme on s'y attendait. Je lui ai donné un avertissement. »

— « Et le secrétaire Walters ? Eliminé ? »

— « Eh bien... non. Je l'ai laissé inconscient. »

Il y eut un silence.

Un des autres hommes masqués dit :

— « Le plan était d'éliminer le secrétaire pour donner plus de force à notre projet aux yeux du sénateur. »

— « Vu la manière dont les choses se sont déroulées, » dit Casey calmement, « il m'a semblé plus pratique d'agir comme je l'ai fait. »

— « Très bien, » dit le président. « L'exécutant travaille du mieux qu'il peut ; personne ne peut prévoir comment les choses se dérouleront avant que le travail ne soit en train. »

Warren Casey ne dit rien.

Le second membre du groupe soupira.

— « Mais nous avions espéré que la vue d'un assassinat brutal juste devant ses yeux pourrait causer un tel choc au sénateur qu'il se soumettrait immédiatement. Maintenant, si notre situation de son caractère est juste, le mieux que nous puissions espérer est de le voir capituler seulement quand plusieurs de ses proches auront été liquidés. »

— « Il ne capitulera jamais, » dit Warren Casey d'une voix lasse, « quoi que nous fassions. C'est un des pires. »

Le troisième membre, qui n'avait pas encore parlé jusque-là, dit pensivement :

— « Peut-être vaudrait-il mieux l'assassiner tout de suite. »

Le président secoua la tête.

— « Non, nous en avons déjà discuté. Nous voulons nous servir de McGivern comme d'un exemple. Dans l'avenir, quand nous aurons à nous occuper de cas semblables, les nôtres seront à même de présenter son sort comme une menace. Nous irons jusqu'au bout comme prévu. » Il se tourna vers Casey. « Nous avons une mission pour vous. »

— « Très bien, » dit Warren Casey, s'appuyant au dossier de sa chaise. Son visage n'exprimait rien d'autre qu'une immense lassitude.

Le second membre du bureau lui tendit un ordre de mission.

— « Il est en priorité. Il y a à peu près vingt exécutants en tout pour ça. » Il se racla la gorge. « Vous avez bien fait de la chasse d'interception au cours de votre carrière aéronautique ? »

— « Un an, pendant la dernière guerre, » dit Casey. « J'ai été descendu deux fois, on en a conclu que mes réflexes étaient moins bons, et ils m'ont passé aux bombardiers légers. »

— « D'après nos informations, vous auriez piloté sur Y-36G. »

— « Exact. »

Casey se demandait bien où ils voulaient en venir.

— « Dans une semaine, aura lieu le concours de la première classe de l'Académie de l'Espace. Jusqu'à maintenant, la guerre ne s'étendait que sur terre, sur mer et dans l'atmosphère. Avec ce concours, la puissance militaire va acquérir de nouveaux moyens. »

— « J'ai lu quelque chose là-dessus, » dit Casey.

— « Ce concours sera spectaculaire. La classe est petite, il n'y a que soixante-quinze cadets, mais l'école prend déjà de l'expansion. Toutes les autres branches seront représentées à la cérémonie. »

Warren Casey aurait voulu savoir à quoi s'en tenir.

« Nous voulons protester contre cette préparation militaire de manière dramatique, » continua l'autre. « Faire une chose qui traumatisera la nation tout entière et frappera quiconque est en contact avec les armes. »

Le président reprit la parole.

— « Les forces de l'air feront une démonstration. Un vol de vingt Y-36G survolera le stand où les cadets du concours attendent leur récompense. »

Lentement, la lumière se faisait dans l'esprit de Casey.

« Vous piloterez un de ces Y-36G, » poursuivit le président, avant d'ajouter lentement : « Et les mitrailleuses de votre engin seront les seules de l'escadrille à être chargées. »

— « J'y resterai, je suppose ? » dit Warren Casey sans aucune émotion.

Le président secoua négativement la tête.

— « Non. Nous avons des projets pour que vous puissiez échapper. Vous ne passez qu'une fois et vous canardez copieusement les cadets, puis vous foncez vers le nord à toute vitesse. »

— « Ce n'est pas la peine de m'en dire davantage, » interrompit vivement Casey. « Je ne crois pas que je puisse accomplir cette mission-là. »

— « Pourquoi, Warren ? » dit le président pris de court. « Vous êtes un des plus anciens d'ici et vous êtes un pilote expérimenté. »

Casey hocha la tête d'un air malheureux.

— « Raisons personnelles. Aucun exécutant n'est obligé d'accepter une mission dont il ne veut pas. Et je préférerais ne pas prendre celle-ci. Aussi vaudrait-il mieux que vous ne m'en disiez pas davantage. Ainsi, il ne me sera pas possible de trahir quelqu'un si quelque pression se trouvait exercée sur moi. »

— « Très bien, » dit le président avec dynamisme. « Voulez-vous des vacances, un repos ? On ne vous donnerait plus de mission pendant quelque temps. »

— « Non, simplement donnez-moi autre chose. »

Un autre membre du bureau lui tendit une feuille de papier.

— « C'est au sujet du professeur Leonard LaVaux, » dit-il.

Le professeur Leonard LaVaux habitait un petit bungalow dans un quartier de standing moyen. La pelouse aurait gagné à être un peu mieux tondue, et les rosiers à être un peu plus taillés, mais tel qu'il était l'endroit avait l'air vivant et confortable.

Warren Casey était habillé en journaliste, ce qui était un de ses déguisements favoris. Cette fois, il portait une caméra de presse accrochée à une courroie et avait un sac plein d'appareils adapta-

bles sur une épaule. Il frappa, s'appuya négligemment au mur et attendit, une expression de profond ennui peinte sur le visage.

Le professeur LaVaux semblait un portrait stéréotypé. N'importe quel producteur l'aurait embauché pour un rôle d'intellectuel, à première vue. Il plissa des yeux derrière ses grosses lunettes dès qu'il vit Casey.

— « Je représente le *Star,* monsieur le professeur. Le directeur m'envoie pour prendre quelques clichés. »

— « Des photos ? » dit le professeur stupéfait. « Mais je ne vois pas du tout pourquoi on irait parler de moi dans les journaux en ce moment. »

— « Oh ! vous savez ce que c'est, on voit votre nom quelquefois, alors le journal aimerait avoir quelque chose sous la main qu'on pourrait passer au bon moment. Le directeur voudrait deux bonnes photos prises dans votre bureau. Vous voyez, en train de lire un livre ou quelque chose de ce genre. »

— « Je comprends, » dit le professeur. « Bon, bien sûr. Quelle sorte de livre ? Entrez donc, jeune homme. »

— « N'importe lequel fera l'affaire, » dit Casey avec un cynisme tout journalistique. « En ce qui me concerne, vous pouvez aussi bien prendre *Le petit chaperon rouge,* si ça vous plaît. »

— « Bien sûr, » dit le professeur. « Je suis idiot. Les lecteurs pourront à peine lire le titre. »

Le bureau du professeur était une pièce de célibataire. Des livres en tas, et aussi un râtelier de pipes digne d'un prince, un petit bar portatif, deux ou trois sièges et un divan vraiment confortables.

LaVaux s'assit et, d'un geste, invita le soi-disant photographe à en faire autant.

« Alors, » dit-il, « comment fait-on ? »

Casey considéra la pièce d'un air méditatif.

— « Vous vivez seul ici ? » dit-il comme pour dire quelque chose tout en s'orientant pour la prochaine photo.

— « J'ai une gouvernante, » dit le professeur.

— « Nous pourrions peut-être la faire venir pour prendre une ou deux photos. »

— « Je suis désolé, mais elle est sortie. »

Casey prit la chaise que lui avait désigné le professeur.

— « Alors, nous pouvons venir tout de suite au fait, » dit-il changeant de ton.

Les yeux du professeur brillèrent derrière ses grosses lunettes.

— « Vous dites ? »

— « Avez-vous entendu parler des Pacifistes, professeur ? »

— « Comment... ? Euh, naturellement. C'est une organisation clandestine, illégale. Très souvent accusée d'assassinats et de cri-

mes tout aussi horribles, bien que j'aie la nette impression que ces rapports soient exagérés. »

— « Ils ne le sont pas, » dit froidement Casey.

— « Vous dites ? »

— « Je suis un exécutant des Pacifistes, professeur LaVaux, et j'ai pour mission de vous avertir que votre vie est en danger si vous n'arrêtez pas vos recherches actuelles. »

L'autre ouvrit la bouche sans parler, incapable de s'adapter au changement d'identité de son interlocuteur.

« Vous ne savez rien de notre organisation, » reprit Warren Casey. « Je vais vous expliquer. Le but de notre existence est d'empêcher qu'il y ait d'autres conflits sur cette planète. Pour en venir à nos fins, nous prendrons n'importe quel moyen. Nous n'avons aucun scrupule, professeur. Je n'ai aucune intention de vous convertir, mais je veux juste vous avertir que si vous ne cessez pas vos recherches, vous êtes un homme mort. »

— « Ecoutez, » protesta le professeur, « je suis un homme de science, pas un politicien. Mon travail est un travail de recherche pure. Les applications que les ingénieurs, les militaires et éventuellement le gouvernement font de mes découvertes ne me concernent pas. »

— « Exact, » dit Casey avec un sourire d'assentiment. « Jusque-là, monsieur le professeur, vous ne vous êtes pas occupé des résultats éventuels de vos recherches, comme beaucoup de vos collègues, d'ailleurs. Mais à partir de maintenant, il vous faudra y penser, ou nous vous tuerons. Vous avez une semaine pour vous décider. »

— « Le gouvernement me protégera. »

Casey secoua la tête.

— « Non, professeur, ça ne durera qu'un temps, même si cent brigades de police y consacraient leurs efforts. Tout au long de l'Histoire, quand un groupe pourvu d'assez de membres et de ressources s'est consacré à la tâche d'assassiner quelqu'un, il y est toujours parvenu. »

— « C'était dans le passé, » rétorqua le professeur nullement convaincu. « Aujourd'hui, on pourrait me protéger. »

Casey secouait toujours la tête.

— « Je vais vous montrer un de nos instruments, un seul. » Il prit sa caméra et en retira le fond. « Vous voyez ce petit dispositif ? C'est un tout petit revolver à poudre et à ressorts qui projette une aiguille hypodermique absolument minuscule à travers le faux objectif de cette caméra postiche. Cette flèche est tellement microscopique que lorsqu'elle s'enfonce dans un cou, une main, ou un ventre, on ne ressent pas davantage qu'une piqûre de moustique. »

Chez le professeur, la curiosité dominait la peur. Il se pencha en avant pour regarder le dispositif.

— « Surprenant, » dit-il. « Et vous vous en êtes servis avec succès ? »

— « D'autres exécutants, oui. Il y a peu de gens, en particulier parmi les politiciens, qui peuvent échapper aux reporters photographiques. Cette caméra n'est qu'un de nos nombreux moyens, et muni de celui-ci, un assassin n'a guère de peine à s'approcher de sa victime. »

— « Surprenant, » répéta le professeur d'un ton franchement admiratif. « Je ne me sentirai plus jamais en sécurité quand je verrai un photographe. »

— « Vous n'aurez rien à craindre, professeur, si vous abandonnez vos recherches actuelles. »

— « Et j'ai une semaine pour me décider ? Très bien, dans une semaine, je ferai passer un article dans la presse, soit pour dire que j'abandonne mes recherches, soit pour dire que j'ai été menacé par les Pacifistes et que je demande protection. »

Casey s'apprêta à se lever, mais le professeur leva la main.

« Attendez, je voudrais vous poser quelques questions. »

Le Pacifiste regarda son interlocuteur avec la plus grande attention.

« Vous êtes le premier membre de votre organisation auquel j'aie jamais parlé, » dit LaVaux.

— « Ça m'étonnerait. »

— « Ah ! oui ? Très secret, n'est-ce pas ? Les membres sont partout, mais on ne peut pas les repérer. Alors, comment recrutez-vous vos membres ? Etant donné que l'organisation est illégale, les travaux d'approche doivent être très délicats ? »

— « C'est vrai, » dit Casey, « nous prenons toutes les précautions possibles. Nous ne contactons un membre possible que s'il a donné des preuves évidentes qu'il est bien travaillé par le problème de la guerre et cherche un moyen de l'éviter. Beaucoup de gens en viennent d'eux-mêmes à partager nos idées. Ils commencent à discuter de ce sujet, cherchent des solutions, cherchent d'autres gens qui pensent la même chose. »

Le professeur était fasciné.

— « Même dans ces conditions, on doit bien faire des erreurs de temps en temps, et certains de vos membres doivent se trouver alors dénoncés au gouvernement. »

— « C'est un risque que court toujours une société secrète. »

— « Et alors, » dit le professeur triomphalement, « c'est votre organisation tout entière qui s'écroule. Car Untel, sous la pression exercée par la police, trahira un autre membre, et ainsi de suite. »

— « Non, » dit Casey avec un mince sourire, « ça ne peut pas

arriver. Nous avons tiré profit de l'expérience de nos prédécesseurs. L'histoire des sociétés secrètes est longue, professeur. Chaque unité de cinq Pacifistes ne connaît que ceux qui appartiennent à cette unité, plus un coordinateur. De son côté, le coordinateur ne connaît que les quatre autres coordinateurs avec lesquels il travaille, plus un chef de section, qui connait à son tour quatre chefs de section seulement avec lesquels lui travaille, et ainsi de suite jusqu'aux grands dirigeants de l'organisation. »

— « Je vois, » murmura le professeur. « Ainsi, un membre ordinaire peut en trahir quatre autres au plus. Mais quand la police s'empare d'un coordinateur ? »

— « Là, vingt-cinq personnes sont en danger, » admit Casey. « Et ça arrive parfois. Mais nous avons des dizaines de milliers de membres, professeur, et tous les jours il y en a de nouveaux. Nous nous accroissons apparemment plus vite qu'ils ne nous détruisent. »

Le professeur changea de sujet.

— « Eh bien, personne n'ira vous accuser de patriotisme, n'est-ce pas ? »

— « C'est une sorte de patriotisme différent. Je ne m'identifie pas avec cet Hémisphère. »

— « Je vois, » dit l'autre, levant les sourcils, « vous êtes un Polarien. »

— « Non, je ne m'identifie pas à eux non plus. Notre patriotisme, professeur, c'est à la race humaine que nous le consacrons. Ce n'est plus une question de nation, de religions ou d'hémisphère. C'est une question de survivance de l'espèce. Nous ne nous intéressons pas aux systèmes politiques ou économiques, ni aux idéologies, excepté dans la mesure où ils mènent à des conflits armés entre les nations. »

Le professeur le regarda silencieusement pendant un long moment. Enfin, il dit :

— « Vous croyez vraiment que ça va marcher ? »

— « Comment ? »

Sans qu'il sût pourquoi, Casey était attiré par ce savant au regard intense et passionné. Il se sentait relaxé comme il ne l'avait pas été depuis des mois.

— « Essayez de conserver la paix du monde en menaçant, en terrifiant et même en assassinant ceux qui, d'après votre optique, mènent à la guerre. Croyez-vous que ça puisse marcher ? »

Toute la fatigue de Casey lui retomba sur les épaules. Tous ces longs mois de doutes harassants, et la nausée croissante née de la violence et encore de la violence et encore de la violence. Si seulement il pouvait ne plus jamais entendre le mot « tuer ».

— « Quand j'ai joint les Pacifistes, » dit-il, « j'étais sûr qu'ils détenaient la seule réponse au problème. Maintenant, j'ai pris position, mais peut-être ne suis-je plus aussi sûr. Pourquoi pensez-vous que ça ne peut pas marcher ? »

Le savant pointa un doigt vers lui.

— « Vous faites une faute à la base quand vous dites que c'est une question d'individus. Prenons un exemple ; en fait, ce que vous dites revient à ceci : « Tuons le dictateur et la démocratie reviendra. » C'est mettre la charrue avant les bœufs. Ce dictateur n'a pas pris le pouvoir parce qu'il était fabuleusement habile qu'il a pu étouffer les désirs de liberté d'une nation tout entière. Lui-même est le produit d'une situation. Qu'on change la situation et il disparaîtra ; mais si vous vous contentez de l'assassiner, tout ce que vous aurez gagné, c'est de voir un autre dictateur s'emparer du pouvoir. »

Ces paroles mettaient Casey mal à l'aise. Non parce qu'elles étaient neuves pour lui ; elles n'avaient pas quitté son subconscient depuis le début. Il regarda le savant, attendant la suite.

« Mon cas, par exemple, » reprit LaVaux, désignant du doigt sa propre poitrine. « J'accomplis un travail dans un domaine qui peut être adapté à l'usage militaire, bien que cela ne m'intéresse pas. En fait, je méprise l'armée. Mais vous menacez ma vie si je continue. Très bien. Supposons que vous fassiez pression sur moi et que j'abandonne mes recherches. Croyez-vous que cela arrêterait les découvertes de centaines, de milliers d'autres gens compétents ? Evidemment pas. La branche où je travaille a de nombreuses applications. Si ce n'est pas moi qui fais telle ou telle découverte, ce sera quelqu'un d'autre. On n'arrête pas une avalanche en arrêtant un seul rocher. »

Un tic commença à agiter la joue de Casey dont le visage était habituellement impassible.

— « Alors, vous croyez... » avança-t-il.

Les yeux de LaVaux brillaient derrière ses grosses lunettes. C'était un homme enthousiaste. Il reprit :

— « Ce n'est pas les individus qui commencent les guerres dans le monde moderne. C'est plus profond que ça. Si le monde veut découvrir comment mettre fin aux conflits, il lui faut trouver les causes de ces conflits et les éliminer, ce qui, » ajouta-t-il avec un petit rire, « ouvrirait un nouveau champ d'investigation. »

Warren Casey se leva.

— « Il se trouve, monsieur le professeur, que je représente une organisation qui, à tort peut-être, n'est pas d'accord avec vous. L'ultimatum vous a été remis. Vous avez une semaine. »

Le professeur LaVaux le reconduisit à la porte.

— « J'aimerais discuter là-dessus plus à fond une autre fois, mais je suppose que je ne vous reverrai plus. »

— « C'est vrai, » dit Casey, la bouche amère, « si nous devons nous occuper de vous dans l'avenir, ce qui, je l'espère, n'arrivera pas, ce sera quelqu'un d'autre qui s'en chargera. »

Il regarda encore une fois le savant d'image d'Epinal, se demandant s'il allait ou non le rendre inconscient, mais il y renonça. Seigneur, qu'il était fatigué de la violence...

Il descendait le sentier conduisant à la grille quand le professeur LaVaux l'appela. « Dites donc, votre déguisement, à propos... Il y a de très bons produits à absorber par voie buccale qui pourraient vous foncer le teint de manière beaucoup plus efficace que vos méthodes actuelles. »

Warren Casey faillit éclater de rire.

Ce lui était un soulagement d'être entre deux missions. Il savait qu'il était épuisé physiquement aussi bien que moralement. Il allait reparler au bureau de cette offre de vacances.

Il prit les précautions habituelles pour rentrer chez lui afin d'éviter les poursuites possibles. Cela faisait une semaine qu'il avait eu mission sur mission et c'était un plaisir d'avoir devant lui quelques heures pour se détendre complètement.

Il ôta ses vêtements, se doucha et revêtit un vieux costume bien confortable. Il alla chercher à boire dans la minuscule cuisine, mais ne trouva pas de glace car il avait débranché le réfrigérateur avant de partir.

Casey se laissa tomber dans un fauteuil et prit le livre broché qu'il était en train de lire quand on l'avait appelé pour une mission. Il avait oublié le sujet. Ah ! oui, c'était un roman de cape et d'épée à prétention historique. Il émit un grognement. C'était trop simple. Tout ce que le héros avait à faire, c'était de tuer le méchant duc en duel et tout se résoudrait de soi-même.

Il se surprit à repenser à la conversation du professeur LaVaux. A la base, c'était ce que lui, enfin les Pacifistes, était en train d'essayer de faire. En liquidant l'équivalent du méchant duc — les individus, en d'autres termes — ils espéraient résoudre les problèmes du monde. Et cela ne signifiait rien.

Il posa le roman et regarda sans le voir le mur d'en face. Cela faisait plus de trois ans maintenant qu'il travaillait avec les Pacifistes. Il était probablement le plus ancien des hommes de main. Un exécutant ne pouvait guère espérer survivre aussi longtemps. C'était inhabituel.

Ce fut à ce moment-là que l'écran de son téléphone s'alluma.

Le visage du sénateur Phil McGivern le regardait d'un air menaçant.

Warren Casey tressaillit et soutint son regard.

McGivern parla lentement, froidement.

— « L'immeuble est cerné, Casey. Rendez-vous. Il y a plus de cinquante policiers qui vous barrent toutes les issues. »

L'esprit du Pacifiste se concentra brusquement. Y avait-il quelque chose à faire ? Y avait-il quelque chose dans l'appartement qui puisse trahir l'organisation ou un de ses membres ? Il lui fallait quelques instants pour réfléchir.

Il s'efforça de maîtriser sa voix.

— « Que voulez-vous, McGivern ? »

— « Mon fils ! » s'écria le politicien d'une voix triomphante.

— « Je suis désolé, McGivern, mais Fredric n'est pas entre mes mains, » dit Casey. Le sénateur mentait-il sur le nombre des policiers ? Y avait-il quelque possibilité de s'échapper ?

— « Alors entre les mains de qui se trouve-t-il ? Vous l'avez, Warren Casey, mais nous, nous vous avons. »

— « Il n'est pas ici. »

Il y avait peut-être encore un service qu'il pouvait rendre. Un moyen de prévenir l'organisation de la manière dont McGivern s'y était pris pour le traquer.

« Comment m'avez-vous trouvé ? » reprit-il. « Comment savez-vous mon nom ? »

McGivern eut un grognement dédaigneux.

— « Vous êtes un imbécile doublé d'un criminel. Vous êtes resté dans mon bureau à parler avec l'accent de votre ville natale. J'ai remarqué ça tout de suite. Vous m'avez dit que vous aviez été pilote de bombardier et que vous aviez connu la guerre, ce qui signifiait donc que vous étiez dans l'aviation au cours de la dernière guerre. Puis, comme pseudonyme, vous vous êtes servi du nom de Jakes. Savez-vous que les gens qui prennent des pseudonymes les basent toujours sur quelque actualité ? Nous avons fait des vérifications dans votre ville natale, et ça n'a pas manqué, il y a bien un journaliste qui s'appelle Jakes. Nous l'avons interrogé. Connaissait-il un ancien pilote de bombardier, vétéran de la dernière guerre ? Oui, il en connaissait bien un. Un certain Warren Casey. A partir de là, le travail était facile. Maintenant, *où est mon fils ?* »

Warren Casey était las et, pendant quelques instants, il ressentit une sorte de compassion pour cet homme. Le sénateur s'était donné beaucoup de mal pour retrouver son enfant et il avait magnifiquement réussi.

— « Je suis désolé, McGivern, vraiment, je n'en sais rien. »

Il lança son verre contre l'écran qui se brisa et il se précipita vers la cuisine. Il y avait longtemps qu'il avait repéré cette issue ; en fait il la connaissait depuis qu'il avait pris cet appartement.

Le monte-charge était suffisamment grand pour qu'il pût y tenir. Il s'y glissa et laissa courir la corde dans ses doigts, rapidement et sans trembler. Il arriva en bas.

Dans le sous-sol, il ouvrit un placard fermé à clef pour prendre une mitraillette et deux chargeurs. Il en fourra un dans sa poche et glissa l'autre dans l'arme, levant la sûreté. Puis il traversa le couloir en courant, fonçant vers la chaufferie. Il comptait sur le fait que la police n'avait pas eu le temps de découvrir que ce bâtiment partageait la chaufferie et les machines qui produisaient l'air conditionné avec l'immeuble voisin.

En effet, la police l'ignorait.

Un monte-charge l'amena sur le toit de l'immeuble voisin. De là, s'il avait de la chance, il pourrait se rendre jusqu'à un immeuble encore plus éloigné et s'échapper.

Une fois sur le toit, il jeta un rapide coup d'œil à la ronde.

A cinquante pieds de là, trois policiers en faction lui tournaient le dos. Deux d'entre eux avaient des fusils automatiques, l'autre avait un revolver, ils regardaient par-dessus le parapet, probablement les fenêtres de son appartement.

Il mit en joue, mais alors il se sentit de nouveau envahi par l'immense fatigue. *Ne plus avoir à tuer, par pitié, ne plus avoir à tuer*. Il abaissa son arme, tourna le dos et prit calmement la direction opposée.

Derrière lui, une voix cria :

— « Eh ! vous, arrêtez ! »

Il se mit à courir.

La balle l'atteignit au moment où il essayait de sauter sur le toit de l'immeuble voisin. Elle le traversa et ce fut le noir, immédiatement. Et loin, très loin, une dernière pensée se fraya un chemin : « *C'est très bien.* »

Un quart d'heure plus tard, le sénateur Phil McGivern se penchait sur le corps recroquevillé qui n'avait plus aucune signification.

— « Vous auriez tout de même pu le prendre vivant, » dit-il avec aigreur.

— « Non, monsieur, » dit le brigadier, essayant de se défendre. « Il fallait ou le tuer ou le laisser échapper. »

McGivern eut un haussement d'épaules dégoûté.

« C'est drôle, » dit le brigadier d'un air méditatif, « il aurait pu

nous liquider tous les trois. Nous étions les seuls sur le toit de ce côté. Il aurait pu nous tuer et s'échapper. »

Un des autres dit :

— « Il n'avait pas assez de cran sans doute. »

— « Si, » dit McGivern, « du cran, il en avait, il en avait beaucoup. »

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Pacifist.

DORIS PITKIN BUCK

Le monde des illusions

De plus en plus, des articles médicaux signalent les dangers des tranquillisants, stimulants et autres euphorisants — dont la consommation aux Etats-Unis atteint des proportions fabuleuses, et en Europe se développe à une cadence régulière. Aboutirons-nous à une civilisation de drogués ? C'est ce que tout auteur de S.F. est en droit de se demander — en tirant les conclusions prévisibles d'un tel postulat. Naguère, dans une nouvelle mémorable (1), Fritz Leiber nous avait dépeint la vie d'un couple plongé dans des paradis artificiels médicamenteux. Le présent récit va plus loin, et c'est une société entière aux coutumes régies par l'usage de drogues à illusions qui s'y trouve évoquée. Ce texte nous a paru digne d'être remarqué.

KATHERINE considéra avec rancune la lettre à l'allure officielle portant comme en-tête la carte des Mers et des Cirques. C'était cela qu'elle attendait du Service du Parc National, Section de la Lune, à Washington, depuis le mois d'avril — très exactement, comme on le signalait dans la réponse depuis le 4/4/2062. D'un coup d'œil, elle avait déjà repéré les phrases-clés : « *...à cause de la popularité du Parc National du Cirque de Tycho... nous avons le regret de vous informer...* »

Naturellement, on n'allait pas mentionner le problème nº 1 du monde, l'extension explosive de la population, pas plus qu'elle même n'emploierait un terme que les gens de Georgetown autour d'elle considéraient comme dégoûtant. Tous les habitants de Georgetown et de Washington, pour cette même raison, parlaient en souriant du « taux de vitalité hautement positif des statistiques ». Et, sur le ton d'une conversation aimable, on ajoutait toujours qu'à chaque problème humain, l'homme pouvait trouver une solution.

Katherine se disait en elle-même que l'esprit humain pouvait en venir à des solutions ahurissantes, mais que cela vous plaise ou non était une autre question. Oh ! elle aurait tant voulu aller sur la Lune ! La Lune privée de vie qui n'avait jamais su ce que voulait dire le mot problème.

(1) Voir **Chants secrets** (nº 109).

Elle examina la lettre. « *Si vous voulez un permis d'entrée pour vous et votre famille en...* » Combien de temps allait-on encore la faire attendre ? Elle revint au texte. « *...vous et votre famille en* 2065, *demandez la formule* 9976/*AJc si les adultes et les enfants qui désirent visiter le Parc ne sont pas plus de cinq* (5). »

De ses doigts tremblants, elle déchira la lettre, pensant que la surpopulation de la Terre n'était pas vraiment due à la fécondité. Même l'Inde et la Chine avaient éliminé la mortalité infantile, à moins que quelque nouvelle menace ne pèse de nouveau sur les enfants. Et cela ajoutait encore à cet inexorable surplus qui faisait de la Terre une ruche bourdonnante et de la vie un effort épuisant. Elle haussa les épaules, au bord des larmes. En son for intérieur, elle se représentait la civilisation comme une robe portée par une femme qui a pris de l'embonpoint ; le tissu craquait aux coutures.

Il y avait, par exemple, la question des Parcs Nationaux. Comme elle l'avait dit à son amie Madge, il n'était pas question d'envisager d'y aller. Il fallait partir en quête d'un endroit où le quota ne soit pas complet. Et si tel était le cas, c'était probablement que personne ne voulait aller dans ce coin-là pour les raisons mêmes qui vous faisaient vous en éloigner.

Son joli petit nez se fronça de dégoût. C'était comme cela que le Service du Parc empêchait ses terrains d'être piétinés et de perdre toute beauté. Naturellement le Gouvernement était toujours en train de créer de nouveaux terrains, comme lorsqu'ils avaient transformé le Massachusetts en un Parc National. Mais plus il y avait de parcs et plus il y avait de touristes. Même les 1.500 kms de hauts-fonds pris sous l'Atlantique l'été précédent n'avaient pas arrangé les choses. La Terre grouillait de monde. Un jour, pensa-t-elle, il y aurait des parcs Nationaux sur Vénus et ce serait toujours ça.

La cloche de la porte carillonna, plus horripilante pour ses nerfs à vif qu'un accord faux. Simultanément, un écran entouré d'un joli cadre lui montra son amie Madge arrivant sous son porche délicieusement archaïque. Ah ! l'insupportable promiscuité de l'époque !

Avant l'entrée précipitée de Madge qui, de toute évidence, aimait et la vie et les aventures que celle-ci réserve, Katherine se laissa aller à penser une fois de plus à la Lune : *Là-bas, on n'a jamais trouvé un seul fossile. Les pics déchiquetés découpent leurs arêtes sur un ciel sans air. Jamais les mers n'ont regorgé de poissons, comme sur la Terre.*

Puis Madge arriva. Elle débordait de projets. Katherine savait-elle que le plexidôme était ouvert justement aujourd'hui dans le secteur nord-ouest, le leur, parce que la température à l'extérieur

du dôme était de 24° et que l'air n'avait pas besoin d'être conditionné ? Katherine ne le savait pas.

— « Il y a un service de coptères spécial pour la plage, pour les dix mille premiers. Katherine, dépêche-toi. J'ai couru pour te le dire parce que j'avais peur que tu ne sois en train de te morfondre et que tu ne manques une chose pareille. Il y a une grande fête préparée pour tout le monde ! »

— « Mais dix mille personnes sur la plage ! En plus des vacanciers qui y sont déjà ! »

— « Ah ! ne va pas me dire que tu préfères rester à la maison et penser aux vagues ! »

Katherine résolut définitivement de ne pas y aller. La plage lui causait une sorte de terreur, d'autant plus forte qu'elle était imprécise. Elle essaya une nouvelle échappatoire.

— « Et si Teddy tombait de l'appontement ? »

— « Et alors ? Pour lui ce serait une aventure. »

— « Je suis sûre que ce ne serait pas bon pour lui de sortir ; il est un peu enrhumé. »

— « Une autre attaque du virus ? »

— « J'en ai bien peur. Et les hôpitaux sont tellement pleins ces jours-ci qu'on ne peut compter sur eux pour les affections banales. »

Madge s'assit, se caressant le menton d'un air méditatif.

— « Dis-moi, Katherine, est-ce que Teddy ne prendrait pas trop de ces machins qui le font se prendre pour un dinosaure ? Tu sais, les pilules Top... »

— « Ecoute, ma petite, je crois que je sais m'occuper de mon propre enfant. »

— « Je sais bien que ça ne me regarde pas, mais... »

— « Mais quoi ?... »

— « Eh bien, j'ai lu un article sur tous ces nouveaux euphorisants, particulièrement ceux qui activent ces parties du cervau inutilisées. C'est bien ce que font les pilules protocératopiques, n'est-ce pas ? »

— « Tes idées ont l'air un peu faussées. Est-ce que tu as lu la circulaire qui accompagnait ta boîte ? »

— « Je n'en ai jamais acheté. »

— « Oh ! »

Il y eut un silence quelque peu embarrassé avant que Madge continuât :

« Cet article disait donc que ces pilules sembaient être étonnamment débilitantes. Les médecins ne savent pas pourquoi. Ils ont seulement observé les résultats. »

— « Tout au long de l'Histoire, les médecins ont toujours été archi-conservateurs, n'est-ce pas ? » Katherine s'anima soudain.

« Moi aussi j'ai lu un article avant de donner des pilules à Teddy. Sais-tu que l'opposition vient des psychiatres qui perdent des clients au profit de l'industrie pharmaceutique ? »

— « Combien d'attaques de virus Ted a-t-il eu ces temps derniers ? Six, » dit Madge comptant sur ses doigts. « Six depuis septembre. »

Katherine eut l'impression presque physique que la pensée de la sœur de Teddy venait à l'esprit de son amie, avant même que Madge eût demandé :

« Et Joyce, qu'est-ce qu'elle devient ? »

— « Joyce, » dit Katherine dignement, « ne prend jamais d'euphorisants. Elle est beaucoup trop vieille pour les pilules Top, et les pilules du Joyeux Petit Pionnier de Teddy ne la tentent pas. Il est inutile d'en parler. »

— « Je crois, en effet, que c'est de la sottise de ma part de m'inquiéter pour Joyce, » dit Madge d'un ton d'excuse, « mais je me fais du mauvais sang pour elle presque comme si elle était ma propre fille. Elle semble évanescente. Elle est adorable et... »

— « Oh ! je t'en prie, Madge, ça suffit comme ça. Moi aussi j'étais timide à cet âge, » admit Katherine, l'air soucieux. Pendant une fraction de seconde, elle se demanda si elle avait jamais été aussi jolie que Joyce, Joyce avec ses joues roses comme des pétales de fleurs et ses yeux bleus comme la mer. « Un jour elle s'apercevra qu'il y a des garçons, » termina-t-elle.

— « Je l'espère. J'espère qu'elle aura des aventures comme nous à son âge. »

— « Madge, je connais à peine ma propre fille. » Katherine, toujours fermement résolue à ne pas aller à la plage, cherchait à éluder ce dernier sujet.

— « Mais tu l'aimes, » dit Madge, réagissant comme Katherine l'avait voulu, et elle se sentit immédiatement réconfortée. « Je crois que ça va s'arranger parce que tu le désires, » continua Madge. « Je ne sais pas si tu as remarqué, mais les gens obtiennent toujours ce qu'ils veulent vraiment avoir. C'est étrange. Tu as broyé du noir jusqu'à en être déprimée. Ce qu'il te faut maintenant, c'est la plage, » termina Madge qui pouvait être aussi têtue que Katherine.

Katherine frissonna de nouveau. Elle ne voulait même pas savoir pourquoi.

« La plage, ça ne fait aucun doute, » continuait Madge. « Chaque individu, là-bas, est un roman qu'on n'a pas lu. Et il y a tant de monde ! Pourquoi prendre des pilules, des cachets, des comprimés de mondes imaginaires ? Même si je devais vivre mille ans, je n'aurais pas exploré les possibilités de la moitié des gens. »

— « Mais, Madge, chère petite fofolle, tu ne vois donc pas

le danger que recèlent les gens ? Il est là, tapi dans la foule, que tu t'en rendes compte ou non. »

— « Il y a un danger, oui, » admit Madge à la grande surprise de Katherine. « Mais il y a plus de danger encore à se passer des gens. Pardonne-moi de te dire ça, mais tu me sembles presque pathétique, à force de désirer leur présence. Je suis sûre qu'un jour tout ça va craquer et qu'il te faudra presque hurler pour exprimer ton besoin des autres. »

— « Ça, c'est encore à voir. »

— « Ça arrivera, et peut-être pas plus tard que demain. D'ici là, il y a la plage aujourd'hui, et il n'y aura pas que le sable, l'eau et le vent, il y aura des chansons qu'on entend rien qu'à regarder le visage des filles, et... »

— « Toi tu appartiens à cette époque, moi pas. »

— « Mais tu *pourrais.* »

— « Je ne veux pas. Pour moi, ta plage, c'est des gens les uns sur les autres, des têtes qui me bouchent la vue, du bruit partout. Et il y a les saisons, Madge, autant que les chansons sur les visages des filles, mais avec tous ces vacanciers qui se bousculent sur le sable, personne ne s'en apercevra jamais plus. Pourquoi s'en occuperait-on ? »

— « Mais il te faut vivre dans ce siècle, » s'écria Madge, entourant de son bras les épaules de son amie. « C'est le seul siècle dans lequel tu puisses vraiment vivre. »

— « Tant pis ! »

— « Oh ! Katherine, pense un peu comme nous nous amuserions bien toutes les deux avec les enfants, et nos maris aussi, une sortie à quatre. »

A la pensée de Teddy aîné, Katherine, étrangement, se raidit, soudain glacée comme une vieille femme. Ce lui était un soulagement de penser que cela ne pouvait pas se voir.

« C'est la période la plus passionnante que l'homme ait jamais vécue, » continuait Madge.

— « On n'a guère le temps de souffler, ça je te l'accorde. »

— « Oui. Les problèmes se présentent à un rythme plus rapide que jamais, et il nous faut faire travailler nos méninges comme aucune génération avant nous. Est-ce que tu ne sens pas un fourmillement dans les jambes et le long de l'échine en pensant à notre époque ? »

— « Non, » dit Katherine, « tu m'en donnes envie, mais je ne peux pas. »

Madge la regarda silencieusement pendant un long moment. Son expression disait clairement : *Es-tu sûre que tu ne te retires pas aussi vite que tu le peux, parce que tu veux quitter les autres*

avant qu'ils ne te quittent? Ses lèvres murmurèrent : « Nous allons rater notre coptère si nous restons plus longtemps. »

Elle se dirigea vers la porte, puis se retourna.

« Toutes deux nous sommes des mères. Nous ne pourrions être rien d'autre. Et si tu n'avais rien d'autre pour t'accrocher à ici et maintenant, ce sont tes enfants qui le feraient. » Mais Madge l'optimiste sortit lentement. Ce n'était pas de cette façon-là qu'elle était entrée.

Katherine regarda le ciel là où s'ouvrait le plexidôme. Les coptères étaient en formation, prêts à descendre. Au-delà, les fusées-cargos s'envolaient, cinq de front. Et au-delà encore, les satellites-réclames déployaient leurs tentations à travers le ciel. Très lasse, elle rentra.

Katherine passa la limite qui isolait les pièces-à-vivre. Elle haussa les épaules. Comme si on n'était pas *vivant* quand on prenait un bain, ou même quand on dormait. Pendant un court instant elle souhaita la présence de Madge pour rire avec elle. Puis elle fronça les sourcils ; une nouvelle idée la gonflait d'enthousiasme.

Si elle ne pouvait pas vraiment quitter la Terre où on la bousculait chaque fois qu'elle mettait le pied dans la rue, si elle ne pouvait pas aller dans un Parc sur la Lune où rien n'avait jamais proliféré, elle pouvait se retirer de l'horrible pagaille pendant un moment. Elle serait quelqu'un d'autre, dans un pays différent, dans un siècle différent. On ne pouvait sortir de son siècle, disait Madge, mais qu'est-ce qu'elle en savait ?

Elle, Katherine, allait maintenant prendre des pilules Du Barry. Elle en prendrait trois, et... Non, trois c'était vraiment trop, la dose d'une semaine en un après-midi !

Katherine contempla une rangée de flacons sur le rayon des euphorisants du placard à pharmacie. Deux flacons étaient vides. *Joyce !* Elle eut un coup au cœur. Joyce avait pris des pilules en cachette et elle ne s'en était même pas aperçue. Et pas seulement des Du Barry d'ailleurs. Le délicat flacon de pilules Lady Hamilton avait été vidé également. Ce n'était pas bon pour une adolescente. Mais, grâce au ciel, il n'y avait pas d'accoutumance. On le disait en jolies lettres sur l'étiquette.

Il fallait qu'elle fasse quelque chose pourtant, et vite, si sa fille, cette enfant timide, était non seulement la maîtresse d'un roi mais aussi une magicienne prenant successivement dans ses filets un grand artiste, un gentilhomme de noble lignée et le héros du jour. Si elle avait été une bonne mère elle aurait invité de vrais

jeunes gens pour Joyce, quoique... comment diable aurait-elle pu faire avec le petit Teddy tout le temps malade ?

Les yeux de Katherine parcoururent la rangée d'euphorisants et s'arrêtèrent sur une bouteille carrée de pilules Florence Nightingale. Ça ne convenait certainement guère à son humeur actuelle. En y réfléchissant, elle n'avait jamais eu envie d'être Florence Nightingale ; travailler dans un hôpital surpeuplé ne la tentait guère. Qui pourrait avoir envie de ça ? Le seul intérêt possible serait, si elle était Florence, d'éliminer par sélection tous les inadaptés. L'idée la séduisit pendant quelques instants. Peut-être y avait-il une réponse dans ce désir d'avoir un taux de vitalité satisfaisant. L'esprit humain ne trouvait-il pas toujours une solution à tout problème ?

Rapidement, Katherine passa de ces complications philosophiques à ses soucis du moment. Pourquoi avait-elle jamais commandé un Coffret de l'Imaginaire ? Les fabricants vous imposaient des produits sans grand intérêt. La seule chose qu'elle aurait voulue, c'était les pilules que Joyce avait terminées.

Et il faudrait probablement un mois pour que sa commande de Du Barry soit honorée. Un mois. Un mois tout entier, un mois horrible. Katherine soupira, consternée.

Ce n'aurait pas été pour avoir l'illusion de passer l'après-midi avec Louis XV ! Elle s'imaginait simplement renvoyant tous les serviteurs discrets pour rester seule assise dans son boudoir, où régnait une douce lumière, tamisée par les tentures de soie ; elle serait restée ainsi tranquillement tout l'après-midi, pendant que le Roi ne pouvait quitter ses ministres.

Il lui fallait prendre quelque chose pour passer une matinée comme celle-là. Grand Dieu, elle prendrait bien des pilules Top. Avec une rapidité inattendue, elle pivota sur ses talons pour aller au petit placard.

Les pilules avaient disparu. *Oh ! Teddy, mon chéri,* se lamenta-t-elle silencieusement, *est-ce que ta maman ne t'a pas toujours dit de demander d'abord ?*

Katherine jeta un coup d'œil aux pilules du Joyeux Petit Pionnier. Elle tendit une main hésitante et la retira vivement. Non, le Petit Pionnier n'était pas plus son style que ce n'était celui de Joyce. Elle prit l'escalator jusqu'au niveau 3, se disant que Teddy avait dû emporter les pilules avec lui.

Des pilules Top pour une femme de son âge ! Katherine se sentait stupide. Mais il n'y avait rien d'autre qu'elle pût vouloir dans le Coffret de l'Imaginaire, absolument rien. Elle descendit de l'escalator.

Elle eut un sourire heureux à la pensée de caresser la tête blonde aux boucles soyeuses de Teddy. Il était adorable. De nou-

veau elle eut un chaud sourire ; puis il lui vint à l'esprit qu'elle n'avait guère accordé la moindre attention à l'autre Teddy, son mari. Depuis combien de temps ? Quand était-elle sortie de son orbite ?

C'était encore une autre chose qu'on pouvait reprocher au Washington du XXIe siècle. Il y avait si peu de sujets qu'un mari conscient de sa sécurité pouvait aborder avec sa femme. Elle restait là complètement immobile, se demandant en même temps combien il restait des pilules de son fils et si son mari travaillait à son bureau comme il le lui disait chaque fois qu'il rentrait tard. Son emploi du temps était extravagant. Elle n'avait aucun moyen de vérifier. Il ne lui avait jamais donné son numéro sur la ligne d'extension.

Pendant quelques instants, elle envia Madge dont le mari travaillait dans les bureaux de recrutement de la marine. Madge pouvait parler ouvertement avec Tom du métier de celui-ci. Pourquoi avait-il fallu qu'elle épouse un homme qui faisait de la recherche dans une université sur le plasma ionisé des hautes altitudes ? Elle aurait dû voir alors où ça mènerait, surtout avec cette monographie qu'il avait écrite sur les ondes hydromagnétiques.

Sans doute aussi aurait-elle dû se douter que Teddy, son fils, se payerait des petites virées au jurassique, ou était-ce au crétacé ? Il y était peut-être maintenant ?

Il n'y était pas. Teddy et quelques petits amis prenaient du bon temps dans les pièces à jeux. Ou plutôt ses amis jouaient à quelque jeu brutal et risqué tandis qu'étendu sur le ventre, il les regardait à travers ses paupières mi-closes. Elle eut l'étrange impression que ses paupières inférieures s'étaient soulevées pour rejoindre les paupières supérieures, mais c'était impossible. Elle s'approcha de lui, étrangement anxieuse, et furieuse contre elle-même d'attacher de l'importance à ce qui devait être dû à un jeu de la lumière.

Elle se pencha au-dessus de lui. Il battit des paupières sur ses yeux magnifiques avant de la regarder. Ses yeux n'avaient rien d'anormal. Elle eut un profond soupir de soulagement.

D'un air naturel, presque trop naturel, elle commença à ranger la chambre, se refusant à demander les pilules. Elle n'aurait pu supporter de voir ses enfants rire d'elle. Trouver le flacon ne fut pas difficile. Il dépassait de dessous la couverture du lit de son fils. Teddy avait pris quelques pilules, mais pas trop. Katherine pensa à le gronder, mais décida de ne pas aborder le sujet ; pourtant n'était-ce pas naturel qu'elle voulût remettre à sa place le flacon ? se dit-elle brusquement. Elle n'avait nul besoin de prendre tant de précautions. Elle quitta la pièce en emportant la petite bouteille, sans même se demander si un des enfants l'avait vue.

Elle avait là quelque chose qui l'aiderait à résoudre n'importe quel problème. Peut-être serait-ce mieux que le Parc National du Cirque de Tycho. C'était merveilleux de pouvoir échapper aux problèmes. Elle les avait supportés toute sa vie. Cela remontait à son enfance anxieuse et maintenant, comme une maladie contagieuse, ils gagnaient... gagnaient... Ses yeux restaient fixés sur le flacon avec une expression presque gourmande.

Allongée sur son réclinoforme, Katherine lut l'étiquette. Toutes les syllabes étaient détachées : *E-tre un a-ni-mal pré-his-to-ri-que est très a-mu-sant. Tu se-ras un pro-to-cé-ra-tops. Dis à Ma-man de te comp-ter dix pi-lu-les.* Il y avait le dessin d'un flacon d'où tombaient dix — exactement dix — pilules. *Tu te croi-ras ré-el-le-ment u-ne cré-a-tu-re de ce mon-de pri-mi-tif.*

Sur l'étiquette, se trouvait aussi une image représentant des sauriens préhistoriques dans un pays désertique, tout cela pour ceux qui auraient de la difficulté à lire, ce qui, pensa Katherine, signifiait pratiquement tous les enfants de Washington au-dessous de douze ans.

Si dix pilules étaient la dose convenable pour Teddy, combien en faudrait-il pour elle ? Vingt ? Elles étaient d'un goût agréable. Elle les avala ; rien n'arriva.

Ainsi, c'était ça qu'elle avait payé : une sorte de bonbon. La colère monta brusquement en elle. Elle avait payé un prix exorbitant parce que c'était des pilules éducatives. *E-du-ca-ti-ves*, pensa-t-elle rageusement. N'avait-elle pas expliqué à Teddy tout ce qui était écrit sur la circulaire enveloppant le flacon ?

Ces pilules n'étaient pas seulement de la fantaisie. Elles étaient scientifiques. Elle avait demandé à Teddy, en remettant tout cela en mots très simples, s'il savait que la plus grande partie du cerveau de n'importe quel être humain ne travaillait pas du tout. Ted ne le savait pas et, vraiment, pour un enfant de son âge, il avait posé des questions très intelligentes. Elle avait quelque peu arrangé la sauce pour les réponses, mais elle avait réussi à lui faire comprendre que l'histoire primitive et préhominienne de la race existait encore à l'intérieur du crâne de l'homme de la même manière que des embryons de branchies existaient chez le fœtus — non que nous descendions vraiment des animaux préhistoriques, naturellement, mais...

Teddy avait hoché la tête. Il était très vif. Du moins quand il allait bien.

Nous n'avons pas besoin de ces souvenirs et de ces réactions maintenant, avait expliqué Katherine, mais elles existent, et si Teddy prenait les pilules, il se souviendrait de ce que les ancêtres des hommes connaissaient il y a des millions d'années. Ou peut-être plus. Mais il ne perdrait pas contact avec ce que la nature

lui avait apporté par la suite en évoluant. Et les deux parties de son cerveau travaillant ensemble rendraient cela plus réel que le réel ; ce serait beaucoup plus amusant et beaucoup plus excitant que de vivre à l'une quelconque des deux époques.

Katherine n'était pas tellement sûre que cela tînt debout, bien que le texte de la circulaire semblât logique quand on le lisait. Aussi avait-elle fait un sourire radieux à Teddy sans en dire davantage.

Heureusement, Teddy avait eu tellement envie de pénétrer dans le monde préhistorique qu'il n'avait pas posé d'autres questions.

Les yeux de Katherine se fermèrent tandis que le goût sucré des pilules lui restait encore dans la bouche. Est-ce qu'une épaisse paupière montait à la rencontre de sa paupière supérieure ?

Quelque chose l'avertit. Quelque chose la pressa de faire un grand effort pour s'éveiller. Mais elle était trop bien, la tiédeur qui l'entourait était trop douce pour qu'elle fît cet effort, la chaleur était trop douce au milieu des buissons épineux qui ne pouvaient égratigner sa cuirasse épaisse.

Cependant, une partie de Katherine qui appartenait au XXIe siècle commença à penser à un vieux problème. Seulement ce n'était plus le problème de Katherine, cela lui était complètement égal. Cela l'amusait simplement d'avoir conscience de sa nouvelle identité reptilienne. Elle était à peu près de la taille d'un homme et remuait sa puissante mâchoire en pensant à la joie que Teddy avait dû avoir à être un lézard géant. Toujours féminine, elle souhaita pouvoir se voir dans une glace. Comme c'était impossible, elle se rappela les animaux de la gravure du flacon : chacun avec son bec de perroquet si manifestement féroce se découpant sur un désert d'un rouge sombre.

Elle se sentait délicieusement bien et délicieusement engourdie. Sans comprendre comment elle savait, elle commença à se sentir en sécurité, protégée par les taillis tièdis par le soleil, alors que la seule partie de son corps qu'on pouvait apercevoir était cette crête d'os pointant derrière la tête.

Elle avait soif, mais elle n'avait pas besoin d'y penser. Les nerfs de son épine dorsale la conduisirent en direction du trou d'eau. Elle n'avait pas à se préoccuper de la moindre chose.

Les protocératops se traînaient à quatre pattes dans un monde aux faibles ondulations et le vent faisait voler le sable. Les yeux réduits à une fente, elle poursuivait sa route, de sa démarche lente et lourde. Tout à coup, elle aperçut un endroit où de hauts roseaux avaient poussé au milieu de l'aridité générale.

Ils étaient tout piétinés maintenant. Elle renifla. C'est une bonne

odeur d'humidité qui aurait dû parvenir à ses narines sensibles, mais ce fut une odeur qui la fit reculer. Cela venait par bouffées fétides et atroces, une puanteur faite de boue souillée et d'une trop grande quantité d'animaux. Il y avait de multiples traces autour de ses pattes. Autour du trou d'eau il y en avait encore plus, imprimées visiblement dans le sol humide. Les traces des pattes griffues d'un minuscule lézard se mêlaient de plus en plus confusément aux traces de pattes énormes. Et il y en avait, il y en avait !...

Elle obéit encore une fois à la force de l'habitude. Ce fut celle-ci qui lui fit plonger la tête là où l'eau est claire, avec de temps à autre un animal tout petit en train de boire à côté d'elle, ou un plus gros qui la chassait.

Elle ne se souvenait pas de ça, même pas de l'avoir vu sur des gravures, et elle n'avait même pas une impression d'étrangeté quand elle se retirait. Sa cervelle obtuse la conduisait simplement au prochain trou d'eau, sous le soleil qui tapait dur, tandis que quelqu'un qui avait été Katherine ressentait une sorte de délice mental.

Alors qu'elle errait dans la campagne brûlante de soleil, elle arriva jusqu'à un petit monticule de sable, pas de ce beau sable qui s'amoncelle en paquet, ni de ce sable si lourd qu'il écraserait un œuf par son propre poids. Non, la texture de ce sable-là était agréable et, d'une manière confuse, on pouvait la comparer à la chaleur du soleil sur sa cuirasse. Elle n'alla pas droit au monticule. Sans la moindre raison qu'elle eût pu expliquer, elle s'éloigna un peu et contourna le renflement avec précaution. *Jadis mère,* commenta une voix au dedans d'elle. Le soleil était devenu plus chaud et les protocératops s'arrêtèrent.

Elle aperçut une petite bête agile. C'était un saurien aussi mais tout petit. Il la considérait attentivement en faisant claquer sa langue. Elle avait trop chaud pour réagir et, en outre, aucune réaction particulière n'avait été inscrite dans ses circuits nerveux. La créature s'avança, se mit à creuser le sable du monticule et déterra un œuf plus plat que les œufs de...

Quelqu'un, quelque part, essaya de penser aux œufs, aux œufs ovales, qui n'avaient pas la texture d'un caillou, aux œufs qui n'étaient pas aplatis.

Les protocératops continuaient sur les vagues de sable interminables. Elle entendit le bruit d'un œuf écrasé. Cela lui était complètement égal.

En se rendant au trou d'eau, elle contourna un autre monticule. Elle faisait toujours ainsi. Deux petits animaux l'aperçurent et s'enfuirent. Elle tourna un peu la tête en passant et les vit revenir en tapinois vers le monticule.

Elle répéta plusieurs fois l'expérience avec de petites variantes. Elle s'en souvenait à peine quand elle atteignit un ruisseau où, enfin, elle put boire.

Remonter à la surface n'était pas chose facile. Katherine le découvrait sans plaisir. La conscience lui revenait quelque peu et tous les problèmes du désert et du Washington du XXIe siècle l'assaillaient à la fois. Elle avait entendu sa grand-mère parler des nausées qui suivaient les anesthésiques. C'était comme une nausée sur le plan mental. C'était trop. Elle était en train d'essayer de résoudre les problèmes d'un lézard avec un cerveau humain — comme si le problème n'avait pas été résolu par le sort, il y avait bien longtemps. Les grands sauriens étaient en fait les débiteurs des plus petits qui mangeaient leurs œufs, les gardant ainsi numériquement adaptés à la quantité d'eau dont ils disposaient. Loin d'être la cause de l'extinction des protocératops, les prédateurs avaient été leurs sauveurs. Sans eux, les protocératops auraient passé beaucoup moins de temps sur la Terre. Elle y avait été, elle savait.

Tout en pensant à cette solution satisfaisante, elle se mit à frissonner sans aucune raison, ce après quoi elle eut trop chaud, beaucoup trop chaud. C'était de cela que s'était plaint Teddy la dernière fois qu'il avait attrapé un virus. Il avait froid et ensuite il avait la fièvre. Katherine pensa avec nostalgie au sable chaud dans lequel s'enfoncer délicieusement pendant la sieste.

Elle éternua. Elle avait dû attraper quelque germe des maladies enfantines. Une maladie d'enfant ! Que c'était humiliant à son âge ! Ses propres problèmes commencèrent à effacer ceux du désert préhistorique. Elle était complètement hébétée, mais il lui fallait se lever et préparer le déjeuner.

Elle appuya sur un bouton et le Service de l'Heure lui dit qu'il était 17 h 05. Dieu du ciel ! Pratiquement le soir. Elle se demandait ce que les enfants avaient bien pu trouver pour déjeuner. Peut-être après tout n'avaient-ils pas mangé. Peut-être étaient-ils allés chez Madge. Madge était toujours contente de s'occuper d'eux et elle était probablement revenue à temps de sa promenade à la plage. Même Madge avait peut-être trouvé la foule trop dense. Il y avait tellement de pieds qu'ils ne laissaient même pas d'empreintes, à la différence des créatures autour du trou d'eau.

Il y avait beaucoup à apprendre de ce monde d'avant l'homme. Le monde d'aujourd'hui pourrait peut-être redevenir vivable si quelque chose *sélectionnait*... Elle ne poursuivit pas l'idée plus loin.

C'était terriblement difficile d'arriver à penser. Mais elle ne voulait pas abandonner ses enfants. Même si elle était terriblement déprimée. De ses doigts engourdis, elle brancha le magnétonde

tout en se demandant comment elle était arrivée à se mettre au lit. Peut-être Joyce l'y avait-elle traînée. Elle allait mettre le magnétonde sur la bonne fréquence et appeler sa fille.

Elle ne reçut aucune réponse des ondes mentales qu'elle envoya, quoiqu'elle sût qu'elles étaient décodées en paroles dans la chambre de Joyce. Elle essaya la chambre de Teddy. Il n'y eut pas de réponse.

Elle éternua mais, malgré tout, s'assit et demanda rapidement le Service du Calendrier. Quoi ? On était demain, ou plutôt demain était aujourd'hui ? Il lui était difficile de l'admettre, mais il semblait bien qu'elle avait fait plus que le tour du cadran.

Elle avait dormi sur son lit sans couverture thermique, et ce n'était pas étonnant qu'elle eût attrapé quelque chose. Joyce aurait pu s'occuper d'elle un peu mieux. Ou son mari en rentrant de son travail. Mais il n'aimait pas qu'elle prît des pilules et des comprimés, et il avait bien pu penser que cela lui servirait de leçon. Peut-être, se dit-elle en ravalant ses larmes, peut-être serait-il content que ces pilules pour enfants aient un effet désastreux sur un adulte, si cela le débarrassait d'elle. Le soupçon lui laissait un sentiment de tristesse plus grand qu'aucun de ceux qu'elle eût jamais ressentis. Elle avait voulu être seule, mais pas comme ça.

Elle essaya de rejeter l'idée. Elle pensa qu'il était bien dur d'être une femme de Washington au XXIe siècle avec tous ces mécanismes psychologiques à adapter et toutes ces difficultés de personnalité qui jaillissaient de toutes parts continuellement, et tous ces virus et ceci et cela. Et puis, le prochain flacon de Du Barry ne serait pas prêt avant... Si elle n'avait pas été couchée, elle se serait effondrée.

Elle se demandait où ses enfants avaient bien pu passer. Avec un terrible effort, elle les appela de nouveau sur l'appareil, mais n'obtint pas de réponse ; elle avait mis la pleine sonorité et ils auraient dû entendre même s'ils n'étaient pas tout à côté. Oh ! bon, tout le monde était gentil avec les enfants. Il n'y avait pas de quoi s'inquiéter, se dit-elle, essayant de combattre une féroce envie maternelle de les serrer contre elle. C'était différent de tout ce qu'elle avait connu depuis qu'elle les avait tenus dans ses bras pour la première fois. A ce moment-là c'était un geste protecteur, simplement. Maintenant, c'était son propre désespoir qui la poussait à le faire.

Il pouvait y avoir trop de monde, mais il pouvait aussi y en avoir trop peu. Il pouvait n'y avoir plus personne, ou plus personne qui comptât.

A supposer que Joyce — elle était toujours si insouciante — soit en ce moment même étendue sur son propre lit, morte au

monde environnant, morte à tout ce qui n'était pas le monde de Lady Hamilton.

Katherine, avec d'immenses efforts, réussit à se mettre sur ses pieds. Elle tremblait. Elle vacilla, moins de faiblesse que sous le vertige de ce qu'elle venait de réaliser brusquement. Joyce pouvait être malade, très malade. Il fallait faire quelque chose pour Joyce, le faire immédiatement, même si ce n'était rien de plus que mettre une couverture thermique dans la bonne position.

Son enfant ne devait pas rêver pour échapper à l'existence, pensa Katherine avec passion. Une inadaptée ? Jamais. Et même si elle l'était, sa mère la protégerait. On pouvait chercher à sauver la vitalité de la race par sélection, ou sans sélection, mais pas au détriment de ses enfants à elle.

Soudain, Katherine comprit clairement qu'elle n'avait plus de problème. Elle avait un projet ; les projets n'étaient pas effrayants et ne vous donnaient pas de frissons comme les problèmes.

En se tenant au mur, Katherine arriva dans la chambre de Joyce. Elle s'était attendue à y trouver Joyce, Joyce qui aurait besoin d'elle. Mais il n'y avait personne. Personne. Le lit vide avec son panneau garni de boutons commandant les instruments semblait la narguer.

Elle se précipita chez Teddy. Pas de Teddy. Mais au milieu du plancher, toute seule, une sandale de plage. Aveuglée par les larmes, elle la serra contre elle.

Les autres affaires de plage de Teddy avaient disparu. Katherine avait l'esprit plus vif maintenant et elle craignait que, pendant qu'elle dormait, Teddy n'eût entendu parler de l'expédition sur la plage, par Madge peut-être. Et il aurait décidé d'y aller tout seul ? Oh ! pourquoi avait-elle dormi si longtemps ? Il pouvait arriver n'importe quoi à Teddy sur la plage. Les gens l'aimaient toujours. Ils lui demandaient d'être leur petit garçon. Même les étrangers. Est-ce qu'en ce moment même une femme était en train de lui demander cela ? Non, murmura-t-elle.

Sa main remonta à sa gorge et sa bouche se dessécha quand, en fouillant, elle s'aperçut qu'elle ne pouvait trouver non plus les affaires de plage de Joyce. Elle savait, comme si elle avait été présente, comment Teddy avait cajolé sa grande sœur pour se faire emmener. Leur excursion avait dû coûter quelque argent, à la différence du service gratuit de coptère de Madge, mais les enfants avaient des économies. Elle vérifia leur télécompte. Il enregistra trente-sept cents.

Katherine se représenta Joyce sur la plage, si attirante avec ses joues roses et sa timidité virginale. Il y aurait tant de gens pour vouloir Joyce et pour tant de raisons.

Elle tenait quelques objets serrés dans ses mains. Elle s'était

à peine rendu compte qu'elle les avait rassemblés. De l'argent, une couverture de voyage qui n'avait pas servi depuis des années. Elle aurait voulu joindre son mari. Il ne pouvait pas être avec les enfants ; elle essayait de raisonner malgré sa panique. Il devait être à son travail. La chaussure oubliée prouvait que l'expédition avait été organisée par Teddy lui-même.

Qu'elle eût des frissons, qu'elle eût de la fièvre, Katherine maintenant n'y prenait plus garde. Mais soudain, elle vit ce qu'elle tenait à la main avec la sandale de son petit garçon. C'était le flacon de pilules. Elle le serra frénétiquement dans ses doigts. Il était de la couleur du désert ; c'était les étendues de sable desséchées, c'était la paix d'un lézard sans intelligence qui pondait des œufs dont la coquille ressemblait à la surface d'un caillou, et les oubliait pour toujours.

Son mari la tuerait, oui, la tuerait si elle ne pouvait retrouver les enfants. Elle ne pourrait jamais le regarder en face si...

Mais elle pouvait s'enfuir. Elle pouvait rester cachée. Le salut était dans une poignée de pilules, dans leurs images sur une étiquette brillante. Ce fut l'instinct qui, jailli du plus profond de son être, la fit réagir.

Brutalement, sauvagement, elle jeta le flacon sur le sol et, à ce moment-là, l'espoir surgit. Un arc-en-ciel rayait le ciel. Elle sut qu'elle serait sur la plage à temps pour trouver Teddy et Joyce. A temps, mais juste à temps.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Come where my love lies dreaming.

MIRIAM ALLEN deFORD

Chaque chose en son temps

Où Miriam Allen deFord se penche, avec une minutie teintée d'ironie, sur un aspect encore peu étudié des voyages dans le temps — et sur les conséquences embarrassantes qui peuvent en découler.

BONJOUR, mesdames et messieurs, soyez les bienvenus au premier de mes cours.

Avant d'en venir à nos cas d'espèce... c'était un calembour, mesdames et messieurs, et vous êtes censés rire de mes plaisanteries... Ne vous a-t-on pas encore dit que le vieux Dr. Hunnicot est l'original de la Faculté, l'excentrique numéro un de l'Alma Mater ?

Avant d'en venir, donc, à nos cas d'espèce, mettons certaines choses au clair. Vous êtes étudiants de Première Année dans cette Ecole de Droit qui confère des diplômes universitaires. Vous trouverez les choses un peu différentes de votre expérience scolaire antérieure, quelle que soit celle des Trois Planètes où était situé votre lycée.

Jusqu'ici, vous avez reçu l'enseignement par trois-dimensions et enregistrements sonores, et vos exposés et copies ont été classés par cybercom. Ils continueront à être notés ainsi, mais désormais, pour la première fois, vous serez face à face avec vos professeurs. On vous posera des questions et vous devrez y répondre immédiatement. Je sais que cela va être dur pour certains d'entre vous, peu habitués que nous sommes de nos jours à une communication directe. Mais ce n'est pas seulement une survivance archaïque. Quand quelques-uns parmi vous — quelques-uns seulement — j'ai le regret de vous le rappeler, auront terminé leurs études, passé les examens du barreau et été admis à exercer devant les tribunaux interplanétaires, vous constaterez que le droit, à certains égards, est distancé par les autres professions libérales.

Par exemple, je vois que certains d'entre vous ont déjà des difficultés à comprendre tout ce que je vous dis. Pour ceux qui ont toujours parlé l'Intervoix commune et familière, et ne connaissent pas d'autre langue, apprendre à comprendre et parler l'Inter-

voix classique, avec ses mots périmés et le strict respect de la grammaire, sera presque équivalent à assimiler une langue nouvelle. Mais c'est le langage des tribunaux, et il vous faut vous réconcilier avec lui. Si vous estimez que c'est trop difficile ou trop désagréable, il n'est pas encore trop tard pour obliquer vers la médecine, l'enseignement ou les arts et métiers.

Mais si notre langue témoigne d'un décalage culturel, je puis vous assurer que ce n'est pas le cas de notre procédure. Le droit a marché de pair avec les autres disciplines, ou les a devancées. Pour le démontrer, j'ai l'habitude, au début de chaque trimestre, de vous plonger la tête la première — vous les ardents avocats en herbe — dans l'examen de quelque affaire très moderne. Non seulement cela vous convaincra de la nature contemporaine de notre jurisprudence — c'est bien, notez les mots que vous ne comprenez pas et cherchez-les ensuite, au lieu de nous faire perdre notre temps maintenant — mais encore cela me donnera une possibilité de voir ce que vous êtes capable d'assimiler au cours d'une conférence vivante.

Vos autres professeurs traiteront de leurs spécialités personnelles ; le vieux Dr. Hunnicot a pour mission de vous donner une orientation générale.

Oui ? Vous avec les cheveux roux... je ne sais pas encore vos noms. Oh ! je croyais que vous posiez une question. Pas besoin d'excuse... Je fais souvent bâiller les gens.

Le cas que je prends cette fois comme exemple préliminaire pour aborder le droit date de 2160, il y a seulement 23 ans. A l'époque, il a été célèbre, et il est possible qu'il soit connu de certains d'entre vous, quoique votre âge moyen soit, je pense, d'environ 25 ans ; aussi il est peu probable que vous vous y soyez intéressés.

Qu'y a-t-il, jeune dame ? N'avez-vous pas assez dormi, vous aussi, la nuit dernière ? Je vous assure que la partie aride de mon exposé est presque terminée.

En fait, j'espère vous réveiller tous en vous disant qu'il s'agit d'une affaire criminelle dans le domaine des relations sexuelles et — pour être précis — d'un procès pour bigamie. C'est l'affaire : Gouvernement contre Summers, Interplan, 78.239-60 NY.

Voici les données essentielles de l'affaire : Halton Summers, l'accusé, était alors âgé de 38 ans, historien de profession. Je crois, d'ailleurs, que certains de ses enregistrements historiques sont toujours en usage dans les lycées, et il doit y en avoir parmi vous qui les ont étudiés.

Il avait épousé — en 2160, il y avait douze ans qu'il était marié — une certaine Marion Garth, architecte. Quoique ses occupations n'aient rien à voir dans l'affaire. Le couple n'avait pas d'enfant et apparemment, en ce qui concerne le mari du moins, cette union

avait cessé d'être heureuse bien que ni l'un ni l'autre n'ait eu de motifs de divorce. Il semble que la femme ait été plus possessive que jalouse : elle exigeait beaucoup plus d'attentions de la part de son mari qu'il n'est coutume dans nos unions modernes. En fait, ils en avaient par-dessus la tête l'un de l'autre, mais le manifestaient de façon différente. Pour Summers, c'était de passer le plus de temps possible hors de son foyer — ce foyer étant un servo-logement aux confins de la métropole, à vingt minutes seulement même par hélicomnibus, de la vieille cité de Manhattan. Je mentionne ceci pour signaler qu'ils n'étaient pas suburbains ni exurbains et n'étaient pas affligés, par conséquent, des troubles émotionnels bien connus, fréquents parmi les gens qui souffrent de névrose agraire. (Vous apprendrez, mesdames et messieurs, que les problèmes légaux se compliquent souvent de problèmes médicaux, comme le Dr. Singh, votre professeur de jurisprudence psychosomatique, vous l'enseignera bientôt.)

En histoire, Summers s'était spécialisé dans la période du milieu du XXe siècle, ainsi que ceux d'entre vous qui ont pris connaissance de ses enregistrements le savent. Comme membre inscrit de l'Association Historique Interplanétaire, il avait bien entendu l'autorisation d'utiliser son chariot-temporel régional afin de vérifier ou d'étudier certaines questions au cours de ses recherches.

Oui ? Le jeune homme à la coupe de cheveux martienne, au troisième rang ?...

Oh ! il faut sans doute que je vous explique ceci : ni Mars ni Vénus n'ont encore de chariots-temporels, puisque l'histoire de ces deux colonies est si récente. Sur Terre, nous avons des instruments appartenant au gouvernement. Je n'ai pas d'aptitudes mécaniques et je n'en ai jamais vu, mais je présume que ce sont des capsules à compression avec un cadran pour le lieu et le temps, et la durée du séjour, dans chacune des cinq régions fédérées. Leur emploi est réservé à des personnes qualifiées : fonctionnaires du gouvernement, agents chargés de faire respecter la loi et détectives privés, historiens et archéologues, et divers autres savants. Les usagers autorisés doivent demander leurs tickets d'avance exactement comme on réserve une couchette spatiale. Cela répond-il à votre question ?

Halton Summers avait naturellement l'occasion d'utiliser le chariot-temporel très souvent. Sa méthode habituelle, quand il travaillait à un livre, était d'avancer ses travaux autant que possible avec des matériaux secondaires enregistrés — disques, microfilms, et les vieux livres imprimés-sur-papier subsistant encore, et qui étaient toujours en usage il y a deux cents ans, puis de réserver sa place sur le chariot-temporel, pour consulter des sources de première main, parler aux personnes en cause, lire des jour-

naux et des revues contemporains, voir leurs films d'actualités et les interviews à la télévision, et des choses de ce genre. D'après la déposition de sa femme devant le tribunal, au cours du procès, il faisait généralement un enregistrement sonore d'un livre tous les deux ans environ, et pendant ce laps de temps il s'absentait dans le xxe siècle à raison de 4 à 6 visites pour chaque livre ; chacune des visites durant de 3 à 10 jours.

Quoi ?... Cette question ne me paraît pas assez en rapport avec le sujet, mais si cela vous permet de mieux comprendre l'affaire...

Oui, en effet, toutes les personnes qualifiées, non seulement doivent connaître à fond la langue exacte de l'époque et du lieu qu'elles visitent, jusqu'à 3.000 ans en arrière — distance maximum que peuvent atteindre les chariots-temporels dans leur état actuel de progrès — mais elles doivent aussi connaître les coutumes, les croyances, les mœurs, et le développement technique de l'époque et du lieu que ces personnes visitent, afin de pouvoir passer sans contestation comme contemporaines. Les spécialistes officiels leur procurent les vêtements et l'équipement appropriés. De plus, tous les titulaires de licences sont conditionnés psychologiquement pour qu'il leur soit impossible de révéler à qui que ce soit dans le passé qu'eux-mêmes viennent du futur.

Eh bien, comme je le disais... Quelqu'un d'autre a-t-il une question à poser ? Ah ! oui, la dame de la Région Africaine...

Non, je ne crois pas qu'aucun visiteur puisse — comment avez-vous dit ? — influencer l'histoire par un acte quelconque dans le passé. Ce qu'il pourrait faire ne modifierait que l'histoire telle qu'elle est venue jusqu'à nous. Et — je vous en prie — ne parlez pas de l'éventualité qu'il tue son grand-père : ce vieux sophisme a fait long feu. S'il avait assassiné son grand-père dans le passé, il ne serait jamais né ; par conséquent, il ne pourrait pas retourner pour le faire.

Pour en revenir à la déposition de Marion Garth au procès de son mari, elle déclara que, pendant la préparation de son dernier livre, qu'il commença à la fin de 2157, il avait modifié soudain complètement sa manière d'agir. Au lieu de retourner en arrière pendant quelques jours, deux ou trois fois par an, il se mit à réserver le chariot-temporel quand personne ne l'utilisait, et en fin de compte son mari en vint à passer au moins les trois quarts de son temps au milieu du xxe siècle.

Elle ignorait l'année exacte qu'il visitait, car elle-même n'avait pas accès aux archives de la réservation des chariots-temporels, mais étant donné que son livre précédent traitait de l'histoire culturelle de la région de Newyorkopolis (c'était sa spécialité) jusqu'en 1960, cette date était la plus vraisemblable.

Ses soupçons toujours latents furent mis en éveil. Aussi décida-

t-elle de découvrir pourquoi son mari partait si souvent et restait absent si longtemps chaque fois. Une autre femme l'aurait questionné ou attaqué directement, comme elle l'aurait peut-être fait dans les débuts heureux de leur mariage, mais, bien qu'ils aient continué à vivre ensemble, leurs relations se bornaient à échanger quelques paroles.

Que fit-elle ? Elle engagea un détective privé, un professionnel bien connu du nom de Stanley Wiggins afin, selon ses propres termes, « de retourner là-bas pour voir ce que Hal mijotait ».

Comme Wiggins ne pouvait découvrir « ce que Hal mijotait » que si Summers était sur les lieux pour qu'il l'observe, il dut utiliser un chariot-temporel appartenant à une autre région, à un moment où Summers se servait du temporel local. Cela dut coûter à Mrs. Summers un argent fou, mais elle ne semblait pas se soucier de ce détail. Un an passa avant que le détective privé pût disposer d'un appareil libre au moment voulu.

Bon, étant donné que je vous ai dit au début qu'il s'agissait d'un procès pour bigamie, vous devinez ce qu'a trouvé Wiggins. Summers avait épousé une femme de la moitié du XXe siècle — son nom était Enid Harkness — et cohabitait avec elle. De plus, elle était sur le point de le rendre père.

Très bien, je m'attendais à ce que vous soyez horrifiés à l'idée d'un de nos contemporains s'unissant à une barbare et en ayant un enfant, car à notre point de vue les gens d'il y a deux cents ans étaient indubitablement des barbares. Mais gardez votre calme, vous apprendrez bien des choses encore plus choquantes quand vous commencerez à pratiquer le droit. Et cela sied mal à ceux de nos jeunes gens qui sont revenus de Titan, où ils étaient dans les troupes d'occupation, avec des épouses aborigènes...

Asseyez-vous, monsieur, et calmez-vous. Je ne sais rien de la vie privée de chacun de vous, et il n'y avait rien de personnel dans ma remarque. Si vous prenez si vite la mouche, le droit ne vous convient pas. Attendez un peu qu'un avocat général se déchaîne vraiment contre vous un jour, et que vous soyez obligé de garder votre sang-froid pour ne pas être mis à la porte du tribunal par l'huissiérobot, et vous verrez !

Très bien, donc. Nous possédons maintenant les données de l'affaire Summers. Sur dénonciation de sa femme — sa femme de 2160, j'entends — dénonciation étayée par le témoignage du détective privé Stanley Wiggins, Halton Summers a été inculpé de bigamie et traduit devant le tribunal régional.

Evidemment, vous ne connaissez pas encore le droit régional ou interplanétaire. C'est pourquoi, dans ce cours préliminaire, je prends comme exemple non pas une affaire relevant des relations

coloniales ou du domaine spatial, mais une affaire traitant d'une situation aussi vieille que le mariage humain lui-même.

Ce que j'essaie de vous inculquer, c'est que le droit n'est pas seulement un assemblage de règles arbitraires, mais que le bon sens en est un facteur essentiel. C'est particulièrement vrai du droit criminel. Beaucoup d'entre vous — ceux qui achèvent leurs études de droit, passent leurs examens et sont admis au barreau — se retrouvent exercer en qualité d'avocats de la défense ; les postes vacants dans les différents sièges de procureurs, de même qu'au service du gouvernement sont peu nombreux et rares, et les examens administratifs pour y accéder sont terribles. A moins que j'aie un génie juridique ou deux dans cette classe — ce que j'espère chaque année mais mes vœux sont rarement exaucés — la plupart d'entre vous, comme je l'ai dit, finiront dans les tribunaux secondaires où le simple bon sens a tout autant d'importance que les connaissances des détails de la jurisprudence. Dans cette conférence préliminaire, l'un de mes buts est de mettre à l'épreuve, puisque vous êtes encore complètement profanes, votre aptitude à voir que deux et deux font quatre.

Je vous dirai donc tout de suite que Halton Summers fut acquitté. Une déclaration de son avocat mit fin au procès.

Et j'ajouterai que ce n'était pas la citation d'une obscure décision, mais l'exposé d'un fait évident que même un jury — cette assemblée de citoyens profanes qui, dans l'ancien temps, avait pour mission de décider si l'accusé était innocent ou coupable — un jury, dis-je, aurait compris qu'il devait provoquer son acquittement.

Je vais vous donner trois minutes pour examiner la situation et la discuter entre vous ; ensuite, je demanderai à la classe de suggérer *pourquoi* Summers a été libéré .... Les trois minutes sont écoulées, mesdames et messieurs. Qui sera le premier à affronter l'ironie du vieux Dr. Hunnicott pour l'ineptie de sa réponse ?

Ah ! voici un courageux jeune homme. Levez-vous, monsieur, que nous vous voyions tous. Quelle est votre conclusion ?...

Ah ! quel phénix, quel gaillard ; ce qui, au cas où cela vous intéresserait, est l'ancien argot pour ce que vous appelez maintenant un type trapu.

Non, citoyens, ce n'est pas parce que son mariage en 1960 avec Enid Harkness n'était *pas* légal à nos yeux. Il était parfaitement légal suivant les lois du lieu et du moment où il a été contracté. Et — pour prévenir une autre suggestion stupide — il en était de même pour son mariage avec Marion Garth en 2148.

Oui ? Le jeune homme qui était si furieux parce qu'il s'imaginait que je faisais affront à sa femme titanienne ? Je suis heureux que vous soyez calmé, monsieur. Quelle est votre idée ?...

Non, je regrette de dire que vous vous trompez, vous aussi. Summers n'avait engagé aucune procédure secrète en divorce contre l'une ou l'autre épouse. Il était légalement marié aux deux au moment où le délit présumé a eu lieu.

Quelqu'un d'autre ? Allons, allons, la classe, vous pouvez sûrement mieux faire.

Ah ! notre ami aux cheveux roux s'est réveillé ! Oui, monsieur, que suggérez-vous ?...

Oh ! non, tout à fait impossible. Rappelez-vous que la femme du xxe siècle n'avait pas la moindre idée que son mari venait du futur. Je suppose que Summers lui avait allégué un prétexte quelconque, excipant d'un travail qui nécessitait des voyages, pour expliquer ses absences de chez elle. S'il disparaissait d'une façon permanente, elle penserait seulement qu'il l'avait abandonnée, ou qu'il était mort. Probablement elle s'efforcerait de retrouver sa trace, mais naturellement ce serait sans résultat. Il est donc absolument impossible qu'elle soit apparue subitement pour le défendre, ou même qu'elle lui ait donné une sorte d'attestation offrant de renoncer à lui si les poursuites étaient arrêtées.

Je doute que les gens du xxe siècle aient été assez civilisés pour faire un tel geste, en dehors du fait qu'elle n'avait pas le moindre soupçon de sa véritable situation.

Mon Dieu, mon Dieu, c'est décourageant. Voyons, mesdames et messieurs, c'est aussi évident que... que le dôme d'une plate-forme spatiale. N'y en aura-t-il pas un pour deviner ? Devrai-je vous le dire moi-même ?

Très bien. La raison pour laquelle Halton Summers a été acquitté, c'est que...

Bon ! Espérons que c'est une illumination de dernière minute. Vous, la jeune femme de la Région Africaine...

Ah ! enfin ! Félicitations ! Il y a au moins un membre de cette classe qui ait quelque aptitude au bon gros sens commun de la profession juridique comme on l'exerce en fait devant les tribunaux mineurs.

C'est, bien entendu, la réponse exacte.

La seule chose à faire — ce qu'a fait finalement cette jeune dame — était de vous demander ce qui constitue la bigamie.

La bigamie, mesdames et messieurs, dans tous les temps et dans tous les lieux, c'est le mariage avec deux femmes ou deux hommes — *en même temps*.

Simple, n'est-ce pas ? Que ce vous soit une leçon, la prochaine fois que je vous demanderai d'utiliser les méninges avec lesquelles vous êtes nés.

Maintenant, avant de congédier la classe jusqu'à jeudi matin... Oui, monsieur, avez-vous une autre question ?...

Comment saurais-je ce qu'il est advenu de Halton Summers après son acquittement ? Je ne le connaissais pas... Pour nous, ce n'est qu'une affaire criminelle intéressante. Je n'ai pas la moindre idée s'il est ou non resté avec Marion Garth.

Cependant, une chose dont nous pouvons être sûrs, c'est qu'il ne pouvait pas partir d'ici définitivement pour retourner auprès d'Enid Harkness en 1960, quel qu'eût été son désir d'agir ainsi. D'une part, la Société Historique Interplanétaire a dû le congédier : ces gens sont très sensibles au scandale. Ce qui signifie qu'il n'aurait plus accès au chariot-temporel...

Oh ! dites donc, mon ami, je crains fort que votre vocation soit d'être un écrivain de science-fiction criminelle pour les enregistrements bon marché et non pas d'être avocat ! D'accord, il aurait pu bénéficier de quelque heureux hasard pour réussir de haute lutte un dernier voyage en arrière avant que le renvoi de la S.H.I. lui coûte sa licence... trouver l'appareil disponible. Mais il n'aurait jamais pu aiguiller le chariot-temporel en 1960 et y rester pour de bon...

— « Pourquoi ? Mais parce que, dès qu'il aurait dépassé le laps de temps pour lequel il avait réservé le chariot-temporel un fonctionnaire aurait été expédié dans un autre appareil avec mission de les retrouver tous les deux et de les ramener ici. Et, cette fois, il n'aurait sûrement pas été acquitté. Il serait encore en train de purger une condamnation à un long séjour au camp pénal de Cérès. Et — si tout cela était arrivé — c'eût été une histoire de premier choix pour les actualités à sensation en trois dimensions, et je l'aurais certainement su...

Oh ! à mon avis — cela ne m'intéresse guère, mais je supposerais que Marion, qui ne semble pas avoir été une créature bien agréable, aurait refusé, par pur dépit, de divorcer d'avec lui, et lui n'avait aucune base pour divorcer d'avec elle. Il est sans doute encore en vie... il n'aurait que 61 ans... et toujours lié à elle, continuant à se ronger le cœur pour la petite barbare de 1960, qu'il semble, chose curieuse, avoir aimée éperdument. Naturellement il lui était impossible de continuer à gagner sa vie comme historien, sans faire partie de l'Association Historique Interplanétaire. Par conséquent, s'il vit encore, il doit se livrer à un travail inférieur quelconque à peine au-dessus des occupations d'un robot : de l'épigraphie, de la traduction ou des enregistrements sonores comme nègre, ce genre de besognes qui ne rapportent pas grand-chose parce que la plupart pourraient être mieux faites par des machines.

Si donc l'un quelconque d'entre vous, au cours de vos futures carrières, a l'occasion de faire une visite dans le passé, que le sort de Halton Summers vous soit un avertissement de ne jamais devenir autochtone ! A jeudi pour mon prochain cours.

...Voyons, je n'ai qu'une minute. De quoi s'agit-il ?...

Non, non, mon garçon, ne reprenons pas l'affaire Summers. Vous allez être en retard pour le cours suivant. Hein, *quoi ?...*

Oh ! pour l'amour de l'espace ! Oh ! quelle horreur ! Si j'avais eu la moindre idée... Croyez-moi, je vous en prie : j'ai choisi l'affaire tout à fait au hasard, parce qu'elle constituait un très bon exemple.

Je suppose que vous ne prenez pas très au sérieux la marotte de votre mère pour la généalogie. Mais si votre arrière-arrière-arrière-trisaïeul était Halton Summers, et votre arrière-arrière-arrière-trisaïeule était Enid Harkness...

Oh ! non, je vous en prie, n'essayez pas de le chercher ni même de l'aider ! Le choc serait susceptible de le rendre fou, le pauvre diable !

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : All in good time.

LUC VIGAN

L'objet de l'amour

La nécrophilie est un thème qui fut souvent utilisé en littérature fantastique. C'est l'obsession majeure sur laquelle roule l'œuvre d'Edgar Poe. Plus tard maints auteurs, de Hans Heinz Ewers à Belen, en ont apporté des échos. Il peut être fructueux (et inattendu) de considérer son emploi en science-fiction. Celle-ci pourrait être en mesure de lui apporter un relief nouveau. Ce nouveau récit de Luc Vigan semble du moins en témoigner.

LES trois cadavres, beaux, figés, offraient un air de vie et d'éternelle jeunesse. Deux hommes, une femme. Les noirs cheveux de cette dernière s'amoncelaient sur ses épaules.

Arnold les observa. Ils étaient allongés comme s'ils sommeillaient. Chacun étendu sur l'une des couchettes encastrées dans la cloison. Autour d'eux, mis à part le ronronnement à peine perceptible de l'oxygénateur, la base était silencieuse. Ce silence impressionnait Arnold qui n'osait remuer.

Au-dehors, la planète Myrallia, elle aussi, était silencieuse. Un monde clos sur lui-même, vaste zone de silence flottant comme une bulle dans l'espace. Un univers végétal. Nul autre bruit que des friselis d'herbes, des murmures de feuilles, mais si pénétrants qu'ils suggéraient d'invisibles présences, prêtes à entrer en action.

Plusieurs minutes s'étaient écoulées depuis qu'Arnold avait pénétré dans la base. Il bougea enfin, fit un pas en avant, secouant l'indécision qui l'avait envahi.

Il s'approcha de l'un des hommes et lui toucha le visage.

La trompeuse apparence, le simulacre de vie, ne se détériora pas sous ses doigts. La peau était froide mais restait lisse ; les chairs étaient fermes et élastiques, rien ne les avait corrompues.

Et pourtant, il y avait trois mois que les occupants de la base étaient morts...

Arnold fit sur l'autre homme les mêmes observations. Quelque chose le retenait de se pencher pareillement vers la femme. Sous ses cheveux noirs, opulents, elle semblait la plus vivante des trois. Un peu de rose colorait ses pommettes. Le visage aux yeux ouverts avait une expression fraîche et désarmante. On se fût attendu à

voir un souffle régulier soulever la poitrine. Mais la fixité minérale du regard démentait cette illusion.

Par la baie donnant sur le paysage de Myrallia, Arnold pouvait apercevoir sa fusée, à distance, silhouettée sur le ciel ocre. Une demi-heure plus tôt, le grondement de ses tuyères s'était répercuté dans le silence ambiant. La fusée avait atterri au centre d'une plaine couverte de hautes herbes. En bordure de celle-ci, à la lisière d'une forêt, Arnold avait identifié le toit plat et brillant de la base ; le coordinateur électronique avait sélectionné le point d'atterrissage sans faillir. Arnold avait revêtu une tenue pressurisée, en la réglant sur la gravité de la planète ; il était sorti de son habitacle et, à travers le mur mouvant des herbes, s'était dirigé vers la base.

Il s'était attendu à trouver celle-ci vide — ou bien occupée effectivement par des cadavres. Mais certes pas *ce genre* de cadavres. Préservés, au bout de trois mois, de toute nécrose...

Car c'était bien à trois mois que remontait leur mort. C'était le temps depuis lequel tout message radio avait cessé en provenance de leur émetteur. Et un coup d'œil au journal de l'équipe, abandonné dans l'un des compartiments contigus aux couchettes, avait convaincu Arnold. La rédaction du journal était interrompue à la même date.

Mais rien, ni dans le dernier message radio reçu d'eux ni dans les lignes finales du journal, n'indiquait qu'ils eussent prévu leur mort imminente.

Arnold s'éloigna des corps sans avoir touché la femme. Il explora l'intérieur de la base, passa en revue l'assortiment habituel d'instruments d'étude et de mesure, l'oxygénateur resté en marche, le calculateur électronique, le générateur d'énergie, les piles de nourriture synthétique. Peu d'objets personnels. Quelques vêtements utilitaires entassés dans un coin. Sur une étagère, plusieurs livres. Arnold s'approcha, déchiffra les titres. Des manuels d'astronomie et de physique, pour la plupart ; une étude historico-sociologique sur les causes de la décadence de l'Empire Terrien ; quelques traités de botanique extra-terrestre ; ainsi que, incongru dans ces lieux, un vieux recueil inconnu d'Arnold : des contes d'Edgar Poe.

Il prit le volume, le feuilleta. Il lut au hasard :

« *Nos regards, néanmoins, ne restèrent pas longtemps fixés sur la morte, car nous ne pouvions pas la contempler sans effroi. Le mal qui avait mis au tombeau lady Madeline dans la plénitude de sa jeunesse avait laissé, comme cela arrive ordinairement dans toutes les maladies d'un caractère strictement cataleptique, l'ironie d'une faible coloration sur le sein et sur la face, et sur les lèvres*

ce sourire équivoque et languissant qui est si terrible dans la mort. »

Arnold referma le livre. Il n'y avait pas prêté attention, tout d'abord, puis il s'était aperçu d'une coïncidence bizarre entre ce passage et la réalité présente. Il demeura songeur. Mais l'heure n'était pas aux rêveries. Il avait une mission précise à remplir. Une équipe de trois savants terriens avait séjourné sur Myrallia, planète nouvellement découverte dans le système de Tau Cetis, afin d'en étudier les caractéristiques. Au bout de plusieurs semaines sans incident notoire, ils avaient trouvé la mort dans des circonstances inconnues. Le rôle d'Arnold était de rechercher les causes de cette mort et, si possible, de découvrir le moyen de les enrayer pour l'avenir — faute de quoi la planète serait décrétée « monde impropre à l'habitat humain ».

Arnold faisait partie du corps hautement spécialisé des Enquêteurs Biologiques. Dans toute planète, les conditions de vie étrangères pouvaient présenter pour l'homme de multiples dangers, parfois indiscernables à première vue. Avec leur formation biochimique poussée, les Enquêteurs étaient en mesure, la plupart du temps, d'élucider les problèmes de cet ordre.

Arnold se restaura pour reprendre des forces. Son devoir normal eût été de donner une sépulture à ses congénères. Mais sa fonction précisément le lui interdisait. Les cadavres seraient l'objet principal de ses observations. Par une autopsie accompagnie d'examens en règle, il lui fallait tenter de trouver l'origine de la conservation des tissus, de déceler l'agent qui avait pu frapper l'organisme.

Il avait un mois pour aboutir. Passé ce délai, un autre Enquêteur viendrait le relayer. L'obstacle que l'un échouait à surmonter, un autre pouvait le contourner. Dans ce cas, Arnold abandonnerait et regagnerait le Quartier Général, pour se voir chargé d'une autre mission non moins ingrate, à laquelle il se consacrerait avec la même aveugle obstination. La tâche des Enquêteurs excluait toute fierté personnelle en cas de réussite, toute frustration en cas d'échec. Ils n'étaient que les rouages divers d'une machine, chacun soumis à la marche de l'ensemble. Dans le jargon du métier, c'était ce qu'on appelait l'esprit de corps.

Arnold avait fini d'absorber ses rations nutritives. A côté de lui, les cadavres semblaient attendre. Il consulta ses fiches signalétiques et choisit du regard le premier qu'il allait examiner. Stephen Malek, 35 ans, biologiste, diplômé de l'université de Tunis, sang russe et arabe, ayant fait partie de trente missions d'exploration sur d'autres planètes. C'était Malek qui avait dirigé l'équipe, tenu le journal.

Sans perdre de temps, Arnold se rendit à la fusée et en rap-

porta ses instruments. Le corps de Malek était athlétique, de fins réseaux de muscles couraient à la surface de la peau. Arnold ne put se défendre d'un sentiment de répugnance en entamant la dissection. Cette impression d'ouvrir une chair *vivante*... Le sang suintait même au ralenti, se caillant peu à peu au sortir des veines.

Aucune lésion organique. L'intérieur du corps était dans le même état de conservation que l'épiderme. Les dernières rations alimentaires ingérées n'étaient pas putréfiées mais déshydratées. Mis à nu dans la cage thoracique ouverte, le cœur apparaissait intact ; mais il ne se mit pas à battre quand Arnold, à titre d'expérience, tenta de le masser. Les tissus n'avaient été l'objet d'aucune altération. Arnold en préleva des échantillons et les étudia au microscope électronique. Les cellules semblaient vivantes, prêtes à se régénérer. Le corps présentait tous les signes d'un individu en hibernation.

Avec cette seule différence toutefois : c'est que la température ambiante était de + 20 °... Se pouvait-il qu'un facteur indépendant du froid, un autre facteur encore ignoré, ait déclenché l'état d'animation suspendue ?

Contrarié à l'idée que Malek aurait pu n'être pas vraiment mort, Arnold incinéra ses restes et se coucha jusqu'au lendemain.

Ne pouvant éluder le soupçon qui l'avait effleuré, il se disposa, le jour suivant, à pratiquer sur le second corps une technique de réanimation.

Joao Perrera, le deuxième homme de l'équipe, âgé de 28 ans, sortait de l'université de Brasilia. C'était encore un « bleu », frais émoulu de ses cours avec ses diplômes tout neufs. Sa spécialité : la botanique. C'est pourquoi, pour l'une de ses premières missions, on l'avait envoyé sur cette planète à la vie essentiellement végétale.

Ce fut lui qu'Arnold, réticent à l'idée de s'attaquer au corps de la femme, choisit pour tenter sa réanimation. Perrera était mince, basané, il paraissait très jeune. Nu sous les yeux d'Arnold, il ressemblait à un baigneur bronzé étendu sur une plage.

L'action essentielle, évidemment, aurait dû consister à rétablir progressivement une température normale, à partir du froid hibernateur. Un tel processus étant exclu, Arnold se livra à une série d'opérations annexes : transfusion de plasma, injection d'anticoagulants, piqûres destinées à agir sur les centres nerveux. Devant l'absence de résultats, il incisa le thorax et soumit le cœur à un traitement électrique prolongé.

Il dut se rendre à l'évidence. Aux yeux de la science humaine, Joao Perrera était bien mort, même si physiologiquement son organisme ne l'était pas. Ce phénomène biologique le rendait de plus en plus perplexe. Ce ne pouvait être la composition chimique de l'air qui avait modifié les tissus, les rendant imputrescibles,

puisque l'intérieur rigoureusement étanche de la base était baigné d'oxygène. Alors ?

Arnold passa les jours suivants à examiner de multiples prélèvements, à la recherche du virus ou du corps toxique, quel qu'il fût, qui avait tué Perrera et ses compagnons. Il sentait qu'il piétinait et s'en irritait. La présence à ses côtés des deux cadavres à l'aspect de vie factice finissait par agir sur ses nerfs. Celui de Perrera, à tout le moins, était devenu un simple objet d'expérience, pouvant être considéré de façon impersonnelle. Mais celui de la femme, qui n'avait pas quitté la couchette où s'amassait sur elle une impalpable couche de poussière, lui causait à la longue une gêne.

Ce fut seulement le cinquième jour qu'il résolut d'examiner Linda Stern. Ç'avait été son nom, et elle avait été âgée de 25 ans. Physicienne et chimiste. Brillant sujet, aux dires de ceux qui l'avaient formée. Avec une certaine émotion, Arnold lut sur la fiche signalétique qu'elle était originaire du même Etat que lui, en Europe centrale.

Il la souleva dans ses bras, la touchant pour la première fois, et le corps ploya contre lui. La tête renversée laissait flotter les longs cheveux. Il se demanda comment une femme avait pu être admise dans l'espace avec une telle toison. Par quelle dérogation, quel favoritisme ? Les femmes soumises au dur entraînement de la navigation spatiale devaient se comporter comme des hommes, s'efforcer de ressembler le plus possible aux hommes. Il tenta d'imaginer les cheveux de Linda Stern emprisonnés dans le casque, sa silhouette mince engoncée dans le lourd scaphandre spatial. Pourquoi une femme pareille était-elle venue mourir sur cette planète perdue ?

Arnold la déposa sur une table et la chevelure frôla sa main. Il y plongea les doigts, l'espace d'une seconde. Elle était fraîche et moite, comme si des sécrétions l'humidifiaient encore. Arnold se sentit troublé. Puis il se reprit et retira les vêtements masculins (pantalon et tunique) qui masquaient les formes.

Dévêtue, Linda Stern lui sembla plus belle. Plus vivante aussi, bien que rien, nul frémissement, ne vînt animer ce corps. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Arnold recula en murmurant : « Non, je ne pourrai pas. » Il lui semblait que ce serait criminel d'entailler cette chair, de détruire cette apparence de perfection.

Il poursuivit ce jour-là ses observations sur Perrera. Le lendemain, en entrant dans la pièce, il demeura fasciné par le corps de Linda. C'était comme s'il l'eût oublié ou ne l'eût jamais vu. Il en découvrait toute la beauté.

Il s'attarda et le contempla. Le temps passa. Arnold ne pouvait détacher les yeux de cette blancheur. Il éprouvait parfois fugitivement l'envie de toucher le corps. Mais quelque chose l'empêchait d'accomplir ce geste. Et à d'autres moments, en une sorte d'hallucination consciente, il s'imaginait voir Linda bouger, l'ébauche d'un mouvement actionner l'un des membres.

Enfin il se secoua, se détourna, en portant une main à son front. Son cœur s'était mis à battre de façon irrégulière. Mettant cela sur le compte de la fatigue, du surmenage des derniers jours, il absorba un équilibrant nerveux, puis se contraignit à s'adonner à son travail.

Ses mains agissaient mais son cerveau refusait sa participation. Ce qu'il accomplissait n'était d'ailleurs que des opérations artificielles, la répétition inutile d'examens déjà effectués. Il prit conscience de l'aspect machinal de son comportement, sut qu'il avait cherché avant tout un prétexte, un refuge.

Il abandonna ce travail absurde. Tout cela ne lui ressemblait pas. Il faut avoir des nerfs durement entraînés, un solide équipement psycho-physiologique, pour devenir Enquêteur Biologique. Arnold avait passé avec succès un assez grand nombre de tests pour être cuirassé contre toute épreuve, à l'abri de toutes les psychoses engendrées par le contact avec l'espace ou les mondes étrangers.

Seulement, il s'agissait là d'une situation à laquelle son entraînement, tout poussé qu'il eût été, ne l'avait pas préparé. Il avait bien appris à faire face à toutes sortes de cadavres, jusqu'aux plus hideusement détériorés par les terribles accidents qui peuvent se produire sur un autre monde. Il était capable d'envisager sans sourciller des corps mutilés par des explosions, des organes éclatés, des chairs réduites à l'état de gélatine ou menacées par la décomposition, des visages défigurés par des acides ou boursouflés par l'action sournoise d'un virus extra-terrestre.

Mais il y avait une faille dans ce conditionnement minutieux qui avait mué Arnold en robot : il avait été entraîné à tout, sauf à rester impassible devant le cadavre radieux, à la blancheur de neige, d'une jeune morte-vivante aux longs cheveux noirs. Le mécanisme psychologique minutieusement mis au point se déréglait ; c'était l'introduction du premier grain de sable dans les rouages. Et petit à petit, le fonctionnement de l'ensemble en venait à se gripper.

Arnold luttait cependant. Il décida de sortir, de s'accorder un répit. Quelques pas dehors, face au paysage végétal de la planète, l'aideraient à recouvrer son équilibre. Il enfila sa tenue pressurisée et quitta avec soulagement la base. Le soleil mauve montait dans

le ciel, ses rayons commençant à toucher la cime des arbres. La durée de révolution de Myrallia était un peu plus longue que celle de la Terre : la journée durait vingt-sept heures ; c'était encore le début de la matinée.

En regardant la plaine puis la forêt, étrangement immobiles dans cette atmosphère dépourvue de vent, Arnold songea au journal de l'équipe, qu'il avait lu intégralement le lendemain de son arrivée. Stephen Malek, dans un style sans phrases, y avait minutieusement noté toutes leurs observations. Il décrivait les parties de Myrallia qu'il avait visitées, en compagnie de Perrera, à bord de leur hélicoptère. Partout où ils avaient pu se poser, ils avaient constaté la présence de la même végétation luxuriante, et n'avaient rencontré qu'une seule forme de vie animale : une race de doux mammifères herbivores, que même leur approche ne mettait pas en fuite. Et pourtant il devait exister *au moins* une autre race — carnivore celle-ci — car ils avaient aperçu à plusieurs reprises des cadavres d'herbivores à la carcasse comme entamée par des charognards. Mais ces derniers restaient invisibles.

Ils avaient profité de tous leurs trajets pour recueillir des spécimens, des échantillons à examiner. L'étude du sol, de l'air, des plantes n'avait permis de déceler aucun élément nocif, aucun danger apparent. Myrallia semblait être un monde ouvert à l'homme, propice à la colonisation.

Côtoyant les hautes herbes aux reflets bleutés, Arnold s'interrogea une fois de plus sur le mystère de Myrallia, sur la cause secrète qui avait pu provoquer des morts dotées de tels symptômes.

Myrallia, monde trompeur sous son allure inoffensive... Avec un frisson, Arnold se demanda si, comme le ver dans le fruit, le virus inconnu ne l'avait pas déjà atteint à son insu, semant dans son organisme des germes de mort encore indécelables. Il écarta cette pensée. La complaisance morbide non plus n'était pas dans sa nature. Il ne lui restait plus qu'à regagner la base. Ce qu'il fit, cette fois sans appréhension.

Il se débarrassa de sa tenue et se força à regarder le corps de Linda. « Ce n'est qu'un cadavre, après tout, » murmura-t-il. Et si d'abord, pour commencer, il lui fermait les yeux... Surmontant le léger recul qu'il éprouvait, il mit ses doigts sur les paupières qu'il abaissa. Les yeux clos, le visage était maintenant plus anonyme, dépersonnalisé. Il restait ce corps, qu'il fallait aussi regarder comme une dépouille anonyme.

Pourtant un vertige saisissait Arnold. Il ferma les yeux une seconde puis, vacillant, se laissa aller par terre au pied de la table. En reprenant conscience, il sut qu'il avait dormi ou s'était évanoui ; un coup d'œil à sa montre le rassura : il ne s'était écoulé

que quelques minutes. Mais il avait dû dormir car il se souvenait d'avoir rêvé. Et pourtant Arnold ne rêvait jamais.

Dans son rêve, il voyait Linda Stern se lever de la table et lui tendre les bras. Il s'avançait pour la rejoindre et l'entraînait vers une couchette. Là, tout en l'étreignant, il avait un sursaut et pensait distinctement : « *Mais elle est froide comme la mort...* » Alors elle tournait son visage vers lui, disant calmement : « Voyons, tu sais bien que je suis morte. » Et il reculait, frappé de saisissement, car le visage qu'elle lui présentait n'était plus un visage, mais une malfaçon grossière telle une ébauche d'argile à peine façonnée. Et sous ses yeux il voyait cette ébauche se délabrer encore davantage, ses contours tombant en lambeaux comme la cire chauffée par le feu. Il avait voulu fuir — et s'était réveillé.

Il se leva. L'excès même de son rêve lui faisait trouver rassurant, par contraste, le spectacle immuable de la morte. Cette fois il la toucha sans hésiter, s'étonnant simplement du contact satiné de la peau. Sa main épousa le galbe de l'épaule, descendit, frôla le sein. Se trompait-il ou y avait-il là l'indice d'une infinitésimale tiédeur ? Oui, il se trompait certainement. Le corps était forcément tout entier à la même température. Soudain il tressaillit. N'avait-il pas perçu maintenant une très faible palpitation, au niveau du cœur ? Sa main s'était retirée comme s'il s'était brûlé. Il la remit au même endroit, puis vint y appliquer son oreille, sans plus rien capter. Il s'irritait des hallucinations auxquelles il cédait, lorsque sa pensée s'arrêta au frôlement de la chair contre sa joue. Ce contact lui donna brusquement le frisson. Il s'écarta de Linda Stern et la considéra, la détaillant mieux qu'il ne l'avait jamais fait. Un étourdissement le gagnait, une chaleur au creux des reins. Sans plus réfléchir, il se rapprocha du corps et le caressa de la paume. Puis ses lèvres vinrent se poser sur le sein, à l'endroit qu'avait touché sa joue la minute d'avant.



Ce fut vers le milieu de la seconde semaine qu'il devint jaloux de Linda.

Depuis plusieurs jours, délaissant son travail, il passait auprès d'elle de longues périodes de temps. Il la portait sur sa couchette et s'y allongeait avec elle, serré contre son corps dans l'habitacle étroit. Ses paumes connaissaient maintenant chaque courbe de ce corps, ses lèvres s'étaient habituées au contact froid de cette peau. Une chose dont il ne se lassait pas était de jouer avec sa chevelure, cette part d'elle la plus vivante. Il y enfonçait son visage, jouant à enrouler autour de son cou les mèches soyeuses où subsistaient des odeurs. Tout en humant celles-ci, il perdait

contact avec la réalité. Elles lui évoquaient un monde âcre et végétal, où il s'enfonçait à la dérive, son esprit suscitant parfois de véritables visions au cours desquelles Linda, rieuse, l'entraînait par la main.

Il avait des intervalles de lucidité où il redevenait lui-même. Il considérait avec dégoût ce cadavre auquel, abdiquant toute volonté, il acceptait de s'enchaîner. Le désir lui venait fugitivement de le faire disparaître, de le brûler, pour couper court à son obsession. Une fois même il le porta jusqu'à l'incinérateur. Mais au dernier moment la beauté de Linda l'éblouit et il renonça.

Ce fut après cet incident qu'il en vint à s'irriter de l'impasse où il était plongé. On ne peut éternellement se satisfaire d'aimer un mannequin inanimé. N'importe quel androïde sexuel féminin, même primitif, eût mieux fait son affaire : à tout le moins il aurait *réagi,* même si ce n'était là que feinte mécanique, à ses baisers et ses caresses. Arnold se prit à en vouloir à Linda de sa passivité de MORTE. Avec rancune il l'apostrophait, la conjurant de frémir enfin, ne fût-ce qu'une fois... Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'il découvrit, dans les objets personnels de Malek et Perrera, des indices des rapports qui avaient uni le trio : un calepin où Perrera, poète occasionnel, célébrait en vers platement érotiques les charmes de Linda — et une photo de celle-ci, avec une dédicace amoureuse, dans le portefeuille de Malek.

Il n'y avait rien là que de normal. C'était précisément pour des raisons d'hygiène sexuelle qu'on envoyait, aussi souvent que possible, des équipes mixtes dans les stations d'observation sur les planètes. Et comme il y avait moins de recrues parmi les femmes que parmi les hommes, leur partage entre plusieurs partenaires était une pratique universellement admise. Mais Arnold avait été tellement occupé par Linda qu'il en avait oublié de supputer de lui-même la nature de la situation.

Blême, il brûla le calepin et la photo. Puis il revint vers Linda et la dévisagea. S'il avait su la vérité dès le premier jour, sans doute maintenant l'eût-il admise. Mais sa découverte brutale lui causait un choc. Imaginer Linda, bien vivante et passionnée, dans les bras de l'un ou l'autre des deux hommes, s'offrant à eux... elle qui se *refusait* au contraire à lui, le narguant derrière son inertie. La main d'Arnold se leva et vint la frapper. La jalousie l'aveuglait. Sans réfléchir à ce qu'il faisait, il la gifla, ses mains faisant un bruit mat contre les chairs inertes.

Il revint à lui soudain, la prit dans ses bras en lui demandant pardon. La bouche de Linda s'était entrouverte et semblait grimacer. Arnold embrassa cette bouche desséchée comme du carton, puis sa rage le reprit devant cette parodie de baiser auquel elle

le contraignait. Il se leva et alla saisir un scalpel sur la table à autopsie.

C'est à cet instant qu'il la *tua* pour la première fois.

En un geste rapide de va-et-vient, sa main porta deux coups, du tranchant de l'instrument, à la hauteur de la poitrine. Puis ses doigts se desserrèrent, lâchèrent le manche du scalpel. Hébété, il regarda les entailles d'où le sang se mettait lentement à sourdre.

Il se rendit en titubant à la réserve pharmaceutique d'où il rapporta une pommade cicatrisante. Il lava les blessures, y étala de la pommade, ressouda les chairs, fit un pansement sommaire. Il était complètement dégrisé cette fois et son geste lui faisait horreur.

Deux jours après, les blessures s'étaient refermées et il ne restait que deux longues cicatrices balafrant la poitrine de Linda. Arnold y posa ses lèvres et la pria, une nouvelle fois, de lui pardonner.

Pourtant il lui arriva de la *tuer* encore à plusieurs reprises, au cours d'accès de colère où sa jalousie, son dépit l'étouffaient. Ce n'était là que des crises passagères, après lesquelles, honteux de s'être emporté, il la soignait et la pansait. Le reste du temps, il était d'une grande douceur avec elle. Il parvenait, dans une certaine mesure, à sublimer son amour, oubliant, durant de longs intervalles de temps, sa frustration et son insatisfaction.

Trois semaines s'étaient maintenant écoulées depuis son arrivée sur Myrallia. Un jour, las de voir le cadavre de Perrera toujours à la même place, il l'avait incinéré. A quoi bon le conserver ? Il savait qu'il ne reprendrait pas ses recherches. Sa fonction d'Enquêteur, le but précis de sa mission ici, tout cela se fondait dans le vague. Linda lui suffisait. Il voulait rester seul avec elle.



La quatrième semaine commença. C'est alors que débuta le cauchemar.

Une nuit, couché près de Linda (il dormait avec elle désormais), Arnold sentit quelque chose bouger. Sa main vint palper le corps. Celui-ci était figé dans son immobilité coutumière. Mais la main d'Arnold descendit, s'immobilisa sur le ventre. Ce ventre palpitait doucement, comme une membrane enfermant quelque chose de vivant.

Arnold alluma la lumière et se pencha. Effectivement des ondulations, des tressautements, animaient la peau, sur la zone de l'abdomen. Les yeux d'Arnold s'exorbitèrent à la vue de ce phénomène.

S'il avait obéi à sa première impulsion, il aurait brûlé immé-

diatement le corps. Mais l'incident faisait renaître en lui une étincelle de curiosité scientifique. Il devinait qu'un processus était entamé, bien que perplexe sur son évolution ultérieure. Sans s'interroger sur sa décision, il sut qu'il était prêt à observer ce qui allait suivre. Et il sut aussi qu'il frôlait sans doute enfin ce qui l'avait amené ici : l'explication de la mort des trois membres de l'équipe.

Pendant plusieurs heures, le ventre continua de s'agiter, avec parfois un spasme plus violent qui le contractait tout entier. Arnold se forçait à rester éveillé, l'attention soutenue. Il avait franchi un cap. Le corps de Linda, cessant d'être ce mythe auquel il s'était assujetti, redevenait pour lui un objet d'observation. Mais Arnold n'en devait pas moins lutter contre un malaise, devant le spectacle inquiétant de cette semi-vie organique, animant de façon interne la belle dépouille raidie, tant de fois admirée.

Aux premières heures de l'aube, le ventre devint progressivement translucide, comme s'il était creusé de l'intérieur. Arnold y distinguait des taches noires du diamètre d'une pièce de monnaie, qui bougeaient lentement et concentriquement dans un faible rayon. Peu à peu leur nombre augmenta ; elles se mirent à pulluler, formant finalement une sorte de grouillement sombre.

Ce fut au milieu de la matinée que la chose eut lieu. La paroi du ventre fut percée en divers points, puis se fendit dans le sens de la longueur. Et il en sortit... de la vermine. Des bêtes plates, pareilles à des cafards, qui déferlaient hors du corps et se répandaient sur la couchette, avant de tomber jusqu'au sol. Arnold avait reculé et s'était emparé d'un pistolet brûleur. Maîtrisant sa répulsion et visant soigneusement, en s'efforçant de ne pas atteindre le corps de Linda, il tira. Une telle monstruosité ne pouvait pas, ne devait pas rester en vie. Une odeur pareille à celle du bois carbonisé et du pétrole en flammes se dégagea. De petits amas grillés subsistaient par terre. Çà et là, quelques bêtes encore vivantes essayaient de s'échapper. Arnold en captura quelques-unes et les mit sous cloche en prévision d'un examen futur.

En proie à une nausée, il considéra Linda, son ventre béant et évidé. Le jet du pistolet l'avait frôlée, avait roussi les hanches et les cuisses. L'obscénité de la vision qu'elle offrait incita Arnold à la recouvrir jusqu'à la taille d'une couverture. Ce faisant il la toucha par inadvertance. Les doigts s'enfoncèrent dans la chair.

Il comprit en voyant la peau en train de se marbrer. Une putréfaction accélérée saisissait le cadavre. Quelles qu'elles eussent été, les causes de sa conservation avaient cessé.

Et pourtant il lui fallait savoir, pendant qu'il en était encore temps. Il lui fallait absolument étudier le corps de Linda...

Ce fut une course de vitesse contre la décomposition qui gagnait. Le visage pourvu d'un masque, il observa longuement cet

abdomen qui avait été le siège du phénomène. La paroi musculaire était incisée en de multiples endroits et littéralement rongée, comme l'intérieur d'une branche d'arbre par des termites. Les organes digestifs avaient relativement peu souffert ; en revanche, l'appareil génital était ravagé, notamment l'utérus qui avait complètement éclaté. Arnold fit des prélèvement qu'il enferma sous vide.

Quand il regarda à nouveau le visage de Linda, il vit avec effroi la peau sèche et jaunie tendue comme une peau de tambour sur les os de la face, les orbites creusées où l'œil s'enfonçait — et les manifestations violacées de la nécrose entamant les joues. Le corps lui aussi se desséchait ; le thorax était devenu saillant et la poitrine se réduisait à deux lambeaux. Arnold frissonna. Le visage défiguré lui rappelait quelque chose sans qu'il pût savoir quoi. Ce ne fut qu'après ces événements qu'il se rappela son rêve.

Il enroula dans des couvertures la dépouille et se hâta de l'incinérer. Il ne restait plus rien maintenant — rien qu'une odeur de mort et quelques bestioles noirâtres, bougeant faiblement sous une cloche...

Arnold les examina et les disséqua. Puis il étudia les prélèvements qu'il avait faits sur les organes génitaux de Linda. Quand il eut terminé, il se mit à réfléchir. Il se souvint de certains passages du journal de Malek et alla les relire.

Perrera poursuit ses observations sur les plantes. Il en a examiné une cueillie aux abords de la base : haute de cinquante centimètres, larges feuilles bleutées évoquant par la forme et l'épaisseur celles d'un caoutchouc. Tous les tests permettent d'affirmer qu'elle est comestible. Perrera va faire l'expérience sur lui-même, en l'absorbant à faible dose.

Le lendemain :

Perrera a ingéré à plusieurs reprises de faibles quantités de la plante. Aucun résultat nocif. J'ai décidé d'y goûter à mon tour. Cuit, cela perd toute saveur. Cru, c'est tendre, un peu élastique, et cela possède un goût douceâtre assez agréable, évoquant celui du litchi. Perspective de culture autochtone possible, si l'homme s'installe ici un jour.

Deux jours plus tard :

Perrera et moi avons continué à consommer notre plante. Nous y prenons goût. Linda se refuse à nous imiter. Sa manie de la

diététique est la plus forte. Toutes monotones qu'elles soient, elle préfère nos rations nutritives, à la salubrité contrôlée.

Le lendemain :

Linda se plaint de douleurs utérines d'un genre particulier, qu'elle éprouve, dit-elle, pour la première fois de sa vie. Elle ne sait à quoi les attribuer. A tout hasard, je lui ai fait absorber une gamme d'antibiotiques.

(...) Perrera et moi poursuivons (sans dommage) nos orgies végétales.

Trois jours plus tard :

Après avoir été malade deux journées, Linda n'a plus ressenti de douleurs. Simplement par moments une sensation de tiraillement interne qui lui cause un effet bizarre. Elle a décidé de ne plus y attacher d'importance. De toute façon il n'y a rien d'autre à faire. On ne peut tout prévoir et nous n'avons pas emmené d'expert en gynécologie avec nous !

Les inscriptions se poursuivaient encore pendant deux jours, sans plus d'allusions aux malaises de Linda ni à la consommation de la plante par Malek et Perrera. Puis c'était l'interruption, due à la mort brutale, sans doute instantanée et simultanée, puisqu'aucun survivant n'avait vécu assez longtemps pour consigner les événements dans le journal.

Triant et assemblant à la manière d'un computeur électronique, le cerveau d'Arnold se mit à réunir les éléments dont il disposait. C'était une opération au cours de laquelle il avait l'impression de remettre en marche des rouages depuis longtemps morts, des circuits au fonctionnement oublié. Cette plante — détail qu'il avait négligé au début, absorbé qu'il était par l'observation directe des cadavres — constituait indéniablement un indice. Les douleurs de Linda en représentaient un autre. Il n'y avait pas de lien apparent entre les deux faits. Les deux hommes avaient mangé de la plante sans subir d'effet nocif ; Linda, elle, avait été malade mais précisément sans avoir touché à la plante. Toutefois, les deux phénomènes étaient contigus dans le temps et, en outre, offraient la caractéristique d'avoir précédé de peu la mort des trois occupants de la base. Arnold consulta à nouveau le registre : la première ingestion de la plante par Malek et Perrera avait eu lieu dix jours avant leur mort à tous, et c'était quatre jours plus tard que Linda avait ressenti ses douleurs. D'autre part, ces dernières étaient

situées au niveau de l'organe maintenant le plus détérioré dans le corps de la jeune femme.

En possession de ces données, Arnold échafauda une hypothèse : la maladie de Linda avait bien eu la plante comme origine ; comme elle n'en avait pas mangé elle-même, c'étaient les deux hommes qui la lui avaient transmise par contagion ; vu la nature de l'organe infecté, cette contagion s'était vraisemblablement opérée lors de rapports sexuels ; les hommes, n'ayant pas été malades pour leur part, avaient sans doute simplement joué le rôle de propagateurs.

A ce point de ses déductions, Arnold se souvint d'autre chose. Il sortit de la base et emprunta l'hélicoptère de Malek et Perrera pour explorer la planète à basse altitude. Au bout d'une demi-heure de vol, il finit par découvrir ce qu'il cherchait : le cadavre d'un des herbivores décrits par Malek. Il atterrit et s'en approcha. La carcasse desséchée était éventrée ; l'animal était un mammifère, Arnold vérifia qu'il s'agissait d'une femelle. Tout l'appareil génital était délabré, l'intérieur de la partie béante du corps avait été comme évidé.

Arnold continua plusieurs heures ses investigations. Il repéra en tout onze cadavres d'animaux. Quatre d'entre eux étaient des mâles, aux dépouilles intactes ; six autres étaient des femelles, dont l'aspect extérieur était identique à celui de la première carcasse. Le onzième, quoique intact, était une femelle ; Arnold l'éventra et, dans l'utérus, trouva une grappe de larves identiques à celles tuées par lui dans la base, mais encore non parvenues à maturation.

Cette fois le doute n'était plus permis : ces animaux, étant herbivores, devaient absorber la plante mortelle ; mâles et femelles mouraient, mais seuls les cadavres de ces dernières étaient le siège d'un étrange phénomène de gestation. La similitude avec le sort des trois membres de l'équipe était frappante.

Arnold regagna la base. Il lui restait à se procurer des spécimens de la plante, à comprendre pourquoi Perrera ne s'était douté de rien même après l'avoir soumise à des tests, à découvrir enfin ce que Perrera n'avait pas découvert : la nature de l'agent pathogène qu'elle recélait.

En examinant les alentours de la base, il rencontra la plante en divers endroits, la reconnaissant aux descriptions qu'en avait fait Malek. Il constata qu'elle n'était pas disséminée çà et là, mais au contraire rassemblée dans des zones nettement délimitées, à l'intérieur desquelles elle croissait avec abondance, comme si une sorte d'instinct grégaire avait présidé à sa répartition.

Il cueillit une tige. Celle-ci était friable, un peu ligneuse, avec la grosseur et la consistance de celle d'un roseau. Arnold rapporta la plante à la base, disséqua la tige et les feuilles, en examina des

fragments au microscope. Il identifia des cellules végétales fortement différenciées. Rien d'anormal à première vue dans leur organisation. Arnold augmenta le grossissement. Des corps infinitésimaux apparurent, agglutinés en grappes. Ceux-ci ne pouvaient, à l'époque, avoir éveillé les soupçons de Perrera, lequel étudiait d'ailleurs avant tout la comestibilité de la plante. Mais ils attirèrent immédiatement l'attention d'Arnold. Car, à l'échelon microscopique, ils lui rappelaient l'amas de larves en voie de gestation qu'il avait découvert dans le cadavre de la femelle herbivore. Conformation, morphologie et mode d'assemblage étaient identiques.

Arnold passa sous le microscope des fragments du corps des larves adultes qu'il avait précédemment disséquées. Il y observa les mêmes groupes de cellules végétales que dans la plante.

L'explication était maintenant complète. Ces plantes engendraient des micro-organismes, capables de se développer dans le corps d'un hôte et d'y mûrir. Ce développement ne pouvait avoir lieu que dans l'appareil génital d'un mammifère femelle. Pour qu'ils pussent croître et prospérer, il fallait que l'hôte fût mort, mais qu'en même temps ses tissus fussent maintenus en vie, chose que les larves devaient obtenir en secrétant une substance spéciale. La fécondation des femelles ne se faisait sans doute que par l'intermédiaire de mâles eux-mêmes infectés. Il était probable qu'elles ne pouvaient être fécondées directement par simple absorption de la plante. Il y avait là tout un cycle vital, harmonieusement équilibré, au point que cette forme de vie pseudo-végétale (ou dérivée du végétal) était peut-être la forme essentielle sur Myrallia.

Ces larves étaient en somme des *symbiotes nécrophores*. Le corps de leur hôte leur servait à la fois de matrice, d'habitat et d'élément nourricier. Restait à savoir ce que, une fois la gestation achevée et les larves sorties à l'air libre, celles-ci devenaient. L'hypothèse d'Arnold (hypothèse qui fut plus tard vérifiée, lors des explorations ultérieures sur Myrallia) était que le cycle devait s'accomplir jusqu'au bout — que ces larves, groupées en bloc comme pendant leur développement, devaient ensuite aller s'enfouir dans le sol, où elles devenaient un bulbe donnant naissance à un nouveau massif de plantes.

Une obscure coïncidence biologique avait voulu que les hommes, ces mammifères terrestres, fussent propres à s'intégrer à cet aspect caractérisé de l'écologie myrallienne.

Il ne restait à Arnold plus rien à découvrir. Sa lucidité revenue, il songeait non sans répugnance à sa cristallisation sur ce corps, réceptacle à son insu d'un grouillement immonde. Avec amertume, il réfléchit à l'ironie de la situation : s'il avait dès le début autopsié le cadavre de Linda comme les deux autres, il aurait immédiatement découvert la vérité, évité ces deux semaines dont le dérou-

lement persistait dans sa mémoire comme un mauvais rêve. Il avait lui-même tendu le piège auquel il s'était pris et qui avait failli entamer sa raison.

Dorénavant son conditionnement lui revenait. Il redevenait le spécialiste à la tête froide, aux décisions calculées, qu'il avait toujours été. Utilisant la radio de la base, il transmit à la station qui l'avait envoyé sur Myrallia un rapport minutieux, faisant état de toutes ses conclusions, mais omettant de mentionner le délire qui l'avait saisi. Tout cela demeurerait un secret — un secret entre lui et celle qui avait été Linda Stern...

Il savait qu'au fond de lui quelque chose aurait du mal à s'effacer. Il savait aussi qu'il oublierait. Que le temps passant, sa vie d'Enquêteur se poursuivant de monde en monde, face à d'autres mystères et d'autres problèmes, ce souvenir finirait par s'estomper.

Tandis que la fusée où il avait repris place s'éloignait de Myrallia, il regarda une dernière fois ces paysages envahis par une végétation proliférante. Bientôt la planète ne fut plus qu'une boule grisâtre dans le vide. Arnold se sentait délivré ; pourtant le reste d'un poids comprimait sa poitrine. Debout face au télécran sur lequel il observait Myrallia, il contempla l'objet qu'il tenait dans sa main — le seul qu'il eût emporté à son départ.

La photo, amoureusement dédicacée, de Linda Stern.

JAMES RANSOM

Le rat qui savait

Il y a déjà eu dans **Fiction** des rats intelligents — à commencer par leur grand ancêtre, héros d'un conte de Charles Dickens paru dans notre numéro 5. Animal de laboratoire par excellence, dans les tests servant à mesurer l'intelligence, le rat est tout désigné pour être l'objet de ces mutations dont les auteurs de science-fiction restent friands. En voici une nouvelle preuve.

DANS les laboratoires, la nuit tombe sensiblement de la même façon qu'ailleurs. Les ombres gagnent peu à peu les tables. Le fourneau s'éclaircit la gorge et produit des borborygmes satisfaits. Des lampes s'allument, s'éteignent, des pas feutrés vont et viennent, des seaux de désinfectant montés sur roues glissent dans les couloirs et les serpillières dispersent les rassemblements microbiens comme des chevaux chassant les taons. C'est ensuite le long silence, avec l'obscurité — une obscurité troublée par les reflets froids des instruments métalliques, et un silence où, dans le secret des cages, des centaines de nez curieux restent aux aguets.

Tel est le cas pour la Salle 17B (Psychologie Expérimentale ; Professeur Erwin Allen). On y trouverait, sur un plateau roulant, douze cages amenées du Service d'Approvisionnement installé en sous-sol, et laissées au centre de la pièce. Chacune renferme huit rats blancs — ou plutôt, presque tous blancs, car quelques-uns arborent de coquines taches noires et brunes sur le dos ou autour des yeux. Six cages sont étiquetées « M », et les six autres « F ». « Mâles » et « Femelles ». C'est un point de différenciation capital pour les animaux. Aucune autre différence ne présente d'intérêt. Du reste, toute discrimination supplémentaire serait impossible dans l'état actuel des connaissances que les expérimentateurs possèdent des rats dont il est question ici. Mais les rats, eux, savent établir toutes les différences voulues d'un individu à l'autre.

Les douze cages sont rangées en trois piles de quatre, comme un immeuble récemment construit au centre d'une ville. Dans l'élément supérieur d'une de ces piles, un mâle tacheté, dressé contre les barreaux, progresse prestement vers l'angle de la cage. Il vient

d'inspecter à distance le laboratoire envahi par les ombres, mais le résultat n'est pas satisfaisant, et le voilà qui se glisse entre ses congénères assoupis, jusqu'à un rat blanc niché paisiblement dans le coin le plus rapproché de la pile du milieu.

— « Psst... Fred Un ? »

— « Oui ? » chuchota le rat blanc, comme s'il craignait de réveiller les dormeurs éventuels.

— « Je n'ai pas pu voir grand-chose. Es-tu Fred Un ? »

— « Oui. »

— « Moi, je suis Fred Trois — ou plutôt Fred Deux, si tout est bien comme je le pense. Je crois qu'il n'y a pas un seul Deux dans les cages. »

— « En es-tu sûr ? »

— « Cette question ! Pas de danger que j'oublie quelque chose. »

— « Bon. Tu es donc Fred Deux. Comment est-ce que cela se présente, autour de nous ? »

— « Je n'ai pas bien vu. Tout ce que je peux dire, c'est que c'est un laboratoire. Quatre murs peints, et pas tellement de meubles. J'ai perdu le compte du nombre de fois que nous avons tourné en montant et je ne sais plus sur quelle façade nous nous trouvons maintenant. La lune nous aidera peut-être à nous orienter. »

— « Ou le soleil, naturellement. »

— « Oh ! ça, je doute que le soleil nous soit utile. » Fred Trois, désormais Fred Deux, darda ses moustaches d'un air farouche et retomba sur ses quatre pattes, à distance respectueuse de Fred Un.

— « J'ai entendu parler de toi, » dit-il.

Fred Un haussa moralement les épaules et considéra non sans intérêt son congénère qui restait sur l'expectative au bord du nid creusé dans la paille. Encore quelqu'un d'aigri, estima-t-il... ou plutôt, « quelque deux », rectifia-t-il avec ce souci de précision linguistique dont il tirait plus d'agacement que d'orgueil. Il allait être obligé de le chapitrer s'il voulait rendre un tant soit peu service aux autres, et il avait tout juste le temps. Il avait calculé l'orientation des fenêtres d'après l'angle sous lequel les frappait le vent. Il savait que la lune donnerait un éclairage suffisant pour leur permettre de reconnaître *grosso modo* les appareils.

— « Sens-tu quelque chose, Deux ? »

— « L'eau. »

— « Rien d'autre ? »

— « Pas de nourriture. L'eau, c'est tout. »

— « Voyons, Deux, chaque laboratoire a l'eau courante. »

— « Oh ! je sais. Ils s'en servent pour rincer les éprouvettes. »

— « Tu peux le dire. »

— « Pour mon dernier test, Fred Un était justement une de ces sales éprouvettes. »

Le rat blanc hocha la tête, signifiant par là qu'il appréciait la plaisanterie. Il savait l'usage cruel que l'on faisait de l'eau dans certaines expériences.

— « A combien de tests as-tu été soumis, Deux ? »

— « Ça va faire mon quatrième. »

— « Pour moi, ce sera le vingt-troisième. Certains n'étaient pas trop pénibles. »

Fred Deux se rapprocha, mû par une curiosité insistante.

— « Raconte-moi comment tu t'y es pris pour faire monter la courbe de connaissance jusqu'au niveau de l'adulte humain supérieur. »

— « Oh ! c'est de l'histoire ancienne. »

Fred Un secoua la tête, gêné du plaisir qu'il éprouvait à chaque rappel de cette prouesse. Ç'avait été un test de premier ordre, où il lui fallait déployer toute son ingéniosité — et il se rappela avec un étrange plaisir comment Edith Powers l'avait pris entre ses mains à la peau si douce pour montrer à ses collègues incrédules ce qu'un rat dégourdi pouvait réaliser sous l'effet d'un « renforcement » approprié. (C'était le terme employé pour désigner l'adroit dosage de difficulté et de récompense offerte.)

Comme tous les cerveaux prodiges de tous les temps et de toutes les espèces, Fred Un n'était pas exempt d'une certaine tendance aux rêveries. Celle qui lui était la plus chère le transportait invariablement en pleine nuit, dans la bibliothèque où il explorait les archives de la *Revue de Psychophysiologie Comparée,* à la recherche du fameux mémoire de Lister et Powers : « *Renforcement positif et test de frustration pour l'étude de la domination des obstacles chez un groupe de rats mâles consanguins sexuellement privés* ». Sexuellement privé ! Fred Un comprenait leur attitude et ne s'en formalisait plus. Les rats ? Sale engeance. Peste, pullulement, ou proie éventuelle pour un bon fox-terrier.

Mais pourquoi parler d'une forme de privation aussi insignifiante, quand la vraie était précisément la cage elle-même ? Non, certes, qu'il soupirât après la liberté. Courir la faim, risquer d'être tué par le premier roquet venu ? C'était l'inaction qui lui pesait, le confinement dans un coin de sous-sol où l'on vous donne à boire et à ronger, mais jamais la moindre... la moindre récompense ? Non, la moindre difficulté à résoudre. S'il n'y avait eu que les quelques miettes et croûtes posées à l'autre bout du labyrinthe de Lister pour lui faire arpenter le dédale, les observateurs auraient été bien déçus. Il se forçait parfois à les avaler, c'était tout dire ! Mais il y avait la jeune fille aux grands yeux attentifs, le tic-tac de son chronomètre, et son geste triomphant quand elle libérait la trotteuse en le voyant éventer un piège grossier et tâcher de battre son propre record.

Fred Un avait été profondément ulcéré de ne pas être choisi pour l'épreuve suivante (qui était d'ailleurs la seconde phase de la même expérience). Toute une colonie de douze cages restait six semaines durant dans un cadre enrichissant de jouets, de lumière et de labyrinthes à profusion. Il y avait un jouet en particulier, sur lequel il aurait bien voulu mettre la main... ou plutôt, non : la patte ! Un mécanisme d'horlogerie qui vous... Mais peu importait — comme il importait peu que les rats soumis à cette expérience fussent ensuite sacrifiés, et leurs cerveaux disséqués pour déterminer la proportion de cholinestérase dans le tissu cortico-cérébral. Si Fred Un avait une révélation à faire au monde, c'était qu'aucun rat n'attendait d'exception en sa faveur. Et s'il fallait ajouter quelque chose, c'était que lui-même acceptait d'être privé sexuellement jusqu'à l'extinction de l'espèce Rattus rattus. Il n'avait qu'un désir : *qu'on lui laisse la possibilité d'apprendre !*

— « Qu'est-ce qu'il y a, Un ? » Fred Deux se serra tout contre lui en jetant des regards inquiets à droite et à gauche pour découvrir la cause de son agitation.

— « Oh ! ce n'est rien. Je réfléchissais... Aimes-tu le fromage, toi ? »

— « Pas beaucoup. Le blé, oui. J'aime... »

— « Donc, toi, c'est le blé. Je me rappelle une expérience où tout ce qu'on nous demandait était de manifester notre prédilection pour une seule sorte de nourriture choisie parmi plusieurs. Nous étions dans des cages individuelles. Quand nous eûmes fait notre choix, les diverses nourritures furent réparties sur le sol métallique — mais celle que chacun préférait se trouvait défendue par un barrage électrifié. On avait trois solutions possibles : atteindre notre mets favori en bravant la décharge électrique ; y renoncer pour se rabattre sur autre chose ; ou bien, reconnaître le terrain et trouver le moyen de triompher sans aucun risque. Ce jour-là, j'étais Fred Un pour la première fois. »

— « Et alors ? »

— « Alors, à ton idée, comment avons-nous fait ? »

— « Je ne sais pas. Ces décharges, quel effet produisent-elles ? »

— « Elles n'ont rien d'agréable. Mais on peut les supporter. »

— « Ma foi, je donne ma langue au chat. Je suppose que ça a dépendu de chacun. »

— « Tu n'y es pas. »

— « Eh bien, explique ! »

— « Après avoir pesé le pour et le contre, nous nous sommes donné le mot. Nous avons tous choisi la nourriture que nous n'aimions pas et avons laissé les observateurs tirer leurs conclusions en conséquence. De sorte qu'ils nous ont libérés avec notre « second

choix » et que nous avons eu quinze jours de vacances bien agréables. »

La chute était trop drôle pour que la prudente réserve de Fred Un et Fred Deux pût y résister. Mais si le rat blanc, vaguement irrité d'un succès qu'il estimait disproportionné, orientait déjà ses pensées vers des choses plus sérieuses, Fred Deux s'abandonna aux plus folles manifestations, le corps secoué par le paroxysme de la joie. « Oh ! ça, c'est fameux... fameux ! » haletait-il. A plusieurs reprises, il fut sur le point de réveiller les autres occupants du nid, mais il n'avait même plus la force de s'arracher à son euphorie pour la faire partager. Cependant, Fred Un attendait qu'une accalmie lui permette de donner la morale de l'histoire.

— « Et ils ont... ils ont... hi ! hi ! hi ! » Fred Deux se tordait littéralement, imaginant les testeurs abhorrés en train de prendre des notes et de tirer... de tirer leurs con... conclusions devant la sage prudence de Fred Un et des autres rats.

— « La morale de tout cela, Deux, c'est... »

— « Ah ! ah ! ah ! Hi ! hi ! hi ! »

— « Vas-tu m'écouter, Deux ! »

— « Oui, oui... » Deux réussit enfin à se calmer et regarda Fred Un avec une admiration et une confiance accrues.

— « La morale de ce genre de choses, c'est qu'elles ne sont pas forcément un point final, *tant que nous coopérons aux expériences.* »

— « Oh ! je connais la chanson. »

— « Nos testeurs sont des êtres intelligents. Ils essaient de faire du bon travail. Leurs actes se justifient parfaitement. »

— « Du moment que tu le dis... »

— « Le tout est de ne pas s'affoler et d'avoir les réflexes rapides. Si les choses prennent mauvaise tournure, nous n'avons qu'à nous arranger pour nous en tirer au mieux possible. »

— « Je comprends. Dis-moi ce qu'il faut faire et je le ferai. »

— « Je n'en sais rien pour l'instant, car je n'ai pas la moindre idée de l'expérience projetée. Es-tu sûr que personne n'a eu vent de rien ? »

— « Absolument de rien. Il y a au moins un Quatre dans chaque cage, et tous m'ont fait leur rapport. On ne sait rien. »

— « Tu comprends bien que ce genre d'expérience ne se décide pas au gré du premier venu. Il y a d'abord des semaines de conférences, et puis il faut l'autorisation préalable du chef de service, et celle du Doyen (pour les crédits). Enfin, il y a la date prévue, les moyens matériels, les auxiliaires, les spécialistes à désigner. Toute une mise au point. Tu penses que... »

— « Excuse-moi, Un, mais je suis sûr que personne ne sait rien. »

— « Bon. Dans ce cas, nous devrons nous fier à l'aspect du

matériel. Tu peux déjà en voir une partie. Quant au reste... les produits chimiques, la nourriture, l'huile des moteurs, tu as un nez pour sentir. J'ai donc besoin de ton aide. »

— « Je sais. »

Fred Un en était maintenant persuadé. Il espérait aussi que Deux comprenait à quel point le sujet était délicat. Abandonnant toute mesure sous les quolibets de ceux qui prétendaient que son rat « prodige » se fiait simplement à l'odeur, Edith Powers avait paralysé ses nerfs olfactifs au moyen d'une solution diluée d'acide trichloro-acétique. Mais la solution était encore trop forte et il n'avait pas récupéré la finesse d'odorat suffisante pour reconnaître tel ou tel objet dans l'obscurité. Bien pire : elle avait renversé la fiole à côté de la cage, puis s'était précipitée pour ouvrir une fenêtre sans prendre le temps d'arrêter les vapeurs dégagées au moyen d'une serviette. Un brusque coup de vent avait rejeté le produit volatil dans les yeux de Fred Un, de sorte qu'il ne voyait plus les objets réels qu'à travers un voile opaque.

Il ne lui en tenait pas rigueur, et aurait désiré que ses congénères pensent de la même façon. Après tout, c'était sa fierté à son égard qui l'avait fait agir trop spontanément. Mais le résultat n'en était pas moins déplorable, car son rôle revenait pour une bonne part à convaincre les autres rats qu'ils se trouvaient entre les mains d'êtres intelligents.

Il fallait bien admettre que ce n'était pas toujours facile. Récemment, des bruits avaient couru au sujet d'une erreur commise dans l'étude d'un acide gras non-estérifié. Un assistant frais émoulu avait employé de l'acide linolénique au lieu d'acide linoléique, et six semaines de semi-inanition s'étaient soldées par un résultat nul. Entre-temps, quatorze rats sur les vingt utilisés avaient contracté une néphrite dont ils étaient morts. (Fred Un estimait qu'en premier lieu, il eût fallu se borner à étudier les acides gras offrant un isomérisme géométrique, puisque les effets négligeables du retrait arachidonique avaient été déjà suffisamment prouvés par Harper et quelques autres à Bethesda.)

Mais pour l'instant la nuit passait et la lune se levait. Qu'allait-elle révéler ? Fred Un ne se sentait pas tellement rassuré au sujet de cette fameuse expérience. Il croyait avoir entendu parler du professeur Erwin Allen — mais il y avait quelque chose, lié à son nom, qui le tracassait. Un stagiaire ? S'il s'agissait d'un jeune frais émoulu, ce détail en lui-même pouvait être de mauvais augure. S'il avait dépassé la trentaine et n'était toujours qu'assistant, les choses risquaient d'aller plus mal encore.

Parmi ceux qui débutaient seulement ou qui commençaient à cafouiller en milieu de carrière, on rencontrait de véritables dangers publics, surtout s'ils étaient mis en demeure par le chef de

service d'obtenir un résultat quelconque. Il pouvait citer un cas authentique de substitution : un rat malade fourré dans une musette où il était mort étouffé, tandis que l'on mettait un sujet sain à sa place, afin de prouver que certain narcotique parfaitement inutile pouvait être administré sans risques aux animaux de laboratoires. Mais Allen... ? Pour une raison obscure, ce nom s'associait dans son esprit aux longues périodes de tests sur la privation de sommeil et le délai d'épuisement — fléau des bêtes de laboratoires et cause trop fréquente de leur trépas prématuré.

Un exemple classique était offert par l'expérience de Moore et Koprowski (1951). Quarante rats avaient été introduits dans des cages tournantes en partie immergées, de sorte qu'ils étaient obligés de grimper continuellement pour rester hors de l'eau. Simultanément, ils ne pouvaient recevoir de l'air qu'en actionnant avec leur nez un mécanisme à ressort compliqué situé au sommet de chaque cage. A mesure que le temps passait, les rats se fatiguaient et s'embrouillaient dans le fonctionnement du mécanisme.

La fréquence des manipulations (ou plutôt, des rhinipulations) correctes se trouvait enregistrée automatiquement et on arrêtait les cages suivant un ordre toujours modifié pendant cinq minutes, trois minutes et une minute par heure. En fin de compte, tous les rats se noyèrent. Fred Un supposait que les observations faites avaient servi à appuyer un projet de pauses dans le travail pour les employés de bureau et les ouvriers d'usine. Mais selon lui, l'expérience elle-même laissait considérablement à désirer. Après tout, ce n'était pas le rôle des grandes sociétés et des usines de faire travailler les gens jusqu'à ce qu'ils se noient. Ces animaux auraient dû être conservés en vie et soigneusement examinés après plusieurs mois. On aurait pu ainsi déterminer s'ils se ressentaient encore de leur fatigue prolongée. Eût-il pu agir à sa guise, Fred Un aurait renouvelé l'expérience — mais cette fois, en prenant soin que...

Il arrêta là le cours de ses pensées qui défilaient à toute allure et lorgna Fred Deux avec une expression coupable, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas soliloqué tout haut. A quoi songeait-il donc ? Il referait, lui, une expérience aussi barbare s'il en avait les moyens ? Certes non. Et cependant...

Et cependant, il n'avait pas dit tout ce qui s'était passé lors de cette admirable farce des choix contrariés. Avec le temps, on se blase de n'importe quoi, et tout particulièrement du bien-être. Fred Un s'était surpris à regarder avec une envie grandissante une assiette pleine de cette nourriture grumeleuse qui lui donnait la nausée. Il y avait sûrement un moyen de l'atteindre. Il s'était remémoré des bribes de conversations entendues dans divers laboratoires, et le tout mis bout à bout l'avait finalement décidé à tenter sa petite expérience personnelle.

Un soir, il alla prendre de minuscules bouts de papier à l'endroit où il faisait ses besoins et les frotta contre une cuvette de bakélite fixée aux barreaux de la cage. Un à un, suivant une ligne dirigée vers le plat défendu, il les laissa tomber doucement sur le plancher de métal. Tout à coup, il y en eut un qui tomba comme une pierre — et il sut qu'il avait localisé la limite extrême du champ électrique. Il continua ainsi toute la nuit. A l'aube, il avait tracé une étroite piste sinueuse bordée par ses morceaux de papier. Il fit gaiement la navette entre le plat et son nid pour transporter l'odieuse nourriture, dans le seul but que les spécialistes puissent le voir assis près du tas, l'air concupiscent, quand ils viendraient vérifier les cages le lendemain.

Le résultat immédiat fut on ne peut plus satisfaisant. La tête de ces bons laborantins, mes amis ! Il fallait voir l'attention dont il était l'objet ! Il eut un petit rire (comme cela lui arrivait souvent) lorsqu'il évoquait le fameux instant. Mais il se calma immédiatement (comme c'était toujours le cas) en reconnaissant son entière responsabilité pour la suite de l'histoire. Car le dispositif assez simple fut modifié bien au-delà du pouvoir de divination des rats, le voltage augmenté, et les trois vétérans qui tentèrent une sortie furent atteints de fibrillation ventriculaire, dont ils périrent.

N'importe comment, ils seraient morts tôt ou tard ! (pour reprendre l'idée jadis émise par un grand roi).

Non, Fred Un. Tu as pris comme pierre de touche de ton attitude la minimisation de la misère inhérente à ton espèce, et c'est...

— « Qu'y a-t-il, Deux ? »

Un remue-ménage près du nid l'arrachait brusquement à ses cogitations.

— « Dis donc, je crois que la lune apparaît ! »

— « C'était exact. Les premiers rayons caressaient déjà le mur opposé. Ils allaient bientôt dissiper le mystère dont l'obscurité enveloppait les longues tables. Fred Un saurait enfin ce que le professeur Erwin Allen (il avait entendu le nom... mais où ?) réservait à la colonie. Deux trotta jusqu'aux barreaux, couinant pour appeler les Quatre des autres cages, tandis que leurs occupants se réveillaient. Fred Un savait que les femelles s'ingénieraient à garnir des petits creux de papier déchiqueté — comme si le fait de se préparer à nourrir des nichées imaginaires pouvait les protéger. Les mâles observaient les Quatre, s'effaçant devant eux à mesure qu'ils tournaient en rond avec importance pour tâcher de distinguer le moindre détail intéressant. Fred Deux les imitait, restant lui-même sur le qui-vive et dressant ses moustaches afin de recevoir les messages de ses lieutenants. La clarté donnée par la lune s'accrut peu à peu et flotta dans la salle, jusqu'au moment où Fred

Un put presque sentir la lumière effleurer comme des doigts ses paupières clignotantes.

— « Ça y est ! Ils voient une calculatrice ! » Fred Deux, qui venait d'apporter la nouvelle au quartier général, rejoignait déjà son poste avancé. Il frémissait d'excitation.

Fred Un pointa ses moustaches. « Quel genre ? »

— « Une grande... Ah ! maintenant, je la vois... En tout cas, ça ressemble bien à une calculatrice. »

— « Comment se présente le devant ? »

— « Attends, je distingue mal... Oh ! bon sang ! Des fils ! Encore l'électricité ! Des fils, qui sont reliés à des cages ! »

— « Combien de cages ? Garde ton calme, Deux. »

— « Je ne sais pas... elles sont toutes sur le sol. Il doit y en avoir une centaine ! » Fred Un se leva pesamment et vint jusqu'à la grille. Deux s'accroupit près de lui. « Je ne pourrai pas supporter ces décharges ! » pleurnicha-t-il. « Mes pieds sont trop sensibles ! J'ai été élevé en cage, moi ! »

— « Allons, tais-toi. Nous avons tous été élevés en cage. » Fred Un le repoussa du museau avec une sympathie bourrue et s'appuya contre la grille, cherchant vainement à distinguer quelque chose. « Dis-leur de se taire ! » Deux déglutit avec peine malgré sa bouche et sa gorge sèches et fit le tour de la cage pour transmettre l'ordre d'une voix lugubre. Suivant leur saine habitude, tous les rats obéirent — sauf un, qui couinait dans la cage située à l'autre bout du plateau.

— « Est-ce un Quatre ? Que dit-il ? »

Deux regagna son poste. Son appel fut immédiatement transmis de relai en relai et il donna la réponse par-dessus l'épaule à mesure qu'elle lui arrivait.

— « Une pile de journaux ou de magazines sur une table... »

— « Certainement des magazines. »

— « On dirait des revues... »

— « Reliées par années ? »

— « Non, détachées. »

— « Donc, des numéros récents. Quels titres ? »

— « On ne peut pas voir... »

— « Mais celle de dessus ? »

— « ...Celle-là, oui. La Revue... de... l'Institut... »

— « De quoi ? De quel institut ? »

— « ...l'Institut des Ingénieurs Ra... »

— « Les Ingénieurs Radio ! C'est l'Institut des Ingénieurs Radio ! » Fred Un se raidit, retenant son souffle, tandis que le nom qui l'obsédait était entraîné dans le tourbillon de sa mémoire rebelle. Il rappela Deux. Presque brutalement, il lui fit signe d'écou-

ter. « Tu vas me décrire ce matériel, compris ? Il doit faire maintenant assez clair. Je sens la lumière sur mes yeux. »

— « Ce... ce sont des cages, Un, des ca... cages, co... comme je te l'ai dit. »

— « De quelles dimensions ? »

— « Des grandes... plus grandes que la nôtre... Il y a peut... peut-être de la place pour quarante rats dans chacune. »

— « Ensuite ? »

— « Il y a cette grosse machine, qui... qui ressemble à une calculatrice... Mais les autres calculatrices que j'ai vues n'avaient pas tous... tous ces fils ! »

— « Comment sont-ils disposés ? »

— « Ils partent de cette grosse machine... du devant... »

Fred Un parla plus bas, chuchotant presque. « Bon. Et maintenant, attention, c'est très important. Vois-tu des boutons ? »

— « Des bou... boutons ? »

— « Des boutons, oui ! Dans les cages ! »

Deux partit à toute allure appeler les Quatre de l'étage inférieur et leur demander comment étaient aménagées les grandes cages. Quand il revint, il avait oublié ses transes pour exprimer une admiration sans bornes. « Tu te doutais de quelque chose, n'est-ce pas ? Oui, il y a des boutons dans toutes les cages, mais... »

— « Bon sang ! Ça y est, Deux ! Victoire ! »

Fred Un exultait. Il tendit une patte à l'aveuglette comme s'il voulait la passer sur la tête de son compagnon, geste qu'il avait vu faire à un jeune laborantin amenant son fils en visite. Il eut une grimace farouche et sa queue battit la paille dans tous les sens.

— « Hein... mais... »

— « C'est une 709 à branchements multiples ! »

— « Une... »

— « Une machine à enseigner, idiot ! *On ne peut souhaiter mieux !* »

Fred Un faillit hurler ces mots, et le nom d'Allen disparut dans le tourbillon. Une machine à enseigner ! Tout un programme découpé en tranches plus ou moins fines que l'auto-correction permet d'assimiler au fur et à mesure. « Laissez faire la machine » — et voilà résolu le problème de l'apprentissage de certaines matières ardues par les étudiants d'un niveau supérieur. « *Pourquoi Monsieur Dupont ne sait-il pas le sanscrit ?* » (Abel et Forbes, *Revue Scientifique Américaine,* 1962). Réponse : parce qu'il ne possède pas une 709 !

Le grand jour était donc arrivé. Voilà ce pourquoi on l'avait formé, éduqué, « privé »... Privé ? Fred Un rabattit aussitôt les portes d'airain de la mémoire, mais c'était déjà trop tard. Il se souvenait... Ce n'était pas par maladresse qu'Edith avait renversé

l'acide, le fameux jour où il était devenu aveugle. C'était à cause d'Alan Lister, du geste qui les avait jetés dans les bras l'un de l'autre, des mots entrecoupés qu'elle murmurait. « Oh ! oui, Alan... Oui ! Oui ! »... Puis l'acide, le voile opaque sur ses yeux, et les nuits sans sommeil passées à imaginer Edith et Alan Lister ne faisant plus qu'un dans leur nid douillet de papiers déchiquetés. Mais qu'importe à présent, Edith ? Sois en paix avec ton Alan. J'ai le mien !

Dans les cages, ce fut une fureur soudaine quand le bruit se propagea que Fred Un avait flairé quelque chose. Mais il n'y avait pas grand mal. Ils obéirent. Ils pouvaient bien s'agiter comme des perdus, à la façon de tous les rats, poser des crottes dans tous les coins. Ils allaient être les éléments de base de son triomphe, l'abscisse nécessaire à son ordonnée montant en flèche, la sourdine accompagnant ses improvisations de virtuose. Deux s'en occuperait. Il les ferait obéir, manœuvrer à volonté. C'était cela qu'ils aimaient. Ils étaient les rats. Sale engeance, peste, pullulement.

Secouant un dernier reste de culpabilité, il ne regretta plus l'accident qui l'empêchait de les voir et de les sentir. Horribles bêtes grouillantes, avec leurs queues sans poils ! Lui, Fred Un, allait connaître son véritable destin ! La vie est courte et les rats n'ont guère de valeur. Mais un cerveau libéré peut aller aussi vite que la lumière. La 709 n'avait qu'à bien se tenir ! Il ricana, imaginant les efforts laborieux des théoriciens pour se mettre au niveau des rats. Deux fois un, deux — récompense, nourriture. Trois fois un, trois — de l'eau à boire. Cinq... halte ! souffrance. Et maintenant, il allait être seul à seul avec la machine. Alors, pourquoi pas les carrés, ou les cubes, de deux, trois, cinq ? Pourquoi, même, ne pas passer tout de suite à trente ? Et puis, rien ne l'obligeait à suivre cette direction. Il était capable d'extraire des racines carrées — ce que personne ne savait. En tout cas, une telle machine devait nécessairement l'amener jusqu'à ce stade.

Il s'appuya contre la grille, repoussant les questions fiévreuses que lui posait Deux. Il cligna les paupières sur ses cornées durcies pour essayer de distinguer la grande machine noire, son alliée. Jusqu'où lui permettrait-elle d'aller ? Quel était son plafond prévu ? Il s'immobilisa soudain, en songeant que pratiquement, il étendrait lui-même son programme au fur et à mesure... car une machine procédant par auto-correction réagissait toujours en fonction (*et au-delà*) de ce qui était assimilé — *et sans faire de différence entre les rats et les hommes !*

Fred Un se sentit trembler. C'était même bien mieux. Si la machine avait été conçue pour garder toujours une avance sur lui, il allait en fait inculquer, apprendre, inculquer, apprendre conti-

nuellement, aussi vite que les circuits de Burkhaalter pouvaient fonctionner. Le processus était purement et simplement illimité.

Fred Un s'abandonna contre les barreaux. Il souriait. Que voulaient-ils savoir, ses collègues bien-aimés, avec leurs blouses blanches, leurs moues dubitatives, leurs chinoiseries pour admettre les choses comme elles sont ? Des précisions sur la chaîne bêta 2 ? Le coefficient d'apesanteur dans le neutrino d'Enders ? Soit, ils sauraient tout cela. C'étaient des gens sympathiques. Ils avaient toujours bien agi à son égard. Mais accepteraient-ils un pareil bond en avant ? L'accepteraient-ils, venant d'un rat et d'une machine ? Probablement pas. Probablement pas.

Mais lui, Fred Un, mourrait en toute connaissance de cause.

Et la machine se souviendrait...

Traduit par René Lathière.
Titre original : Fred One.

MICHEL DEMUTH

L'Empereur, le Servile et l'Enfer

Raconter une histoire de science-fiction sur le ton de la fable, comme s'il s'agissait d'une très ancienne légende ou du vestige d'une tradition orale à demi oubliée... Entreprise tentante mais téméraire. Michel Demuth — dont nous savons depuis longtemps quelles sont les possibilités — la réussit ici avec autant de désinvolture que d'éclat.

Un Révolutionnaire Mandchou quitta la Maison Communautaire, ce matin-là, vers huit heures et entreprit d'escalader la Montagne Artificielle.

Créméon des Cent-Arbres, du seuil de sa villa particulière, n'aperçut qu'une minuscule silhouette, déjà cramponnée à un des pics de cristal qui hérissaient les premiers mètres de la face sud, la plus pratiquée. Il était alors près de neuf heures. Immédiatement, il fit jouer les statuettes de son bureau et, la combinaison une fois formée, parla avec l'Empereur lui-même, celui qui résidait au sommet de la Montagne Artificielle et, en même temps, parmi les soleils.

Il lui dit avoir aperçu un homme lancé dans l'escalade de la Montagne et lui demanda ce qu'il y avait lieu de faire en pareil cas. Il était Servile et Espion encore nouvellement promu et affrontait ce problème pour la toute première fois.

L'Empereur s'enquit de l'origine et des titres éventuels de celui qui venait vers lui. Créméon le pria de patienter quelques instants. Il monta alors jusqu'à son observatoire et, dardant la grande lunette vers la Montagne Artificielle, il vit que l'homme était un Mandchou, portant la livrée des Révolutionnaires déchus. Il redescendit faire part de cette information à l'Empereur. Celui-ci déclara qu'il allait faire le nécessaire. Créméon n'insista pas. Il n'était après tout qu'un Espion, un Servile glissé parmi les villages terrestres pour le grand bien de l'Empereur, et ne pouvait se permettre ne fût-ce qu'une suggestion.

Il prit un bain, déjeuna comme un ogre puis alla jusqu'à l'Au-

berge. Quelques mots avec les convives du matin lui confirmèrent son observation. Celui qui s'attaquait à la Montagne était bien un Révolutionnaire Mandchou. Et c'était un fait surprenant car ceux qui avaient tenté plus ou moins récemment la grande ascension avaient été, soit des Perses, soit des Français Celtes, Ibériques ou Alpins. Une des rares réussites, huit années auparavant, avait été le fait de Garcia d'Espéreux, alors propriétaire de l'Auberge Maure. Maintenant, Garcia d'Espereux était bien loin du village et de son ex-Auberge, quelque part, disait-on, entre les scintillants soleils de la Couronne Boréale.

Satisfait des informations, Crémeon déjeuna une seconde fois, but trois pichets de bière d'Ailleurs, une boisson onéreuse que l'on disait venir de quelque part entre les étoiles. L'Empereur lui avait déclaré une fois que ce n'était, en réalité, qu'une bière ordinaire parfumée par les plus grands alchimistes. Il n'en continuait pas moins de l'apprécier. Surtout parce qu'il se sentait, ce faisant, un peu plus haut que les pauvres humains, un pied, ou presque, sur le tout premier échelon de l'échelle qu'il imaginait montant jusqu'aux soleils-paradis.

A l'heure de midi, quand les bergers s'en revinrent des champs au pied de la Montagne, ils racontèrent l'ascension du Mandchou. Celui-ci, disaient-ils, était maintenant à mi-chemin et l'Empereur n'avait encore rien fait pour tenter de l'arrêter.

Très intrigué, vaguement inquiet, Crémeon dut se contenir pour ne pas retourner en courant jusqu'à son observatoire.

Il quitta l'Auberge et marcha très lentement jusqu'à la campagne, salua deux des vingt femmes du Maire, suivit les méandres du Ruisseau Monotone puis, finalement, se dirigea vers sa villa, se forçant à marcher calmement. Il aspirait l'air à pleins poumons, pour chasser les ondes malsaines qu'il sentait se répandre dans son corps.

Une fois à l'intérieur, il interdit l'entrée de ses appartements à tous les serviteurs et monta jusqu'à son observatoire.

Immédiatement, il largua un Oiseau-Regard en direction de la face sud de la Montagne. La bestiole de métal et de verre lui transmit très vite la saisissante image du Révolutionnaire Mandchou, accroché à une aiguille de plastique noir, entre ciel et terre. Il avait largement fait plus de la moitié du chemin, à présent. Et l'Empereur ne manifestait toujours pas sa colère.

Nulle fumée, nulle langue de flamme. Le ciel, au-dessus de la Montagne, restait d'un bleu pâle, très doux. L'air était léger.

Crémeon serra les poings et ses ongles immenses lui entrèrent presque dans les paumes. Il gémit puis se morigéna. Que savait-il des desseins impériaux ? Certainement, quelque événement formi-

dable était en préparation et le Révolutionnaire Mandchou en ferait les frais... A moins que...

On racontait de très étranges légendes sur les lointains vainqueurs et... sur l'Empereur lui-même.

Qu'y avait-il de vrai ? Qui pouvait vraiment savoir ?

Parfois, dans les nuits d'été, au creux de l'observatoire, Créméon des Cent-Arbres s'était pris à rêver aux Soleils. Non pas aux soleils tels qu'il les observait, milliers d'aiguilles gelées aux couleurs délavées. Non... il rêvait aux Soleils de la Couronne Boréale, à ceux de la Baleine ou du Bouclier de Sobieski. A des sphères rayonnant une lumière démentielle, un incendie permanent. Des flots de couleurs enveloppant des amas de planètes riches, vertes, giboyeuses, gonflées de choses nouvelles... Et l'espace et ses plages multiples protégeant tout cela des atteintes des démons, isolant ces paradis du triste monde des hommes.

Seuls abordaient à ces îles de merveilles des êtres au-dessus de la commune mesure. Ceux qui escaladaient la Montagne Artificielle. Mais, pour réussir, il fallait triompher de tous les obstacles. Il fallait être l'égal de l'Empereur qui, pourtant, était assez puissant pour régner en même temps sur les grands soleils et sur le pauvre monde.

Créméon ne s'était jamais senti de taille.

Et voici qu'un anonyme Révolutionnaire Mandchou, piètre rescapé de l'armée de Philippe Nord, avait franchi plus de la moitié de la Montagne et approchait du sommet, inexorablement.

Créméon souhaitait de toutes ses forces que l'Empereur fît quelque chose. Il ne pouvait exister une telle injustice. Le Mandchou ne pouvait réussir sans coup férir.

L'Oiseau-Regard, prodigieuse machine, tournoyait près de la paroi sud, battant des ailes à quelques mètres du grimpeur. Le Mandchou n'y prenait garde. Trapu, le crâne épais et rasé, la face presque plate, il avait lancé une main énorme vers une arête de métal oxydé et s'y cramponnait.

Ses pieds suivirent, chaussés de lourdes semelles à crampons. Une arme se balançait à sa ceinture, avec un rouleau de fine corde. Un rétablissement et il fut encore un peu plus haut.

L'Oiseau-Regard ne cessait de virevolter autour de lui. Une bande d'oiseaux, véritables ceux-là, surgit d'une proche caverne de plastique cloutée de bronze et vint le rejoindre.

Le Révolutionnaire Mandchou abordait maintenant un passage plus facile et son ascension en était accélérée d'autant.

Et rien ne venait du ciel, si ce n'était de nouveaux oiseaux. Le Servile pensa que, parmi eux, il pouvait se trouver maintenant d'autres Oiseaux-Regard, comme le sien, envoyés par d'autres Serviles. A la dévotion de l'Empereur, tout comme lui.

A la dévotion de l'Empereur. Mais pas à celle de l'injustice. Pas à celle de la comédie. De la valeur bafouée.

Quoi ! un vulgaire mercenaire d'une armée révolutionnaire depuis longtemps oubliée pouvait gravir la Montagne Artificielle comme s'il se fût agi d'une simple promenade ? Et lui, Créméon des Cent-Arbres, si dévoué, devait rester à l'observer par le regard d'une machine ailée. Condamné à mourir sur cette Terre des humains ordinaires. Alors que le Mandchou anonyme allait surgir au sommet et, de là, être emporté par quelque puissance, vers les soleils innombrables où tournoyaient des Paradis.

Quelque chose de gigantesque se mit à brasser les viscères de Créméon. Une réelle douleur accéléra les battements de son cœur. Une horrible sensation de frustation voila son regard.

Rien n'existait plus en dehors du Mandchou sur la Montagne. Et du sommet, si proche, trop proche.

— « Et moi ?... » gémit Créméon des Cent-Arbres.

Il arrangea les statuettes, fébrilement, et tout à coup perçut le souffle de l'Empereur des Mondes. Mais il n'était plus paralysé par le respect.

« C'est impossible, c'est injuste, que vont penser tous les pauvres humains ? » lâcha-t-il d'un trait.

Son cœur, dans sa poitrine, faisait un bruit extraordinaire.

— « C'est vrai, » dit calmement l'Empereur, « parfaitement vrai : que vont penser les humains ?... Mais cela ne sera pas. Maintenant que tu viens de m'appeler. J'attendais, simplement. J'attendais tes paroles. Car, vois-tu, cette fois l'épreuve était tout autre... »

Créméon le Servile se retrouva muet, vaguement effrayé. Il gardait, cependant, toutes ses qualités intactes. Et il savait reconnaître, par exemple, une certaine tristesse, une gravité nouvelle dans la voix de l'Empereur.

Les Serviles savent voir ou apprennent à voir. Ils savent déceler et même prévoir les changements d'humeur, les sautes de caractère de leurs maîtres, pareils aux pêcheurs avec le temps, les orages, les saisons. Ils lisent dans la voix comme dans les grands chemins des nuages. Ils perçoivent le souffle comme un vent diversement orienté.

— « Maintenant, » reprit calmement l'Empereur, « fais rentrer ton Oiseau-Regard car d'ici quelques secondes il ne va pas faire bon sur la Montagne. »

Et le contact fut rompu.

Et Créméon fut saisi par un rêve vertigineux. Il lui semblait être au sommet de la Montagne Artificielle, érigée des millénaires auparavant pour les Empereurs. Et il montait encore plus haut, s'en allant virer parmi les grandes écharpes brumeuses où se

mêlent et fusionnent les rayons des soleils multicolores. Et il survolait, plongeait vers des planètes pareilles à de lourdes mamelles. Planètes brunes, planètes vertes. Couleur de terre et de pluie très douce. Planètes-bouche, planètes-croupe, planètes-mains tendues...

Il rêva trop longtemps. Un roulement de tonnerre le rappela à la réalité. L'image que transmettait l'Oiseau-Regard était celle d'une nuit soudaine et habitée d'éclairs. Et il était trop tard pour rappeler l'oiseau de métal et de verre, déjà saisi par la tourmente, ne répondant plus aux appels de Créméon, à l'ordre de retour.

L'image éclata en silence, comme un grand verre plein de liquide noir, épais.

Créméon descendit et gagna le seuil. Au-delà du jardin, sur l'après-midi clair, se profilait la grande Montagne Artificielle. Près du sommet, curieux et presque dérisoire, il y avait un nuage sombre où tourbillonnaient des choses vagues. Il semblait petit et inoffensif. Mais Créméon et tous ceux qui l'observaient, de la Maison Communautaire ou de la campagne, savaient que le Mandchou téméraire était pris au centre d'une tempête qui était presque l'image de la colère des Soleils et de l'Empereur.

Immobile, Créméon garda les yeux fixés sur la Montagne jusqu'à l'heure du crépuscule. Puis le nuage disparut. Soudainement effacé. Dans une nappe de lumière rose, des nuées d'oiseaux reparurent.

Créméon regagna ses appartements puis, très lentement, remonta jusqu'à l'observatoire.

— « Le Mandchou, » dit la voix de l'Empereur, « est mort il y a quelques instants seulement. Il fut plus vaillant que je ne l'avais prévu. Comme quoi on ne connaît jamais assez les humbles. Tous les gouvernants apprennent ceci... après. Mais peu importe, après tout. L'Epreuve, je te l'ai dit, n'était point là, cette fois. Le temps de ma succession est venu parce que j'en ai décidé ainsi. Je suis fatigué. Et pour la première fois depuis je ne sais combien de siècles, il ne se trouve personne, parmi les soleils, pour venir me remplacer. Il ne reste personne, de tous les Vaillants qui y sont allés. »

L'Empereur se tut pendant quelques secondes et Créméon retint son souffle. Il ne comprenait pas, il ne voyait plus le monde tel qu'il se l'était toujours représenté.

Tout avait basculé et approchait maintenant d'un néant inconnu et malsain.

« Personne, » reprit l'Empereur — et sa voix était lourde d'un chagrin et d'une tristesse infinis, « plus personne. Les soleils sont, à nouveau, déserts, sans nul humain en route entre leurs brasiers. Et moi... je voudrais revenir au monde des hommes, à la Maison Communautaire, avant la fin de ma vie. Alors, j'ai pris une déci-

sion, Créméon. J'ai fixé moi-même une nouvelle épreuve, morale, celle-ci. Non, arriver au sommet de la Montagne Artificielle ne signifie pas la victoire. Non, les Soleils n'abritent aucun Paradis. Etre ici, à ma place, lutter entre les ténébreux vertiges de l'espace, surveiller le monde heureux des hommes sans pouvoir y vivre... c'est une malédiction. La plus grande qui puisse être donnée à un homme. Et quelle dérision de songer que, pour cela, il fallait affronter la Montagne et ses périls, souffrir d'abord pour souffrir ensuite. L'horreur récompensant le courage... Comprends-tu pourquoi les Empereurs multipliaient les obstacles sur la route des téméraires idiots qui tentaient l'escalade ? Comprends-tu que c'était par une certaine bonté et une certaine révolte contre le sort si ancien ?...

» Les Soleils sont une punition. Et qui d'autre la mérite mieux qu'un être servile, muet, déjà presque au ban des hommes ? Assez envieux et cruel pour attirer l'attention de l'Empereur sur celui qui semblait devoir gagner sans péril. Qui d'autre mérite mieux mon poste, ici, au bord des soleils, du néant, qui d'autre que toi ? »

Créméon aspira une bouffée d'air qui lui parut brûlante, corrosive.

Au fond de lui, des planètes passaient toujours, rondes et tentantes, vertes et fraîches. Les soleils roulaient des arc-en-ciel sur des prairies sans fin, sur les vallées qu'il avait imaginées durant tant de jours, tant d'années.

« Viens, maintenant, » dit durement l'Empereur, « je suis si fatigué. Je t'envoie mon Oiseau-Soldat. »

Il n'y eut pratiquement aucun intervalle de temps entre les derniers mots de l'Empereur et l'irruption sombre et géante de l'Oiseau-Soldat effarant. Créméon, dans le crépuscule violet, fut emporté hors de sa villa, au-dessus de la campagne, jusqu'au sommet de la Montagne Artificielle. Puis, de là, il partit pour une première visite, avec l'Oiseau-Flamme.

Créméon des Cent-Arbres, le Servile, nouvel Empereur et banni, fila vers les Soleils.

Ceux de la Couronne Boréale, du Serpent, du Baudrier.

Brasiers et incendies, chaudières monstrueuses.

Fosses d'énergie. Essaims de planètes gelées, fondues, crevassées, inabordables, hideuses, hostiles, venimeuses. Repaires de toutes les hantises, de tous les effrois jamais complètement enfouis.

Et Créméon des Cent-Arbres, nouvel Empereur, banni et solitaire, comprit que les Soleils étaient l'Enfer.

....

Mais ceci arrivera... il y a très longtemps.

JOANNA RUSS

Il est une autre rive...

Joanna Russ (nous apprend son éditeur américain) **« est jeune, jolie, et a les yeux très bleus ».** Elle est diplômée de littérature avec des thèses sur Shakespeare et Browning, a suivi des cours d'art dramatique et (étrange dualité d'intérêts) a été l'assistante du directeur du Laboratoire National de Physique américain. Avec cette histoire, sa troisième dans **Fiction,** elle confirme qu'elle s'inscrit à contre-courant des modes. En 1964, à l'ère de l'atome et des satellites, elle s'attache à dépeindre des passions et des climats révolus et jette un regard nostalgique en direction des sœurs Brontë. En d'autres termes elle sacrifie, sans honte, au romantisme, en nous parlant de jeunes hommes sombres, de jeunes filles ardentes et d'amours plus forts que la mort. Qu'on ne sourie pas ! **Il est une autre rive** est un récit dont la beauté évite tous les poncifs et annihile l'écueil du ridicule. Nous vous souhaitons de n'être pas assez blasés pour ne pas en convenir...

Il y avait une *Inglese* qui venait chaque nuit au Bar Américain à Rome, pour se mêler aux touristes. Elle ressemblait beaucoup à Fanny Kemble, la défunte actrice anglaise. Lorsqu'on l'apercevait, c'était un peu comme si l'on venait de sortir du sommeil ; on ne la voyait jamais entrer. Le patron levait la tête : elle était là, la tête un peu penchée sur le côté, écoutant les conversations des Anglais avec un sourire rêveur. On avait toujours l'impression qu'elle se trouvait là depuis vingt ou trente minutes. Elle ne demeurait jamais bien longtemps dans un groupe, mais elle tendait l'oreille, hochait la tête en jouant avec ses cheveux blonds, toujours vêtue de la même robe, hiver comme été. Peut-être avait-elle confié son manteau à la préposée au vestiaire, Anglaise comme elle. Une nuit le patron lui demanda son nom.

— « Jane, » répondit-elle en battant légèrement en retraite avec un sourire. Elle avait une façon de se présenter de profil lorsqu'on l'interrogeait.

— « Vous êtes venue habiter à Rome, Signorina Jane ? » s'était-il enquis poliment en italien, mais elle s'était contentée de sourire, en enroulant une mèche de cheveux entre ses doigts. « Aimez-vous Rome ? » avait-il alors poursuivi en anglais.

Elle hocha vivement la tête.

— « Certainement ! » dit-elle. « Je me suis rendue sur la tombe de Keats... j'ai vu les musées... et les monuments... »

— « Et les églises ? » insista-t-il. « Les belles églises de Rome ? Votre séjour, Signorina, ne serait pas complet sans une visite à nos fameuses églises. Et d'abord à Saint Pierre. Mais si vous habitez la Ville Eternelle, c'est encore plus impardonnable... »

Le temps de jeter un coup d'œil sur l'un de ses serveurs et, lorsqu'il se retourna, il aperçut Jane à l'autre bout de la salle, en conversation avec un couple d'Américains.

Quand Jane quittait le Bar Américain — ce qui lui arrivait habituellement aux alentours de deux heures du matin, juste avant la fermeture — elle ne se dirigeait pas dans une direction précise. Elle empruntait une rue ou une autre, suivant les pas de promeneurs attardés pendant quelques minutes, pour les abandonner un peu plus loin. Elle s'arrêtait sur le bord des places et des squares, comme si elle n'avait pas l'audace suffisante pour les traverser seule, et souvent — très souvent — elle demeurait debout, indécise, les mains croisées derrière le dos.

Une partie de la cité demeurait fréquentée toute la nuit, et c'était vers ces quartiers que Jane se laissait attirer après une période d'indécision ou de confusion. Elle déambulait dans les rues, hâtant le pas sitôt qu'elle s'approchait d'une foule et se frayant un chemin parmi les passants avec un ardent plaisir. Son visage prenait des couleurs, devenait charmant. Il y avait, près de la Via Colombia, un café que fréquentaient surtout des étudiants et qui restait ouvert toute la nuit ; par une nuit d'été — il était très tard, ou, pour être précis, très tôt dans la matinée mais le ciel était toujours d'un noir d'encre — Jane poussa la grille du café et s'assit seule à une table.

— « Blanche-Neige, où avez-vous été durant toute ma vie ? » (Jane était aussi pâle qu'on peut l'être. Elle n'ouvrit pas la bouche et leva seulement la tête avec un vague sourire incompréhensif.)

« Blanche-Neige, que faites-vous ici ? »

(— « Elle doit vivre dans une cave, » dit quelqu'un en aparté ; une fille s'exclama : « Regardez votre robe ! »)

— « Comment ? » demanda Jane, qui devint immédiatement évasive, comme chaque fois que l'on s'adressait directement à elle, et amorça une volte-face en tournant son visage de telle manière qu'elle regardait son interlocuteur par-dessus son épaule.

— « *Sua vesta,* » dit la fille à voix plus haute. « Votre robe. Elle est très jolie. »

— « Oh ! je vois ! »

— « Ecoute, elle est Anglaise, » dit la fille en italien. « Viens voir, Giovanni. Elle ressemble à Madame Récamier. C'est incroyable ! »

— « En tout cas elle n'est pas étendue sur un canapé, » dit-il en riant.

— « Approchons-nous. Viens ! »

Ils palpèrent la robe, examinèrent le tissu de ses manches — ce qui paraissait la rendre nerveuse — puis entra un autre couple qui s'assit à la table tout juste suffisante pour une seule personne.

— « *Com'è simpatica !* »

— « Comme elle a de beaux yeux ! »

— « Signorina... »

Jane dit son nom. Elle dit de sa voix douce : « Signorina signifie Miss, n'est-ce pas ? »

Giovanni approuva, en appuyant son menton sur ses poings, la contemplant avec un visage épanoui.

— « Oui, cela signifie Miss. »

— « En Angleterre, » dit l'autre homme, « c'est une insulte que d'appeler quelqu'un Miss. »

— « C'est bien ce qui te montre comment sont les Anglais, » dit la première fille d'un ton définitif.

— « Je vous demande pardon, » dit Jane.

— « Cela montre... » commença la fille dans un anglais malhabile ; puis elle termina sa phrase en italien ; suivit une explosion de rires à faire crépiter les chaises sur le sol.

— « Qu'avez-vous dit ? » demanda Jane.

Giovanni lui prit les mains et se mit en devoir de lui expliquer.

— « Café ? » dit l'autre fille. « Café pour tout le monde ? »

— « Non, non, je n'en veux pas, » dit Jane. « Il faut que je parte. *No, grazie.* » Elle luttait faiblement pour se lever, pâle, essoufflée. Les larmes lui vinrent aux yeux.

— « Que lui as-tu fait ? Vois ce que tu lui as fait ! » s'écria l'amie de Giovanni.

— « Je ne lui ai rien fait, » dit-il.

— « Si, tu lui as fait quelque chose ! »

— « C'est faux ! »

— « Quelle heure est-il ? » demanda quelqu'un.

— « Il est quatre heures. Allons voir le soleil se lever. »

— « Oh ! non. »

— « Mais si. C'est jour chômé. »

A ce moment, Jane dit : « Au revoir. » Elle se leva, froide, l'air absent.

— « Comment ? »

— « Qu'est-ce qui lui prend ? »

— « Permettez-nous de vous reconduire chez vous, » implora Giovanni, « je vous en prie. Il est tard. »

La table se transforma en une tour de Babel d'explications, de questions, de contradictions. La serveuse apporta le café. Jane se

dirigea vers la porte et Giovanni bondit à sa poursuite et la saisit par le bras.

— « Je vous en prie, Miss... » dit-il. « Non, je m'excuse... J'avais oublié... Jane ? »

Devant l'obscurité de la porte ouverte qui paraissait absolue, vue de l'intérieur, mais qui sembla se dissoudre en un bain de vapeur bleue lorsqu'ils atteignirent la rue, l'Anglaise qui ressemblait à Juliette Récamier (la même taille haute, les mêmes manches amples et les mêmes souliers de satin pointus) dit laconiquement : « Il est trop tard... je ne veux pas. »

— « Alors, nous ne nous reverrons jamais plus ? » demanda Giovanni, prenant à ses côtés un air qu'il n'avait jamais avec ses amis... sombre, sensible, « étranger ».

— « Non ! » dit Jane et elle s'avança dans la rue.

— « Suis-la ! » cria l'amie de Giovanni de l'intérieur du café. « Va donc, imbécile ! » Mais Giovanni ne bougeait pas. « Pourquoi ne l'as-tu pas suivie ? » demanda la fille avec colère, en s'approchant de lui par derrière. « Je suppose qu'elle court trop vite. »

— « Elle est partie, » dit Giovanni et c'était vrai ; la rue était vide.

— « Oh ! attends que je raconte ça à Silvia ! Attends, mon vieux ! Et ne me parle pas d'aller assister au lever du soleil, car je n'en ai pas la moindre envie. Pas ce matin. » Elle le prit par le bras et ils revinrent vers le café. « Elle est absolument unique. Incroyable. » La fille bâillait en balançant son bras libre.

— « Elle reviendra peut-être, » dit Giovanni.

Jane ne mangeait jamais devant témoins. Elle transportait les verres qu'on lui offrait jusqu'au moment où elle finissait par les renverser... ou bien on les lui retirait des mains. Elle remuait son café mais n'y touchait jamais, et elle émiettait les pâtisseries entre ses doigts. Avec les bonbons et les chocolats, elle composait des motifs ornementaux sur le haut des tables. Lorsque Giovanni la rencontra la nuit suivante dans une librairie de la Via Venezia, il n'en crut pas ses yeux. Le soleil s'était couché une heure plus tôt et la Signorina Jane était debout devant l'étal de livres, telle une grande fleur nocturne, lisant une traduction anglaise de l'*Inferno,* du *Purgatorio,* du *Paradiso.*

— « Aimez-vous Dante, Jane ? » demanda Giovanni d'une voix tranquille.

— « Oh ! beaucoup, » dit-elle, « j'ai déjà lu ses œuvres à l'école. »

— « Où avez-vous fait vos études ? » demanda Giovanni.

— « Dans le Derbyshire. »

— « Voulez-vous que je vous achète le livre ? »

— « Non, je ne lis plus à présent, » dit Jane et elle replaça le volume sur l'étagère.

— « Je continue toujours mes études, » dit-il, « je prépare une licence de littérature. Jane, voulez-vous que je vous emmène quelque part ? »

— « Je veux bien, » dit-elle. Elle le suivit jusqu'au trottoir.

— « Habitez-vous à Rome ? » demanda-t-il.

— « Oui. »

— « Où cela ? »

— « Dans un hôtel. »

— « Me permettrez-vous de vous reconduire ce soir ? »

— « Non. »

— « *Qu'est-ce qui vous prend ?* »

— « Moi ? Rien ! » répondit Jane surprise. « Je ne veux pas que vous me reconduisiez, c'est tout ! »

— « Vous avez peut-être une maman digne et respectable qui n'aime pas les Italiens ? »

— « Je vis seule, » dit Jane. « Voyez, la lumière est en train de changer. » Elle le prit par le bras et lui fit traverser la rue. Elle venait d'apercevoir à la devanture d'un magasin un mannequin vêtu d'une robe de bal à la dernière mode. « Voilà ce que je voudrais, » dit-elle pensivement, « mais ça ne dure pas ! »

— « Nous étions très vexés la nuit dernière, » dit Giovanni quelque peu exaspéré.

— « Vexés ? » s'écria Jane en s'arrêtant court.

— « Oui, vexés, » répéta-t-il avec emphase. Il lui prit le bras. « Signorina... oh ! j'oubliais... vous n'aimez pas qu'on vous appelle ainsi... eh bien, Jane... Jane, ne me fuyez pas. » Elle se rapprocha légèrement, la bouche entrouverte et les sourcils froncés. « Ecoutez, voulez-vous que je vous conduise au cirque ? Aimeriez-vous ce genre de spectacle ? »

— « Oh ! *oui !* » Elle jeta ses bras autour de lui et le regarda dans les yeux. « Oui, cela me ferait le plus grand plaisir ! » Puis elle rougit et s'écarta. « Je n'y suis pas allée, voyez-vous, » dit-elle comme pour se justifier, « parce que je n'ai pas d'argent et je ne puis assister qu'aux spectacles gratuits. »

— « Alors, » dit Giovanni, « vous êtes une fille pauvre, perdue dans la grande ville de Rome, et je devrais vous emmener partout. »

— « Je ne crois pas que cela vous plairait tellement, » dit Jane à mi-voix.

— « Nous verrons bien, » dit-il de bonne humeur. « Maintenant je vais commencer par vous acheter quelque chose. »

— « Qui dure ! » dit Jane vivement.

— « Oui, » dit Giovanni, « ça vous durera toute la vie. »

— « Toute la vie ? » s'écria Jane dédaigneusement. « Ce n'est rien ! »

— « Combien de temps avez-vous décidé de vivre ? »

— « Oh ! je n'ai que dix-huit ans. »

Dans une petite boutique au coin de la Via Venezia et de la Via Canale, Giovanni acheta à sa nouvelle amie un anneau d'argent et un galet de granit poli, parce que ce genre de choses était joli et pas cher.

— « C'est du granit, » s'écria Jane déçue, reconnaissant la matière. « Je n'en veux pas ! »

— « Alors, que voulez-vous ? » demanda Giovanni.

— « Je veux cette chose rose, » dit Jane en se penchant au-dessus du comptoir. « Celle-là ! »

— « Ce n'est que du quartz, » dit Giovanni en plaisantant. « Il ne durera pas toujours. Une vie tout au plus. »

— « Il va bien avec ma robe, » dit Jane en tendant la main. « Regardez ! » dit-elle au moment où le marchand lui mettait la pierre dans la main. Lorsqu'elle fut payée et déposée dans son petit étui, elle porta l'objet avec précaution et tendresse, comme un œuf.

Ils marchèrent pendant quelque temps et parvinrent à proximité de l'un des plus petits ponts de Rome.

— « Jane, » dit Giovanni, « pourrai-je vous voir demain après-midi ? »

— « C'est impossible ! » dit-elle.

— « Je vous en prie. Je dois dîner avec ma mère et ma sœur. »

— « Quand me conduirez-vous au cirque ? »

— « Jamais, » dit-il en riant, « à moins que vous n'acceptiez de me voir demain. »

— « Je viendrai lorsqu'il fera nuit. »

— « Ce sera trop tard. » Elle sortit la bague rose de son écrin et la fit tourner dans ses doigts. Dans l'obscurité, la pierre capta un reflet de lampadaire.

— « Si je ne vous vois pas, vous me trouverez ici, » dit-elle. « Je suis très occupée, vous savez. »

— « Si vous êtes déjà très occupée à dix-huit ans, que sera-ce à trente ! »

Jane ne répondit rien.

« Nous serons au *Palazzo Vecchio* à quatre heures, » dit Giovanni. « Ensuite je vous conduirai au cirque, en passant par ici, si vous y tenez ! »

Mais Jane se consacrait à passer la bague à son doigt et ne répondit pas.

« Ecoutez, Jane, » dit Giovanni exaspéré. « Vous ne me regardez pas pendant que je vous parle ! Ce n'est pas poli ! »

— « Oh... » Elle releva la tête, avec un tel air de surprise qu'il se sentit de la tendresse pour cette jeune étrangère inexpérimentée, seule au monde à dix-huit ans. Il la prit par les épaules et l'embrassa, mais ce fut un baiser fugitif et fort peu satisfaisant, et lorsqu'il voulut recommencer, elle lui échappa. Elle répétait le nom du restaurant qu'il avait prononcé tout en souriant et faisait des gestes d'adieu.

— « Voyons, Jane ! » dit-il avec indignation. « Vous ne faites pas vos adieux à quelqu'un qui prend le train ! »

— « Au revoir, cher ! » cria-t-elle en s'éloignant de plus en plus. « Au revoir ! » Et elle s'engagea rapidement sur le pont, agitant toujours le bras, jusqu'au moment où elle disparut dans l'obscurité.

— « Décidément ces Anglais sont fous, » murmura Giovanni. Puis il la revit dans la boutique du libraire, rose de vêtements, rose de bouche, rose de cœur. Ils la verraient en plein jour, et cette fois elle ne leur glisserait pas ainsi entre les doigts.

Sa sœur serait peut-être à même de tirer les choses au clair, pensa-t-il.

Jane ne parut pas le lendemain au Palazzo Vecchio, mais le soir, lorsque Giovanni traversa le pont de la veille, elle se trouvait justement à l'autre bout. Il arrêta le taxi et ouvrit la porte pour lui permettre d'entrer.

— « Où étiez-vous ? » demanda-t-il.

— « Je ne suis pas venue, » avoua-t-elle sans fard.

— « Mais vous aviez promis de venir ! »

— « Ne soyez pas fâché contre moi ! » dit-elle d'un air contrit. « Je vous en prie. Voyez-vous... » (elle croisait les mains sur ses genoux) « je souffre d'une sorte de maladie... »

— « Jane *mia,* ne faites pas cela... c'est laid ! » dit-il en lui saisissant les mains.

— « Je souffre d'une maladie, » continua-t-elle, « qui ne me permet pas de sortir en plein jour. Je dois demeurer enfermée tant que le soleil est levé. Je me couche avec un drap sur les yeux. »

— « Mon Dieu, où se trouve votre bague ? » interrogea-t-il.

— « Elle ne... elle ne tenait pas sur mon doigt. Je l'ai donnée à rétrécir. »

— « Est-ce bien la vérité ? »

— « Je le jure, » dit-elle, puis elle se mit à rire. « Je ne l'ai pas vendue, » ajouta-t-elle malicieusement.

— « Je ne vous l'aurais pas pardonné ! » dit Giovanni sèchement.

— « Jamais je ne ferais une chose pareille ! » dit-elle d'un ton mutin. « Me prenez-vous pour une folle, mon bel *Italiano* ? »

— « Vous me trouvez beau ? » s'exclama-t-il.

— « Oh ! oui, » dit-elle en le regardant de côté. « Très ! »

Au cirque, Giovanni lui acheta du maïs grillé que Jane écrasa et fit tomber sur le sol, sous son siège. Tout la passionnait. Elle grimpa sur le banc qui se trouvait devant elle et cria au dompteur : « Faites marcher le tigre autour de la piste ! » Elle se laissa même aller à jeter du maïs grillé sur l'arène.

« Je ne sais vraiment plus viser, » dit-elle le visage empourpré. « Je manque terriblement d'entraînement. »

— « Vous pourriez atteindre la tête de quelqu'un, » dit Giovanni.

— « Vous auriez peur des représailles, peut-être ? » dit-elle d'un ton méprisant. « Les hommes sont des lâches. Vous craignez sans doute que je ne leur fasse des trous dans le crâne, n'est-ce pas ? Avec du maïs, je ne risque pas grand-chose ! »

— « Je ne vous comprends pas, » dit Giovanni en riant.

— « Si je voulais faire un trou dans le crâne de quelqu'un, » répliqua Jane avec chaleur en mettant les bras en croix, « vous croyez peut-être que je me gênerais ? En tout cas, je ne me servirais pas de... » (elle explosa) « *maïs grillé !* »

— « Au secours, au secours, » cria Giovanni en se couvrant la tête de ses mains.

Après quoi, ils se rendirent dans les coulisses pour voir un ami de Giovanni qui s'était fait clown.

— « Je désespérais de devenir docteur en droit, » déclara le clown, « et je n'avais pas d'argent, c'est pourquoi je me suis fait... Oui, Signorina ? »

— « Docteur en mortalité, » dit Jane, mais sans adopter le petit air fat de la personne qui vient de faire un mot. Elle contemplait le visage couvert de fards blancs tout en tenant Giovanni par la main.

« Vous m'avez rappelé que nous sommes tous destinés à mourir, » dit-elle. « Je ne sais trop pourquoi. C'est sans doute parce que votre visage n'est fait que de peinture, et que si vous mouriez demain, un autre pourrait immédiatement le porter. »

— « Mais je ne mourrai pas demain, » dit le clown en faisant une grimace. « Je n'ai pas prévu cette éventualité dans mes projets. »

— « Vous feriez aussi bien d'y penser, » dit Jane.

— « Dans ce cas, » répliqua l'ami de Giovanni en essuyant son maquillage avec une serviette, « je pousserais mon dernier soupir en me félicitant éternellement de ne pas mourir dans la peau d'un docteur en droit. Giovanni, tes goûts sont étranges, mais je t'aime bien. Veux-tu venir boire un verre avec moi ? »

— « Pas cette nuit ! » dit Giovanni. « Je crois que je vais

chercher un coin de rivière propice, pour écouter Jane me parler de la mort. »

— « J'ignore tout du sujet, » dit Jane avec désinvolture tandis qu'ils sortaient du cirque en frôlant un réseau de cordages. « Savez-vous que j'ai étudié le chant ? » demanda-t-elle brusquement.

— « Non, vraiment ? » dit Giovanni ravi. « *Canta, canta.* »

— « Quoi ? »

— « Chantez pour moi. »

Et voici ce que Jane chanta :

« *Partons, qu'importe les distances,* » *répondit son squameux ami.* « *Il est une autre rive, tu sais, de l'autre côté de l'onde.*
Plus loin de l'Angleterre et plus près de la France.
Pourquoi es-tu si pâle, escargot bien-aimé ?
Laisse là tes soucis, viens, entrons dans la danse.
Veux-tu,
Ne veux-tu pas,
Entrer dans la danse. »

— « Vous avez une très belle voix, » dit Giovanni. « Le saviez-vous ? Une très, très belle voix. »

— « Moins j'en use, plus elle s'améliore, » dit Jane. Elle passa son bras sous le sien. « Oh ! mon cher, » dit-elle. « Je suis tellement vieille. Cela m'affecte énormément. »

— « Vous êtes profonde, » dit-il ébloui. « Vous êtes extraordinaire. Vous êtes vraiment profonde et belle. »

— « Ramenez-moi chez moi, » dit-elle, puis : « Non, je ne veux pas ! »

— « Pourquoi pas ? »

— « J'ai dit non, c'est non ! » Elle frotta sa joue contre son épaule. « Parce que je suis profonde, » dit-elle, « et je sais que je suis profonde parce que vous me l'avez dit. » Elle leva les yeux sur lui comme un joli petit serpent.

— « Si vous ne portez pas demain la bague que je vous ai offerte, » dit-il, « j'irai à Londres et je me jetterai dans la Tamise. »

— « J'ai été une fois à Londres, » dit Jane en bâillant.

— « Vraiment ? »

— « Oui, pour voir un docteur. »

— « Et que vous a-t-il dit ? »

— « Que j'allais mourir. »

— « Comment ? »

— « Bien sûr ! Il faut bien mourir un jour. Quelle heure est-il ? »

— « Il est minuit passé, Cendrillon, » dit Giovanni en s'arrêtant à l'ombre d'une porte.

— « Passé de combien ? » demanda-t-elle languissamment.

— « De beaucoup trop. Vous serez changée en citrouille. »

— « C'est vous qui le dites ! » Elle lui passa les bras autour du cou. « Je me demande ce que je vais faire, » dit-elle.

— « *Madonna mia !* » dit Giovanni « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

— « Oh ! rien... Je ne ferai jamais rien. »

— « Pourquoi pas ? » interrogea Giovanni.

— « Parce que... » dit-elle, « parce que... » Elle se rapprocha de lui. « Connaissez-vous l'argot londonien ? Je vous l'apprendrai. La marque maudite des croque-morts ! »

— « Qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda Giovanni.

— « Quelle heure est-il ? »

— « Mais... »

— « *Quelle heure est-il ?* »

— « Près de trois heures ! »

— « Oh !... » soupira-t-elle en s'appuyant sur son bras. « Reconduisez-moi. »

— « Vous reconduire ? »

— « Reconduisez-moi chez moi, mon cher ! »

— « Où habitez-vous, petite Anglaise folle que vous êtes ? »

— « Au Rand, » dit-elle, « où j'occupe le même appartement que ma vierge de grand-mère. »

Dans le vestibule de l'hôtel Rand il l'embrassa en lui souhaitant une bonne nuit. Giovanni sortit ; de la rue il apercevait Jane, derrière une fenêtre. Elle était assise sur un divan et tournait avec curiosité les pages d'un magazine. Il ne la vit pas se lever un quart d'heure plus tard, faire un petit geste désinvolte à l'adresse du gardien de nuit (qui répondit de la même façon à cette jeune dame qui devait être, pensa-t-il, une de ces Américaines sans façons) et sortit.

Le lendemain, Giovanni téléphona au Rand, obtint la communication, puis se souvint tout à coup avec un pincement au cœur qu'il ignorait le nom de famille de Jane.

Il ne lui avait fixé aucun rendez-vous. Il se dirigea vers le libraire de la Via Venezia, au café estudiantin (lequel n'était pas encore ouvert), vers le pont — mais en plein jour celui-ci avait un aspect fort différent. Il téléphona à sa sœur et lui demanda si on n'avait pas laissé un message pour lui. Il pria la standardiste du Rand de remettre un billet à une jeune Anglaise répondant au nom de Jane. Il vit en imagination la téléphoniste tendre son billet à une Jane aux longues tresses couleur de paille, à peine âgée de onze ans. Il finit par s'asseoir sur un banc et se plongea la tête dans les mains. A huit heures, il dîna chez lui. A dix, il se rendit au café.

Jane était assise à une table, près de la porte. Elle portait sa robe rose.

— « Où étiez-vous ? » demanda-t-elle sévèrement, faisant semblant de le regarder à travers d'imaginaires jumelles.

Elle se leva et ils sortirent. Un peu plus bas dans la rue, dans une entrée défendue par une grille de fer, ils s'enlacèrent tout d'un coup, s'embrassant désespérément à en perdre le souffle. Giovanni s'appuya contre la grille en s'épongeant le front.

— « *Dio !* » dit-il sur un ton expressif.

— « Vous êtes si bon ! » dit Jane. « Si doux, si gentil pour moi. » Il ne fut pas surpris de la voir se mettre à pleurer convulsivement. « Vous ne savez pas, » dit-elle, « vous ne savez pas ! »

— « Je sais tout, » dit-il, reprenant son souffle avec peine.

— « Ane bâté. » Elle secoua la tête. « Qu'allons-nous faire ce soir ? »

— « Ah ! Jane ! » dit Giovanni, tendant de nouveau les bras vers la jeune fille.

Elle se retira hors de sa portée, le contemplant avec des yeux graves tandis qu'il s'efforçait de recouvrer son sang-froid.

— « Je veux aller au Bar Américain, » dit-elle. Puis elle fit un pas en avant, les bras tendus. « Oh ! chéri, oh ! chéri. »

— « Non, pas maintenant ! Pas ici ! » Il se retourna et appuya son front contre la grille. « Je vous conduirai où vous voudrez, » dit-il d'un ton suppliant, « mais, *cara,* ne vous approchez pas de moi en public, je vous en supplie ! »

— « Grands dieux, que vous êtes impressionnable ! »

— « Je suis fou comme le vent et l'eau ! » dit-il.

Jane pénétra dans le Bar Américain comme une brise fantasque. Giovanni s'imaginait voir les verres voler en l'air dans son sillage. Elle eut un mot pour chacun. Elle parlait intarissablement, sans cesser de s'appuyer sur son bras, d'un poisson que son père avait capturé et qui était grand... comme ça... non, comme ça... non, encore plus grand que ça, d'un écureuil qui était albinos, de Giovanni, de journaux, de la langue russe. Elle se laissa persuader par un consommateur de jouer au billard et elle releva sa robe pour pouvoir poser son pied sur une chaise.

— « Voyons, Jane, » murmura Giovanni, « ne montrez pas vos genoux à tout le monde ! »

— « Ils ne sont pas bien, mes genoux ? » répondit-elle de la même manière. Elle fumait pour la première fois et lançait de la fumée comme une locomotive.

— « Ils sont à moi ! »

— « Vous pouvez les regarder comme tout le monde, » répondit-elle perfidement.

Ils quittèrent le Bar Américain avant minuit et se rendirent à

un vieil hôtel tout de dorures, de peluche et de plâtre, dont les meubles vomissaient des torrents de poussière et dont les plafonds n'avaient pas été nettoyés depuis un demi-siècle. Jane s'appuyait aux lourds rideaux cramoisis de leur chambre, paraissant un peu perdue et un peu triste.

— « Croyez-vous pouvoir m'aimer toujours ? » lui demanda-t-elle sur le ton de la conversation la plus incroyablement banale.

— « Mon Dieu ! » s'exclama Giovanni. « Regardez-moi cette taille élancée, ces longues jambes... On dirait Diane chasseresse ! »

— « Non, bien sûr, ce n'est pas possible ; vous mourrez un jour ; quel malheur ! »

— « Ma chère... ma chérie... je vous en prie... »

— « Mais d'ici là, » dit Jane en poussant un soupir. « Ah ! d'ici là... »

Elle avait insisté pour laisser les rideaux ouverts, bien que leur chambre donnât sur une cour et une autre aile de l'hôtel ; Giovanni s'efforçait de venir jusqu'à elle sans être vu à travers les fenêtres.

— « Pour l'amour du ciel, » dit-il piteusement, « vous voulez donc me tuer ? »

— « Non, » dit Jane en souriant, « attendez. » Et d'un geste extraordinairement gracieux, elle se drapa dans les pans du rideau. S'appuyant à la fenêtre comme une sorte de fantôme de l'époque romaine, ou de sylphide, elle éteignit les lumières.

Mais les fenêtres sans voiles ne cessaient de le préoccuper et, une heure plus tard, il se glissa hors du lit et tira les rideaux, satisfaisant son goût pour l'intimité. Plus tard, sans son sommeil, il entendit Jane parler et lorsqu'il s'éveilla, il la vit assise sur le lit, ses souliers à la main, sa robe ouverte dans le dos.

— « *Dove va ?* » demanda-t-il d'une voix ensommeillée.

— « Chut ! » Elle lui tapota la tête.

— « *Cara,* où allez-vous ? »

— « Je rentre chez moi, mon amour. »

— « Mais il est encore trop tôt, » dit-il. « Il fait noir dehors. »

— « Oui, oui, » souffla-t-elle hâtivement en passant ses chaussures. Une vague lueur filtrait sous les rideaux. « Je sais, mon amour. Mais je ne serai jamais trop prudente. J'ai dormi comme les morts. Pendant des heures. Boutonne ma robe, veux-tu ? » Il s'escrima maladroitement. « Oh ! dépêche-toi ! » Elle s'écarta et accomplit l'opération elle-même.

Il lui sembla que ses doigts ne faisaient que courir au-dessus des boutons sans les toucher. Il se recoucha sur le lit. « Il fait nuit, » murmura-t-il avec rancœur. « Va voir. » Et lorsqu'il entendit ses pas, mêlés à son rêve, traverser la chambre, il sombra de nouveau dans le sommeil. Il y eut un moment de silence ; puis

il entendit un petit cri de gorge... Jane avait touché les rideaux. Elle les repoussa d'un seul coup et la lumière inonda la pièce. Il faisait presque grand jour. Les moineaux romains menaient grand bruit sur les graviers, un homme dans la cour — laitier ou cuisinier — lui fit un geste amical.

— « Dieu te damne ! Dieu te damne ! Dieu te damne ! » cria-t-elle. Son visage était empourpré. Elle se précipita sur son amant et le secoua.

— « *Cara...* » Il se dressa sur ses pieds en trébuchant. « *Cara, cara,* qu'y a-t-il ? »

— « Regarde ! » cria-t-elle en sanglotant. « Regarde ! regarde ! » et elle entraîna le garçon nu jusqu'à la fenêtre. Puis elle recula et passa son poing à travers la fenêtre ; le carreau se brisa et les fragments tombèrent ; elle passa son second bras dans l'ouverture ; elle se sciait les deux poignets sur les éclats de verre.

— « Non ! » s'écria Giovanni. « Ne fais pas cela, mon Dieu, tu vas t'estropier... » Et il saisit les deux mains, toutes deux aussi blanches que des lis, toutes deux absolument indemnes.

— « Ane bâté, » siffla-t-elle, « triple buse ! Je ne peux pas me blesser ; *ne comprends-tu pas ?* »

— « Non, je ne comprends pas, » dit-il tout tremblant. « Je t'aime. »

Les rayons du soleil effleurèrent le sommet des immeubles de l'autre côté de la cour, et Jane demeura silencieuse, les observant avec des yeux fascinés. Elle se retourna lentement dans ses bras en souriant vaguement comme si elle était devenue sourde. Le soleil vint toucher les sculptures qui ornaient le sommet de la fenêtre, inonda la pièce à travers le carreau brisé et jeta une ombre inclinée sur le rebord.

— « Oh ! mon chéri, » dit Jane, « c'est fini, » et Giovanni resserra ses bras sur elle.

Il ne tenait plus que de la poussière, un fin nuage qui dansa un moment dans le rayon de soleil et tomba légèrement sur le sol.

Dans ses efforts pour retrouver sa piste à travers Rome, Giovanni vint parler au patron du Bar Américain, et le lendemain il rendit visite au cimetière anglais de Rome où reposent tant de morts illustres fauchés par la phtisie. Lorsque tomba le crépuscule, nulle *Inglese* aussi folle que belle ne se glissa, fantôme léger, derrière les pierres tombales ou ne surgit du sol à la manière d'un brouillard. Mais près des grilles, dans un endroit éclairé par la lumière de la rue, il découvrit un bloc de granit, à demi caché par les herbes folles, sur lequel on pouvait lire :

A LA MEMOIRE DE JANE HOOD

Née le 17 octobre 1803 à Oaks, Derbyshire, décédée le 30 mai 1821 à Rome, de consomption. Ce voyage, qui devait la sauver, détermina sa mort.

Loin de son foyer et de ses amis, elle repose sans avoir jamais pleinement goûté les joies de la vie. Veuille Dieu, dans Son infinie Merci, la recevoir en son Paradis et lui accorder la Paix éternelle.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : There is another shore, you know, upon the other side.

AVRAM DAVIDSON

Nigra sum

Les histoires fantastiques d'Avram Davidson se caractérisent par l'évidence tranquille d'un réalisme criant, où le coup de pouce du surnaturel s'insère à notre insu. Ce coup de pouce est ici à peine un effleurement. Il n'en plonge pas moins au tréfonds de très anciens mystères.

PENDANT la plus grande partie de la journée et souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit, Mr. Edwards était assis à l'intérieur d'un petit cube vitré devant un escalier étroit, au tapis dépenaillé. Les gens montaient et descendaient, mais il n'y avait pas d'anges parmi eux ; des algarades, il s'en produisait et elles ne se terminaient jamais bien. Sur la porte du rez-de-chaussée, se trouvait un écriteau où l'on voyait en grosses lettres : CHAMBRES, 1 DOLLAR 50. Au-dessous, une phrase en lettres plus petites : *et au-dessus, à la semaine*. Nul n'avait jamais poussé sa lecture au-delà de la première ligne ; c'était du moins l'impression de Mr. Edwards. Lorsqu'il était tout nouveau dans son emploi, il expliquait soigneusement que le tarif des chambres n'était pas aussi bas pour une *seule* nuit, mais qu'il était nécessaire de payer sept nuits d'avance pour pouvoir bénéficier de ces conditions spéciales. Il avait fini par se lasser...

Un pas traînant sur l'escalier. « V's avez une chambre pour un dollar et demi ? » Une haleine empestée de bière passait par le petit guichet. Mr. Edwards secouait la tête.

— « Je regrette, il n'en reste plus qu'à deux dollars... deux dollars cinquante avec salle de bains ! » Curieux, comme les locataires en puissance manifestaient peu d'intérêt pour le luxe d'une salle de bains particulière ; étrange comme ils étaient peu enclins à se laisser entraîner à la dépense somptuaire de deux dollars, pour avoir droit au privilège de la douche commune. A la fermeture des bars, à deux heures du matin, le rythme des pas traînants s'accélérait sur les marches de l'escalier. Il arrivait parfois que Mr. Edwards pût afficher l'écriteau COMPLET et, dans ce cas, il allait se coucher vers deux heures et demie. Lorsque la chance le favorisait particulièrement, il lui arrivait de se mettre au lit vers minuit. Mais

accrocher un écriteau ne signifie pas nécessairement dormir. Bien sûr, il se glissait entre ses draps et fermait les yeux, mais la procession n'en continuait pas moins, de bas en haut et de haut en bas... les trognes enluminées par la bière qui rechignaient à tirer de leur gousset la moindre piécette en dehors des bars... ceux qui venaient lui dire avec un visage sournois et des lèvres molles (mais les mots étaient-ils nécessaires ?) que tout ce qu'ils voulaient, mon yeu, c'était une chambre pour vingt minutes, mon yeu... ceux qui avaient des yeux fuyants et des manières trop polies pour dire : « Je viens de trouver un boulot et je ne serai pas payé avant demain soir, » ou encore : « Je suis arrivé trop tard en ville pour toucher mon chèque, mais demain matin, à la première heure... » — tous ils passaient et repassaient, créant leur propre lumière, même dans l'obscurité, et apportant leur obscurité personnelle même dans la lumière.

Rares étaient ceux qui confiaient à sa garde le moindre dépôt, même lorsqu'ils prolongeaient leur séjour, et Mr. Edwards n'avait nul besoin de les voir lorsqu'ils quittaient l'hôtel le matin. Il dormait tard et aurait volontiers dormi plus tard encore, pour reculer le moment où il se réveillait, les yeux bouffis et la bouche pleine de bâillements. On prétend que lors des Eleusinies, le soleil se levait à minuit, mais en ce qui concerne Mr. Edwards, le soleil se levait à neuf heures ou dix heures et demie et le seul mystère en l'occurrence était qu'il fût capable de se lever en même temps que lui.

Le café de la veille sommairement réchauffé. Le jus d'orange homogénéisé. La première cigarette, portant la mort dans chacune de ses bouffées. Une image aussi amère que le café dans une tasse sale : le souvenir d'un Mr. Edwards, assis à sa table de classe, les bras croisés, et qui chantait — ils chantaient tous, enfants et maître :

Père, nous te rendons grâces pour la nuit,
Et pour le matin brillant de tout son éclat...

Oui, il brillait vraiment de tout son éclat, dans ce temps-là.

Aide-nous à accomplir notre tâche,
Et à nous montrer bons et charitables
Pour notre prochain...

Eh bien, sitôt le petit déjeuner expédié, voici en quoi consistait la tâche quotidienne : faire la liste de tous les locataires qui n'avaient pas payé leur note et libérer leur chambre pour midi, sinon obtenir de la femme de chambre qu'elle la prépare pour une nouvelle location... Réveiller et conduire jusqu'à la sortie, quelles que soient leurs protestations, toutes les péripatéticiennes farcies de gin que les locataires de passage avaient pu introduire subrepticement dans

l'établissement, en empruntant l'escalier de derrière... Collecter le linge sale et en faire des paquets avant l'arrivée de Louie avec le linge propre, et faire un scandale s'il manquait la moindre pièce... Chasser de leur chambre les deux ou trois vieux pensionnaires, éteindre leur parcimonieux éclairage, et les envoyer dans les rues accueillantes « jusqu'au moment où les femmes de service auraient terminé le ménage », l'hôtel ne possédant ni salon ni salle d'attente. *Bons* et *charitables* ? Pas dans *ce* métier, vieux frère.

Mais, aux environs de midi et quart, Mr. Edwards était de retour derrière son petit guichet et — pour la première et la dernière fois de la journée — il souriait. A midi et quart exactement — quelle que fût l'heure à laquelle il était rentré la veille — Jack Tristram sortait, habillé pour le tennis ou la plage, en tenue irréprochable, l'œil clair, le cheveu lisse, avec toujours un sourire et un mot aimable pour Mr. Edwards. Les autres locataires étaient de mauvais payeurs, des non-entités, des individus, des quidams. Qu'est-ce qu'un homme comme Jack pouvait avoir de commun avec eux, avec ses longues jambes, sa peau lisse, son corps harmonieux, son beau visage, sa jeunesse et son charme ? Il ne travaillait jamais, et après ? S'il avait de temps en temps un peu de retard pour payer sa note, Mr. Edwards avançait l'argent. C'était pour lui un plaisir. Lorsque Jack montrait ses belles dents blanches soigneusement brossées, dans un sourire qui plissait la peau dorée autour de ses yeux (d'un bleu incroyable) en disant : « Eh bien, encore une belle journée et comment va ce cher vieux copain ? », Mr. Edwards savait que la journée était vraiment belle et qu'il était vraiment le copain de Jack. Après tout, le monde n'était pas encore complètement pourri puisque Jack pouvait ainsi partir gaiement faire sa partie de tennis ou prendre son bain. Il retrouvait de nouvelles forces pour supporter le mauvais caractère de MacIde, de la chambre 20, qui faisait les cent pas sur le tapis mince avec ses gros souliers ; la stupidité de Miss Worth, de la chambre 6, et sa ridicule voix de perruche bavarde ; cette truie de Mrs. Roltt, de la chambre 11, qui répandait de la nourriture sur le plancher, ce qui avait pour effet de faire pulluler les cafards ; et la nullité professionnelle de Mary, la femme de chambre...

— « Comment va mon vieux copain par cette belle matinée ? »

— « Très bien, Jack, et vous ? Vous allez prendre un bain ? »

— « Ouais, je vais voir ce que les vagues ont jeté sur le sable pour moi, aujourd'hui. » Il lui lançait un clin d'œil complice, et Mr. Edwards s'esclaffait. Officiellement, il lui fallait souvent fermer les yeux, lorsque Jack revenait, ce qui était fréquent, en compagnie d'une fille aussi jeune et aussi séduisante que lui. Ils escaladaient lestement l'escalier, mains dans la main, balançant les bras, ses yeux à elle fixés sur son visage à lui, son souffle gonflant les géné-

reuses promesses de sa jeune poitrine ; ensemble dans la chambre, le déclic du verrou, le tintement de la chaîne de sécurité, le gémissement soumis du sommier.

Ce jour-là, le moral de Mr. Edwards était plus bas que d'habitude. Il s'était trompé en évaluant les possibilités financières d'un certain Sweeney, de la chambre 5, qui après avoir été logé gratis pendant une nuit entière, avait levé le camp et pris la poudre d'escampette avec armes et bagages. Il était certain que ce désastreux événement allait influer fâcheusement sur l'humeur déjà fort acariâtre de Mr. Brock, propriétaire de cet hôtel et de divers autres établissements similaires, également bon marché.

Deux jeunes fusiliers marins aux joues duveteuses, voulant prouver que le rhum et la vodka ne manifestaient pas d'incompatibilité d'humeur, avaient échoué dans leur entreprise et vomi sur le plancher. Dans de semblables occurrences, Mr. Edwards était obligé de « mettre la main à la pâte », Mary s'en déclarant incapable car un tel spectacle lui soulevait le cœur. Et toute la nuit, dans la chambre voisine de la sienne, les pieds lourds du damné MacIde n'avaient cessé de faire les cent pas.

— « Et comment va mon vieux copain ce midi ? » C'était Jack Tristram qui lui souriait. Mais le sourire lui semblait quelque peu niais. Il remarqua machinalement que Jack ne portait pas sa chaîne d'argent comme d'habitude. Il nota aussi que Jack n'avait pas fait usage de produits dentifrices et s'en voulut de l'avoir observé. Stupide sourire...

— « Votre copain se sentirait beaucoup mieux s'il pouvait voir la couleur de votre argent, pour changer ! » dit-il d'un ton aigre-doux.

— « Heu... *hein ?* Ah ! oui, certainement... » Jack battit en retraite, indécis, répéta son sourire niais et descendit les marches au galop.

Mr. Edwards grommela. Il ferma son bureau, passa dans le hall minable, suivant Mary à la piste grâce aux inévitables traces de poudre à récurer et de torchons égarés, et parvint ainsi à la salle de douche où la crasse venait d'être transférée d'un coin à l'autre et où la crème à polir laissait une croûte blanche sur les cuivres. Elle était là, le balai à la main, regardant d'un air rêveur le mur douteux, tout en rajustant ses cheveux teints en rouge, aux racines grisonnantes.

Depuis de nombreuses années, il la voyait six heures par jour, et il l'avait toujours considérée comme un mal nécessaire.

Son caractère bonasse avait plutôt le don de l'ennuyer. Et voilà que soudain il se sentait pris pour elle d'un accès de tendresse

irrésistible. Il la saisit par la taille et lui planta sur la joue un baiser retentissant.

— « Comment va la plus belle femme de chambre de toute la rue ? » susurra-t-il.

Mary devint rouge comme une pivoine.

— « Oh ! Mr. Ed Wards ! Ohohohohohohihihihhihi ! »

— « Il serait temps que vous fassiez le bonheur de quelque brave homme ! Pourquoi pas moi, par exemple, hein, Mary ? » dit-il en la pinçant galamment.

— « Ohohohohahahaohoho... arrêtez ! » Mais elle n'était pas offensée le moins du monde.

— « Bien qu'il m'en coûte énormément, je dois m'arracher à cette vision idyllique. Mais je reviendrai. » Et il disparut. Mary le suivit du regard, secoua la tête... Eh bien, pensa-t-elle, si jamais on lui avait dit... Elle mania son balai machinalement pendant quelques instants. « Voyons... je voulais lui dire quelque chose... oh ! j'y suis. » Et elle se mit à fouiller dans sa poche dont elle tira deux petits pains de savon, une tablette de chewing-gum à moitié cassée, trois boîtes d'allumettes plus ou moins endommagées, un médaillon au bout d'une chaîne, un billet pour une émission publique de télévision, un penny... Un médaillon au bout d'une chaîne. Elle se précipita en courant dans le hall. « Ohé... Mr. Edwards ! » Il revint sur ses pas, les sourcils levés en point d'interrogation, et lui baisa la main.

— « Miam, miam, » dit Mr. Edwards. Mary émit un petit gloussement.

— « Oh ! regardez ce que je viens de trouver dans la douche, » dit-elle, « un médaillon au bout d'une chaîne... on dirait bien de l'argent, mais c'est peut-être de l'imitation. »

— « Pourquoi ne pas le garder pour faire valoir les contours délicats de votre cou d'albâtre ? » Il se pencha, la bouche froncée comme s'il allait...

— « Arrêtez... Non-non-non. Il doit appartenir à un locataire. Vous feriez bien de le prendre. » Elle le déposa dans sa main.

— « Entendu ! Je vous verrai plus tard. Ne perdez pas vos torchons de vue. » De nouveau il était parti, balançant le médaillon au bout de sa chaîne... L'avait-il déjà vu quelque part ou était-ce seulement une impression ?

— « Comme il est beau et gentil, » dit Mary en le voyant s'éloigner.

Mr. Edwards tourna le coin du corridor et faillit se heurter à MacIde, l'homme aux pieds de plomb qui se tenait debout devant lui souriant d'un air gauche et timide. « Oh ! » dit Mr. Edwards.

— « J'espère que je ne vous ai pas trop dérangé avec mes déam-

bulations nocturnes, » commença aimablement MacIde. Puis d'un geste machinal il saisit le médaillon que Mr. Edwards balançait toujours au bout de sa chaîne.

— « Je vous en prie, » dit Mr. Edwards. « Si seulement tous les locataires étaient aussi peu gênants que vous. » Très gentil garçon, ce MacIde...

Le médaillon s'ouvrit dans la paume de MacIde et les deux hommes se baissèrent pour regarder. A l'intérieur, se trouvait un camée de la taille de l'ongle du pouce. En noir sur fond rouge, on distinguait le profil délicatement ciselé d'une jeune femme, et les lettres qui le cernaient étaient également noires.

— « Joli, hein ? » remarqua Mr. Edwards. « Qu'est-ce qui est écrit ? »

— « Je suppose que je connais suffisamment de latin pour le traduire, » dit MacIde. « *Ex Africa aliquid semper novi* : D'Afrique vient toujours quelque chose de nouveau »... Plaute ? Pline ? Sans doute l'un des deux. Quant à la seconde phrase, *Nigra sum sed formosa*... c'est certainement la Vulgate : « Je suis noire mais belle »... c'est rudement vrai d'ailleurs ! Mais je dois dire que le vieux Jérôme, qu'il soit saint ou pas, est incontestablement un homme blanc, n'est-ce pas ? »

— « Pardon ? »

— « Je suis noire *mais* belle... vous notez la restriction ? En revanche le texte hébreu original, si vous voulez bien me pardonner cette citation scolastique, est *Sh' chorah ani, v'naavah,* c'est-à-dire : « Je suis noire *et* belle »... ce qui est vrai pour nous tous, d'un certain sens. J'entends par-là que nous avons tous nos côtés noirs et, cependant... nous avons tous aussi... »

— « ...nos points de beauté, sans doute ? »

— « Exactement, » approuva MacIde épanoui. « Vous m'avez parfaitement compris. Et pourtant nous mettons en contraste les deux choses... figées dans cette attitude... alors que cela pourrait ne constituer que les deux aspect d'une seule et même chose... Mais à qui appartient cet objet ? »

— « Euh... Comment ? » Mr. Edwards était justement en train de se dire combien ce MacIde était décidément charmant, après tout... Il ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré quelqu'un d'aussi sympathique. « Oh ! vous parlez du médaillon... A vrai dire je ne sais pas trop à qui il appartient. Je vais le conserver pendant un moment pour voir si on viendra le réclamer. » Puis ils se séparèrent en proférant les paroles les plus aimables, tenant tous deux le médaillon jusqu'au dernier moment.

L'après-midi tirait à sa fin. Tristram allait bientôt rentrer, tenant une fille par la main. Mais pas de Jack, au lieu de cela, il y eut quelqu'un qui cherchait Jack.

— « Vous êtes *certain* qu'il n'est pas là ? » demanda le jeune homme. « Ce n'est pas seulement une façon de parler ? » Mr. Edwards secoua la tête. Le jeune homme fit claquer sa langue et marqua quelque pétulance. Un parfum suave se dégageait de sa personne. « Depuis combien de temps vit-il ici ? » demanda-t-il.

— « Ça fait un moment, » dit Mr. Edwards vaguement.

Le jeune homme fit de nouveau claquer sa langue. Il y eut un silence.

A ce moment on vit apparaître Miss Worth, se traînant pesamment sur les marches. C'était une vierge de soixante ans aux chairs fanées et pendantes qui n'arrêtait pas de jacasser à mi-voix, pour elle-même. Elle ébaucha un sourire incertain, hésita et finalement se glissa devant le bureau. Une fois passée, elle s'enfonça dans le hall, fit halte un instant comme si elle se préparait à ramasser quelque chose... jeta un regard en arrière, mais les hommes ne regardaient pas. Elle poursuivit sa route.

— « Jackie vous doit-il de l'argent ? » demanda le jeune homme. Il y eut un temps mort. Puis Mr. Edward leva les yeux sur lui sans répondre. « En tout cas, il m'en doit à moi. Et pas seulement de l'argent. Oh ! toute l'aide et l'assistance que j'ai données à cet ingrat... et puis un beau jour il sort par la fenêtre en emportant mon argent, mes vêtements, mes boutons de manchette... (il serra les lèvres) « et un certain objet d'art qui possède une valeur à la fois sentimentale et financière. » Son visage se couvrit d'affliction. « Depuis qu'il est parti, tout va de mal en pis. »

Un pas lent et vigoureux sur les marches et Tristram était là. Il était en caleçon de bain et portait ses vêtements sur son bras. Il était seul, pas la moindre beauté en vue, et il paraissait au moins aussi affligé que le jeune homme. Celui-ci abandonna instantanément son air accablé pour prendre une expression agressive.

— « Eh bien ? » dit-il en tapant du pied.

— « Oh ! salut Robbie, » dit Tristram d'un air morne.

— « Merci quand même de m'avoir donné des nouvelles ! Il vous était très facile de me trouver. » (Tristram gratta son mollet gauche avec l'ongle de son orteil droit, et regarda le tapis.) « Enfin, n'en parlons pas. Mais il y a certaines choses que je veux vous demander. Les vêtements, vous pouvez les garder... si toutefois vous pouvez vous résigner à cacher aux foules ce corps d'Apollon. Les boutons de manchettes, comme vous le savez, j'en suis sûr, sont un cadeau de ma tante... »

— « Je ne les ai pas en ce moment. Je vous les... »

— « Vous les avez mis au clou, sans doute ? Et quant au médaillon, le plus beau de mes souvenirs de Sicile ? »

Tristram porta la main à son cou, tâtonna sans rien trouver, et finalement se contenta de gratter sa large poitrine lisse.

— « Je ne l'ai pas... J'ai dû le perdre, je suppose. »

Mr. Edwards se souvint brusquement. Il glissa la main dans sa poche. Elle était vide... Eh bien, dans ce cas il ne dirait rien. Perdu une fois, puis une deuxième, qu'il le demeure donc définitivement.

— « Comment ? » La voix de Robbie se transforma en un cri. Il porta les mains à ses tempes. « Oh ! maudit soit le jour où je vous ai vu pour la première fois ! Qu'est-ce que j'ai donc bien pu vous trouver ? Vous n'êtes qu'un sac de viande. Rien d'autre... un grand sac de viande ! »

Tristram fronça les sourcils. En le regardant, Mr. Edwards était tenté de penser comme Robbie. Avec son caleçon pour tout vêtement, il évoquait assez bien un morceau de bœuf habilement préparé. Edwards se demandait comment il avait pu lui trouver du charme.

— « Vous voulez savoir ce que vous êtes ? » hurlait Robbie. « Un vulgaire, un misérable voleur ! »

On entendit un choc mat et Robbie fut projeté contre le mur. Tristram laissa retomber son bras. Puis il fit un pas en avant et Mr. Edwards se précipita hors de son bureau, se plaçant entre les adversaires.

— « Cela suffit maintenant... Vous feriez mieux de vous calmer, je vous préviens. Etes-vous blessé ? »

Robbie tenait la main sur sa joue. Il fit un bruit intermédiaire entre un sanglot et un reniflement. Tenant toujours sa joue, il descendit lentement l'escalier. Tristram le regardait faire. Puis, lorsque la porte d'entrée se fut refermée sur lui, il parla.

— « Je vous rembourserai ce soir l'argent que je vous dois. Mon oncle me l'avancera. Je vais lui demander de me procurer un emploi. J'en ai assez de cette vie. J'en ai par-dessus la tête de toutes ces filles et des types dans le genre de Robbie... »

Il s'éloigna en direction de sa chambre. En cours de route, il rencontra Miss Worth qui sortait de la sienne, en manipulant nerveusement une chaîne d'argent autour de son cou. « Bonjour ! » dit-il soudain joyeux. Miss Worth sourit de surprise et de ravissement.

— « Vous avez pris un bain ? » pépia-t-elle, incapable de soutenir le regard du jeune homme et non moins incapable de détourner ses yeux de lui.

— « Ouais... Dites donc ! Que diriez-vous si nous allions au cinéma ensemble un de ces soirs, hein ? »

— « Jeune sot ! » Miss Worth était écarlate. « Je suis assez vieille pour être votre mère. »

— « Eh bien, pourquoi ne sortirai-je pas avec ma mère, si l'envie m'en passe par la tête ? Je parle sérieusement. Nous nous reverrons. Au revoir. » Et il lui donna une poignée de main.

Miss Worth *savait* fort bien ce qu'elle avait trouvé. Elle n'aurait jamais osé espérer que ça aurait marché, mais ça marchait pourtant.

Je suis noire mais belle...

Oh ! oui, elle connaissait le latin ; son cher papa le lui avait enseigné... Et elle savait qu'elle était belle, mais les autres — tous ces chiens — avec quel dédain ils l'avaient traitée... Mais c'était fini : maintenant ils viendraient ramper à ses pieds... Miss Worth éclata de rire en entrant dans le bureau de Mr. Edwards.

Il avait assisté à la scène avec stupéfaction. Pourquoi diable Tristram se mettait-il en frais pour cette vieille taupe ? Mais voilà qu'à son tour il se surprenait à sourire, à se pencher vers elle avec empressement... Elle n'était pas jeune, elle était rien moins que belle... et malgré tout... il y avait *quelque chose* en elle, quelque chose d'infiniment attirant. Il se demanda comment il ne l'avait jamais remarqué auparavant.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Nigra sum.

T.P. CARAVAN

La cour de Tartarie

Pouvez-vous imaginer l'équivalent de **La métamorphose** de Kafka dans une veine fantaisiste ? Non ? En ce cas, lisez ce récit de l'horrible mésaventure survenue au distingué professeur Dunbar.

LE professeur Dunbar beugla dans l'oreille d'un cow-boy qui lui fouetta la croupe en criant : « Oh ! là, oh ! » Le professeur beugla encore et se mit à courir.

Edward Harrison Dunbar, Licencié en Lettres, Docteur ès Lettres, Docteur en Philosophie, Docteur en Droit, membre de la Société des Langues Modernes, faisait autorité sur la littérature du XVIIIe siècle mais n'était pas préparé à une telle situation : aucun écrivain du Siècle de la Raison n'en avait parlé.

Kafka, certes, avait traité le sujet, mais le professeur Dunbar lisait rarement ce qui avait été écrit depuis 1798.

« La sobriété est la mesure des classiques, » avait-il l'habitude de dire à ses étudiants, « voilà les bases d'un style pur. »

Et voilà qu'il mugissait en courant à travers les plaines poussiéreuses du Texas.

« L'anglais classique est le meilleur, » disait-il toujours. « Purgez votre langage de toute expression familière. Tenez la bride à votre imagination, réfrénez votre fantaisie, respectez les règles. Exprimez-vous avec clarté et précision. »

Et voilà qu'il beuglait vers un autre cow-boy. Celui-ci le fouetta de son chapeau en criant : « Oh ! là, oh ! » et le professeur Dunbar ne put résister à l'instinct qui le poussait à courir vers le troupeau, les yeux exorbités.

En s'éveillant ce matin-là, il avait senti que quelque chose n'allait pas. Et effectivement... il s'était transformé en bœuf. Mais il se réveillait toujours par étapes, en douceur, et dans son demi-sommeil, attendant que l'odeur du café lui annonçât que le breakfast était prêt, il essaya, sans aucune angoisse, de trouver les raisons de cette sensation étrange qu'il éprouvait. Sa plus récente publication, celle qui prouvait que Boswell était le véritable auteur d'*Ossian*, avait été attaquée par quelques imbéciles dans les jour-

naux littéraires, mais il avait sa réponse toute prête : donc ce n'était pas cela. Le journal du collège avait été suspendu à nouveau pour quatre ans, mais c'est ce qui arrivait à chaque parution : ce n'était pas cela non plus. Ses cours étaient bien prêts pour le reste du trimestre : pas de problèmes de ce côté. Ses enfants n'avaient pas d'ennuis, sa femme pas de dettes, et il ne s'était pas enivré outre mesure au club de l'Université depuis plusieurs mois.

Lorsque l'odeur du café parvint enfin jusqu'à lui, il décida que ce malaise était seulement la suite de quelque rêve oublié et il ouvrit les yeux. Il se leva avec un cri de stupeur. Il avait dormi au milieu des vaches.

Il pensa en premier lieu à une farce d'étudiant. Les étudiants étaient chaque année plus ingénieux et plus insupportables. Dans l'université dont le professeur Dunbar rêvait, on n'eût jamais accepté un étudiant au-dessous de soixante ans. Mais même les nouveaux les plus brillants et les plus sadiques auraient été incapables de...

Il pensa en deuxième lieu qu'il était fou, mais il chassa cette pensée aussi facilement que la mouche qui se promenait sur son dos. Il savait parfaitement bien qu'il n'était pas fou. Il n'était pas fou puisqu'il était un érudit. Il était un érudit parfaitement sain et il récita les dix-huit premiers vers de l'*Elégie* de Gray pour se le prouver. Mais il était toujours entouré de vaches et, quelques mètres plus loin, un groupe de cow-boys buvaient du café dans des bols en faïence.

Il pensa en troisième lieu que c'était un rêve.

Il pensa en quatrième lieu qu'il savait que ce n'était pas un rêve.

Un des cow-boys roula une cigarette et le professeur Dunbar arrêta la ronde hystérique de ses pensées. Il meugla un appel au secours et chercha un chemin vers les hommes à travers les animaux endormis. Il avait passé toute sa vie dans une ville universitaire et il était plutôt effrayé par la proximité des autres bœufs. Réveillé par ses meuglements, le reste du troupeau se leva. Ils meuglaient nerveusement autour de lui. Il était effrayé par sa situation, sa peur gagna les autres et leur propre frayeur l'envahit. Il essaya frénétiquement d'avancer. Ses yeux roulaient, sa queue fouettait l'air, il mugissait de terreur.

Le professeur Dunbar était ensorcelé.

Le troupeau s'enfuit en désordre, il s'enfuit avec le troupeau. Il renversa le sceau de café brûlant, un chapeau le cingla, un coup de fusil claqua derrière lui et une vague de terreur le submergea.

Il courut longtemps, jusqu'à ne plus pouvoir courir, et même alors il continua. Mais tout en courant, il se demandait s'il ne pouvait pas démontrer qu'Edward Young était le véritable auteur du troisième livre des *Voyages de Gulliver*. Il savait bien que s'il ces-

sait de penser au XVIIIe siècle, il lui faudrait reconnaître qu'il était devenu un animal. Aussi, tout en courant, se mit-il à penser aux faits nouveaux apportés par la publication du journal de Tickell, à la découverte des vieilles notes de blanchissage de Swift, à l'école poétique des tombeaux et à l'*Elégie* de Gray, avec « *le meuglant troupeau serpentant sur la lande* » (1) et il dut alors admettre qu'il était bien un animal.

Il se dit qu'il était une vache parce que, dans son esprit, « troupeau » était associé à « vache ». En réalité, bien que cette différence n'eût pas grande importance, il était un bœuf.

Soudain, quelqu'un à cheval se mit à courir à côté de lui. On le poussait, on le ralentissait, on le calmait, on le faisait tourner. Finalement il se mit à tourner en rond avec les autres dans la plaine poussiéreuse du Texas, et le troupeau retourna paisiblement à l'endroit d'où il s'était enfui. Le professeur Dunbar avait honte. Un savant comme lui devait être un homme entraîné à examiner tous les aspects des problèmes les plus difficiles pour leur trouver une réponse objective. Et voilà que la terreur l'avait poussé à fuir une situation déconcertante, qu'il avait couru en beuglant comme un jeune étudiant. Bien plus, il avait entraîné à sa suite un troupeau de prix, et l'exercice avait sûrement fait perdre au moins trois livres à chaque bête. Si l'on estimait le troupeau à... (il tourna la tête pour regarder) près de mille vaches, cela faisait trois mille livres ; à raison d'un dollar la livre, il avait fait perdre trois mille dollars au propriétaire du troupeau. (Exerçant le métier de professeur, il pouvait difficilement imaginer une somme de trois mille dollars.)

Un dollar la livre ! La livre de viande ! Une vache ne devient viande que lorsqu'elle a été sacrifiée ! On tue les vaches et on les mange ! Un frisson d'horreur lui parcourut l'échine comme un essaim de guêpes.

Cette fois la fuite ne dura que quelques minutes ; les bêtes étaient presque épuisées.

Pantelant et haletant, le professeur Dunbar examina la situation. La terreur n'était pas une solution. D'abord, c'était le plus important, il fallait que ces cow-boys sachent qui il était. Puis il lui faudrait trouver un moyen pour regagner son université. Peut-être les biologistes avec leurs cyclotrons, leurs atomes et le reste, pourraient-ils lui redonner sa forme normale. (Il n'en savait pas plus sur la biologie que la plupart des biologistes sur les périodiques du XVIIIe siècle.) Ou peut-être faudrait-il consulter la faculté de religion comparée... mais d'abord les cow-boys. Il avança len-

---

(1) Extrait de l'Elegie de Gray :
The curfew tolls the knell of parting day
The lowing herd winds slowly o'er the lea.

tement vers l'extérieur du troupeau et trotta vers un des hommes à cheval.

Le professeur Dunbar beugla dans l'oreille d'un cow-boy qui lui fouetta la croupe en criant : « Oh ! là, oh ! » Le professeur beugla encore et se mit à courir. Ne comprenaient-ils pas ? Qu'est-ce qu'ils avaient ? Il beugla vers un autre cow-boy. Celui-ci le fouetta de son chapeau en criant : « Oh ! là, oh ! » et le professeur ne put résister à l'instinct qui le poussait à courir vers le troupeau, les yeux exorbités.

Il était intelligent et il savait aller au cœur d'un problème. « Monsieur, même à la cour du grand Tartare, un homme peut se faire comprendre s'il sait mettre de l'ordre dans ses idées. » Tout en se secouant pour chasser l'épaisse poussière du Texas, il se rappelait cette doctrine réconfortante du XVIII[e] siècle, mais il oubliait la réponse faite à cette assertion : « Le roi des Tartares est un bouffon, monsieur, et il passe ses jours dans le stupre avec ses concubines. Jamais aucun gentilhomme ne se fera comprendre d'un Tartare, d'un Ecossais, ni d'aucun de ces barbares luxurieux. » Ainsi notre bœuf, suivant la lente marche du troupeau, commençait-il à mettre de l'ordre dans ses pensées. La méthode scientifique ne l'aiderait pas à résoudre son problème : il ne connaissait aucune science. La métaphysique ne valait rien : depuis longtemps il avait rejeté Kant. Les classiques non plus ne pouvaient l'aider : il avait lu Ovide et *L'âne d'or* mais il ne voyait pas comment les rattacher à sa situation. Mais surtout, bien que cette constatation lui fît horreur, aucun auteur du XVIII[e] siècle ne semblait s'être demandé ce qui arriverait à un savant qui se trouverait transformé en vache à son réveil. Très bien, il ne restait que sa propre expérience. Mais comme c'était un professeur, il n'avait jamais eu d'expérience.

Déplorable.

Ah ! mais si, une fois, il avait découvert la dissertation d'un étudiant sur les possibilités de communiquer avec les êtres intelligents d'autres planètes. (Il avait d'ailleurs envoyé le papier au doyen en lui demandant de punir l'étudiant.) Quelle était la conclusion de cette dissertation ? Il secoua la tête et meugla dans son effort de concentration. Les mathématiques. Oui, les lois mathématiques seraient partout les mêmes et tout le monde les reconnaîtrait. Il était sauvé. Il n'avait plus qu'à montrer sa connaissance des mathématiques.

Le troupeau avait ralenti en arrivant près d'un remblai de chemin de fer. Une pompe amenait de l'eau dans un large fossé. Mais que savait-il en mathématiques ? Il but longuement. Courir donne soif. Isaac Newton, bien sûr, et la loi de la gravité. Mais qu'est-ce

que la loi de la gravité ? Comment s'énonce-t-elle ? Il l'avait pourtant déjà vue. Un autre bœuf le poussa et l'écarta de l'eau.

$E = mc^2$

Non, ça n'allait pas. Cette formule n'avait pas l'accent newtonien authentique. Est-ce que quelqu'un, un de ces modernes, n'avait pas aboli la gravité ? Il secoua tristement la tête. Plus rien n'est immuable aujourd'hui. Il mugit de désespoir.

Etait-ce un train qui sifflait ? Chicago. Les parcs à bestiaux. Le couteau du boucher. La mort. « Tout sert sauf le cri. » Non, ça, c'est pour les porcs. Combien de fois avait-il mangé du bœuf dans sa vie ? Combien de cuir avait-il utilisé pour ses sacs et ses valises ?

La peur remit en branle ses pensées. Il avait étudié les mathématiques jadis, lorsqu'il était étudiant, mais c'étaient des mathématiques à l'usage des étudiants en lettres et personne n'y accordait d'importance. Pourtant il fallait se souvenir de quelque chose. Après tout, il avait suivi les cours pendant trois ans avant de se trouver assis derrière quelqu'un capable de faire les exercices au moment de l'examen. N'était-il pas question d'une histoire de triangles ?

Aucun doute, c'était bien un train. Il voyait s'élever le panache bleu de fumée sur la voie.

Ah ! oui, on trace un triangle avec des petites boîtes sur les côtés. Ça veut dire quelque chose en mathématiques. Il était sauvé ! Rapidement, il bouscula les bêtes à côté de lui et, humblement, s'approcha des cow-boys. Il lui fallait se souvenir de paraître bien calme pour ne pas les effrayer. Il agita la tête. Il essaya un sourire engageant.

Avec son sabot droit, il dessina maladroitement un triangle sur le sol. Il lui était difficile de coordonner ses mouvements. Sa patte n'exécutait pas bien le dessin qu'il voulait. Pourtant, il réussit finalement à le terminer. Il leva la tête en soufflant très fort. On ne l'avait même pas remarqué.

Il essaya de pousser doucement un des cow-boys, mais il avait oublié l'existence de ses cornes. L'homme poussa un cri aigu et lança son énorme chapeau à la tête du professeur. Ahuri et affolé, celui-ci se précipita vers le troupeau. La présence des autres lui procurait un curieux sentiment de sécurité. Il se mit à paître avec une certaine satisfaction l'herbe piétinée. Quelqu'un allait vite remarquer son diagramme et comprendre ce qui s'était passé.

Il avançait lentement avec le reste du troupeau pendant que la chaleur du soleil caressait son dos à travers la poussière. De temps à autre, il chassait une mouche avec sa queue. Il serait sauvé dans quelques minutes mais, pour l'instant, il se laissait envahir par une agréable lassitude, tout comme il le faisait en feuilletant lentement des livres dans la pénombre fraîche du coin le plus reculé

de la bibliothèque de l'université, là où on ne voyait des étudiants que s'ils s'étaient perdus. Il mâchait lentement l'herbe devant lui. Il se demandait en somnolant si Swift avait vraiment été sourd ou avait seulement fait semblant de l'être. Il ruminait en rêvant. S'il obtenait une bourse, il irait en Angleterre, l'été prochain, chercher les preuves de sa théorie selon laquelle Sir Robert Walpole était le véritable auteur de *L'opéra des gueux*. Le troupeau s'énervait autour de lui et il avança plus vite.

Soudain il se trouva en face d'une haute barrière en bois. Il longea la barrière, poussé par les autres. Mais qu'arrivait-il ? Il regarda en arrière et mugit de stupeur. Il marchait entre deux barrières sur un plancher de bois. Il montait une rampe étroite. Quoi ? On le chargeait dans un wagon à bestiaux. La rampe résonnait comme un tambour.

Mais il ne voulait pas, il ne voulait pas monter. Où étaient donc ceux qui devaient le sauver par les mathématiques ? Il s'arrêta sur la rampe et regarda en arrière. Le troupeau s'étalait derrière lui. Ils avaient piétiné le dessin qui lui avait tant coûté. Il mugit en signe de protestation. Un cow-boy se pencha sur le bord de la barrière et le toucha du bout de son bâton. Le professeur Dunbar bondit, étreint par une incontrôlable angoisse. Il ne s'attendait pas à une décharge électrique. La porte du wagon se ferma brutalement derrière lui. Il était pressé de toutes parts, presque incapable de bouger. Il gratta le sol de ses sabots et mugit aussi fort qu'il le put ; tous les autres mugirent avec lui. Les protestations du troupeau accompagnèrent le bruit des roues depuis le Texas jusqu'à Chicago.

Chicago ! Il y avait une université à Chicago ! Il y aurait des chercheurs, des doyens, des titulaires de chaire, des professeurs, des chargés de cours, des assistants, des moniteurs, des lecteurs, des étudiants : toutes les catégories, toutes les conditions humaines.

Enfin il arrivait. Il regardait les gratte-ciel et son cœur sautait dans sa poitrine à contempler Chicago dans le ciel. Le train craquait et crissait en entrant dans les parcs à bestiaux. Là ? Il avait vaguement supposé que le troupeau suivrait la rue principale, de la gare aux fabriques de conserves. Il regarda anxieusement au-delà des parcs à bestiaux. Pas de savants. Pas même un jeune étudiant, pas même un joueur de football. Rien que des enclos et une série de hauts bâtiments d'où s'échappaient (il frémit) les mugissements effrayés du bétail et une vague odeur de mort.

Les portes s'ouvrirent. On le poussa et le troupeau s'élança hors du wagon. Dans un enclos. Vite, vite, il fallait se sauver. Il gratta le sol et mugit. Ça n'avançait à rien, toutes les bêtes grattaient le sol et mugissaient. Vite ! Quelqu'un ouvrit la barrière de l'enclos. Il dut suivre une rampe. Déjà ? Où allaient-ils ? Un par un,

ils trottèrent vers un bâtiment. Ils montèrent une première rampe, puis une autre, encore une autre. Il mugissait de détresse. Encore plus haut. Le troupeau mugissait autour de lui.

Puis la rampe s'arrêta. Le plancher de ciment résonnait sous ses sabots tandis qu'il suivait le bœuf devant lui. La lumière électrique étincelait. Le ciment s'arrêta. Il marchait sur de la sciure teintée de sang. Boum ! Le bœuf qu'il suivait s'effondra. Une secousse du plancher et le corps disparut. Un homme, un marteau à la main, attendait qu'il arrive à lui.

Ce n'était pas une décharge électrique qui le ferait bouger cette fois. Il assura fermement son équilibre sur trois pattes et se mit à écrire avec un sabot sur le sol. Pas de mathématiques cette fois-ci, il allait simplement écrire quelle était sa situation.

Il était fier de son sang-froid, car il se dominait si bien qu'il se souvenait même qu'il devait écrire à l'envers pour que l'homme puisse facilement lire dans la sciure sanglante :

JE SUIS PAS UNE VACHE. JE SUIS LE PROFESSEUR DUNBAR. NE ME TUEZ PAS S'IL VOUS PLAIT.

Puis il trotta vers l'homme pour accepter ses excuses.



— « Comment ça a marché aujourd'hui, Eddie ? » fit le caissier en remettant son reçu à l'ouvrier de l'abattoir.

— « Oh ! rien de neuf. Encore une de ces bêtes à la noix, qui dansent la gigue devant vous avant qu'on les assomme. »

Laborieusement, il gribouilla sur le reçu un X en guise de signature. « Ça fait déjà le cinquième, ce mois-ci. »

Traduit par Michèle Santoire.
Titre original : The court of Tartary.

ROLAND TOPOR

Le spectacle est permanent

Parallèlement à son activité de dessinateur, Roland Topor s'est exercé dans **Fiction,** depuis quatre ans, à un violon d'Ingres littéraire. Il a si bien persévéré dans ce domaine que les éditions Buchet-Chastel publient ce mois-ci son premier roman : **Le locataire chimérique.** Ce qui ne l'empêche pas d'autre part d'exposer, de vendre des dessins à divers journaux et même de tâter du cinéma (il a écrit le scénario et les dialogues d'un moyen-métrage réalisé par René Laloux). Nous sommes persuadés qu'il ira loin. Mais il se multiplie si bien que nous ne savons même plus dans quelle(s) voie(s).

L'OUVREUSE a braqué sur moi sa torche électrique. Je lui ai tendu mon billet. Elle m'a amené jusqu'à un fauteuil libre. J'ai glissé un peu d'argent dans sa main. Elle m'a dit : « Merci, monsieur. »

J'ai demandé pardon à mes voisins en m'installant. Ils n'ont pas répondu. Leurs yeux étaient fixés sur l'écran, ils retenaient leur souffle.

Il n'y avait pas de musique.

Le film devait être captivant. J'ai ôté mon pardessus, j'ai allongé les jambes. Par inadvertance, mon coude a heurté le bras du spectateur assis à ma droite. Je l'ai prié de m'excuser. Il n'a pas fait mine d'entendre.

J'ai extrait mes lunettes de leur étui. Je les ai bien essuyées avec mon mouchoir avant de les mettre. J'ai plié le pardessus pour le disposer sur mes genoux. Une pièce de monnaie s'en est échappée. Je l'ai distinctement entendue rouler sur le sol. Je me suis baissé pour la récupérer, mais dans l'obscurité je ne voyais rien. J'ai craqué une allumette. La pièce était là, en évidence, juste entre mes pieds.

En me redressant, j'ai murmuré quelques excuses à mes voisins. Ils n'ont pas réagi. Ils regardaient fixement l'écran.

Je me suis détendu.

J'ai regardé l'écran à mon tour.

L'image représentait une chaise vide adossée contre un mur

blanc. Au pied de la chaise, il y avait une sorte de bocal rempli d'un liquide jaunâtre. Un étrange dispositif maintenait une bille en équilibre au-dessus de la surface du liquide.

Je n'ai pas très bien compris ce que cela signifiait. Je comptais sur la suite pour me l'apprendre. Pourtant, comme au bout de plusieurs minutes, l'image n'avait pas changé, j'ai commencé à m'impatienter. Toujours la chaise, le mur blanc et le bocal muni du dispositif.

J'ai examiné mes voisins. Ils semblaient hypnotisés. Eux aussi attendaient la suite, peut-être ?

Eh bien non, une demi-heure plus tard, l'image était identique.

J'étais plus qu'impatienté, j'étais furieux. Il s'agissait d'un incident technique, sans doute. Mais pourquoi les spectateurs ne réagissaient-ils pas ? Ils subissaient sans révolte la fastidieuse image qui leur était imposée. Je tentais en vain de discerner un mouvement de colère, ou de mécontentement, tout au moins. Personne ne bronchait.

Quelle situation insensée !

La morne torpeur de cette salle m'est devenue insupportable. J'ai crié :

— « Alors ? Que se passe-t-il ? Lumière ! »

C'est moi qui suis soudain devenu le point de mire de tous les regards. J'ai voulu sourire, mais une inquiétude inexplicable a figé mes lèvres en une grimace hideuse. J'ai balbutié à mon voisin de droite qui me dévisageait de ses petits yeux cruels :

« Eh bien, oui, quoi... Il faut faire quelque chose... »

Les mots se sont étranglés dans ma gorge.

Les yeux me fixaient passionnément.

Que me voulaient-ils ? Pour donner le change, j'ai feint de m'intéresser à l'écran.

Il y avait une autre image. Elle représentait maintenant une foule de gens assis qui m'observaient avec avidité.

Je me suis tourné vers mon voisin de gauche pour me justifier. Il n'était plus là.

Je ne me trouvais plus dans mon fauteuil de cinéma.

J'étais assis sur une chaise.

Derrière moi, il n'y avait qu'un mur blanc.

A mes pieds, un bocal.

La foule épiait mes réactions.

Je me suis levé d'un bond pour me précipiter vers la sortie.

Je me suis cogné contre une paroi invisible.

Je ne pouvais plus sortir.

J'étais prisonnier dans une cage de verre !

Je me suis rassis. J'ai attendu. Les regards étaient fixés sur moi. Mon attention s'est portée sur le bocal par terre. Un mouve-

ment imperceptible, d'abord, puis de plus en plus rapide, a amené la bille près de la surface du liquide. Quand la boulette de cyanure a plongé dans l'acide sulfurique, des vapeurs se sont formées.

J'ai retenu ma respiration.

Lorsque j'ai relevé la tête, des signes bizarres avaient fait leur apparition entre les spectateurs et moi, sur la vitre. J'ai mis plusieurs secondes avant de comprendre qu'il s'agissait de trois lettres vues à l'envers. Je n'ai pas eu de mal à les déchiffrer, c'étaient les trois lettres du mot FIN.

Ma poitrine est tendue comme un abcès.

On a ouvert les portes. Les spectateurs ont quitté la salle.

Je peux apercevoir, dehors, la file des gens qui attendent la séance suivante.

JACK SHARKEY

La fin du rêve

Voici l'histoire d'un homme dont on ne sait trop s'il rêve sa vie ou s'il vit son rêve. En d'autres termes, un conte où les rapports — toujours fluctuants — du rêve et de la réalité sont étrangement solidaires. Mais Jack Sharkey ne se contente pas de cette facile opposition. Il va plus loin ; il va, pourrait-on dire, jusqu'au bout. Jusqu'à une chute qui est, véritablement, une chute digne de ce nom.

LE Dr. Moonstar écrivait rapidement, en grosses lettres noires, sur l'épais papier jaune et pulpeux de son bloc. Au-delà du bord supérieur de ce bloc, sur un nuage rose à peine plus petit que celui sur lequel flottaient son bureau et sa chaise, le jeune homme étendu sur la couche capitonnée regardait languissamment le vide d'un bleu sombre qui s'étendait de toutes parts autour des deux nuages ; il parlait d'une voix monotone et sans timbre, et donnait un récit détaillé que Moonstar écrivait sous forme sténographique sur les feuillets dont un nombre respectable était déjà garni des discours du patient.

— « Ensuite ? » dit Moonstar au jeune homme qui venait de s'interrompre, « vous vous êtes battu en rêve et vous êtes parti de votre appartement en claquant la porte ? »

— « C'est exact, » dit Greg Norton, le jeune homme étendu sur la couche. « Adela était furieuse, naturellement. Elle voulait mettre en pièces tous mes tableaux, écraser mes tubes de couleur, casser les brosses en deux. Je savais qu'elle n'en ferait rien après que je serai parti, bien sûr. Mais si j'étais resté, la colère l'aurait poussée à ces extrémités. C'est pourquoi je suis sorti. »

— « Et ce fameux Village qui est toujours le théâtre de vos rêves... était-il toujours le même, lorsque vous êtes sorti ? »

— « Le même — du moins dans la mesure où le Village demeure immuable, » dit Greg. « Quelques nouveaux personnages avec des barbes luisantes, des tableaux en plus ou en moins sur la place. Vous voyez. Mais les immeubles, les rues... toujours les mêmes. »

— « Toujours à... » Le psychiatre consulta ses notes. « C'est toujours à New York que se situe cette fantastique cité insulaire que vous avez décrite la semaine dernière ? »

— « Autant que je puisse en juger. La question de lieu n'a pas été évoquée dans les conversations que j'ai eues avec mes confrères la nuit dernière. »

— « Je vois, » dit Moonstar. Puis, tandis qu'il notait ce renseignement sur son bloc, un éclair rougeâtre sur sa gauche le fit tourner la tête dans cette direction. Au loin, dans le grand vide ténébreux, une forme globulaire d'un rouge pâle prenait peu à peu naissance. Moonstar soupira, retira son pince-nez, et les yeux fermés, se massa le dos de son appendice nasal. « Ce sera tout pour aujourd'hui, je pense, Mr. Norton, » dit-il.

Greg s'assit et laissa pendre ses pieds sur le bord de la couche, au-dessus de la frange de nuage rose qui séparait ses pieds nus du vide. « Demain, même heure ? » s'informa-t-il, en se grattant la taille où l'élastique de son pyjama s'était imprimé dans la peau.

— « Même heure ! » dit Moonstar. « Assurez-vous de la localisation du Village si le rêve se reproduit. »

— « Entendu, » promit Greg, et il s'élança légèrement du bord de la couche. De pâles arborescences de nuage effleurèrent la plante de ses pieds, puis il plongea avec bonheur dans le vide bleu-noir, les deux nuages jumeaux réduits à la dimension de deux points, très haut au-dessus de sa tête. Greg basculait confortablement au ralenti, bâillant paresseusement en regardant avec un intérêt mitigé le globe rouge dont l'éclat augmentait petit à petit au loin. Le rouge terne de la surface devenait éblouissant et lui faisait mal aux yeux. Il ferma étroitement les paupières et s'efforça d'ignorer les aveuglantes traînées jaunes que le globe éclatant avait laissé à l'intérieur de ses orbites. Il renâcla, se tordit dans la direction opposée et vint heurter une main. Il ouvrit les yeux et aperçut un oreiller froissé et les cinq ongles rouge sang de la main qui s'y reposait. Se dressant sur son séant, il vit Adela, le visage bouffi d'avoir trop dormi, étendue somnolente à son côté.

— « Ça alors, » soupira-t-il en sortant du lit. Il s'étira au milieu d'une litière de chiffons souillés de peinture, éparpillés dans son studio aux grandes fenêtres inclinées, orientées au nord, près de son chevalet et de sa toile à demi terminée. « Toujours le même rêve. Je me demande si ce village où je crois me trouver est toujours dans cette stupide île. »

Il jeta un coup d'œil à travers la partie inférieure de la fenêtre et aperçut la toile d'araignée des câbles d'un pont suspendu, dans le brouillard lointain du matin, qui franchissait toujours la rivière dont il avait rêvé, sur l'extrémité sud de l'île.

« Toujours là, je parie, » soupira-t-il, en branchant la prise du réchaud électrique, sur lequel la cafetière était posée. En attendant le moment où le café commencerait de passer, Greg se débarrassa de son pyjama, passa un épais peignoir de bains en laine

bleue et sortit dans le vestibule pour se servir le premier de la baignoire que lui et Adela partageaient avec l'autre studio du dernier étage. Il n'y avait, comme cela arrivait deux rêves par semaine, pas d'eau chaude, mais Greg prit néanmoins sa douche, s'imaginant que la sensation d'être malpropre et pas lavé était réelle, bien qu'il sût qu'il ne s'agissait que d'un simple produit de son esprit ensommeillé. « Un rêve de savon, » dit-il en citant les paroles du Dr. Moonstar tandis qu'il luttait contre le désir de son corps d'échapper à la pluie glaciale, « peut-être une saine réaction contre un rêve de transpiration séchée. »

Greg s'essuya en frissonnant et combattit une envie d'éternuer. « Je pourrais m'éveiller et je devrais affronter Moonstar sans avoir aucun détail à lui présenter. »

De retour à la chambre, il vit qu'Adela était assise sur son lit et le regardait fixement de ses yeux gris et fatigués.

— « Comment va le pays des nuages ? » demanda-t-elle sardoniquement, Greg regretta de lui avoir confié qu'elle faisait partie de son rêve du village, puisque son ressentiment paraissait tout à fait réel.

— « Bien, » dit-il sans se compromettre. « Le Dr. Moonstar estime que nous faisons des progrès remarquables. »

— « Et quelle est la mission d'aujourd'hui ? » demanda Adela.

— « Il s'agit de découvrir si nous nous trouvons toujours sur... comment s'appelle-t-elle ?... l'île de Manhattan, » dit Greg en coupant le courant et en versant deux tasses de café. Il apporta la sienne à Adela et elle la prit sans le remercier, demeurant au lit avec les couvertures serrées autour de la taille et en s'appuyant à la tête du lit.

— « Comment s'appelle-t-elle ? » fit-elle en haussant les épaules. « Elle a toujours eu le même nom. A moins que tu ne l'aies inventé lui aussi ? »

— « Probablement, » dit-il en s'asseyant sur le lit. « Sans quoi nous ne pourrions pas en parler. »

Adela le regarda pendant un bon moment comme si elle essayait de dire quelque chose. Alors — et Greg sentit qu'elle n'exprimait pas ce qu'elle avait pensé — elle grogna un tardif « Merci pour le café. »

— « Bien sûr, » dit-il en dégustant le sien. Au bout d'un moment Adela se leva, mit sa tasse vide dans l'évier et se dirigea vers la salle de bains. Au moment d'ouvrir la porte donnant sur le vestibule, Greg lui dit : « Il n'y a pas d'eau chaude. »

Ennuyée, Adela s'arrêta, la main sur la poignée, et le regarda par-dessus son épaule. « Le moins que tu puisses faire, » dit-elle avec un humour amer, « c'est d'en rêver un peu pour moi. »

— « Tu sais que je ne peux pas faire cela, Adela, » dit Greg

d'un ton plaintif. « Le Dr. Moonstar prétend qu'une interférence directe pourrait compromettre mon équilibre psychique et... »

— « *Moonstar !* » geignit Adela en fermant les yeux. « On croirait que son seul nom pourrait... »

— « Pourrait quoi ? » demanda Greg.

— « Rien, » dit Adela. Elle sortit dans le vestibule, sans fermer la porte, et après quelques instants Greg entendit le bruit de la douche dans la salle de bains. Il bâilla, se versa une seconde tasse de café et la plaça pour refroidir sur le bord étroit de la fenêtre, pendant qu'il passait ses vêtements. Lorsqu'Adela revint, le visage pincé et légèrement bleui, il était en pantalon de toile bleue passée, en pull-over bleu marine et en sandales, étudiant sa dernière toile.

Lorsque Adela eut passé son maillot, ses mocassins et sa jupe rouge, Greg avait pris une décision et avait mis les couleurs nécessaires sur sa palette. Il travaillait avec rapidité, sûreté, souriant inconsciemment, clignant de l'œil et fronçant les sourcils en regardant son œuvre d'un air critique. Adela saisit la tasse à présent vide qui se trouvait sur le rebord de la fenêtre, la remplit une fois de plus et la remit à sa place primitive, avant de venir se placer derrière la peinture pour l'examiner en même temps que lui.

— « Il est presque terminé, » remarqua-t-elle, « mais la main gauche paraît toujours fausse. »

Contrarié, Greg regarda sa femme puis la toile. « Elle est un peu disproportionnée, » dit-il au bout d'un instant. « Voudrais-tu poser de nouveau ? »

— « Pourquoi pas ? » dit sa femme en montant sur la grossière plate-forme à quelques mètres du chevalet, et prenant la pose de la fille peinte sur le tableau.

— « Un peu plus haut, » dit Greg sans la remercier.

Adela obéit, et Greg poussa un grognement lorsque la main eut atteint le niveau demandé, puis il se remit à peindre avec fureur. Lorsque son bras fut fatigué, elle descendit de la plate-forme et vint de nouveau se placer derrière le chevalet.

— « Où est le rouge à ongles ? » demanda-t-elle en étudiant la peinture.

— « Il jurait avec la teinte de la robe, » dit Greg, « c'est pourquoi j'ai peint les ongles avec leur couleur naturelle »

— « Moi, j'aimais le rouge, » dit sa femme.

Greg haussa les épaules et continua de peindre sans répondre. Adela, lasse de voir les brosses courir sur la toile, examina ses mains à la lumière qui tombait de la fenêtre. « J'aurais juré que j'avais du vernis sur les ongles, » dit-elle.

— « Il a sans doute été lavé par l'eau de la douche, » dit Greg.

— « Du vernis à ongles ? » dit Adela en riant. « Même l'eau chaude ne le dissoudrait pas. »

Greg haussa de nouveau les épaules. « Tu as dû te tromper, » dit-il. Puis il se souvint du moment où il était entré dans le rêve et avait vu la main de sa femme sur l'oreiller auprès de lui. « Non, » dit-il, « tu as raison. »

Il posa sa brosse et la regarda fixement. « Tes ongles étaient vernis ce matin. »

Adela regarda de nouveau ses doigts. « A présent ils ne le sont plus. » Fronçant les sourcils, elle mordilla un fragment de peau qu'elle venait de découvrir au bord d'un doigt et dit du coin de la bouche : « « Peut-être ce café qui-se-lève-et-marche-tout-seul de ta fabrication travaille-t-il les ongles de l'intérieur. »

— « Peut-être, » dit Greg, « ou bien serait-ce que je serais intervenu dans le rêve ? »

— « Le rêve, le rêve, le *rêve !* » geignit sa femme. « Retournerons-nous donc toujours au même sujet ? »

— « Et si je parvenais à te le prouver ? » dit Greg brusquement. « Si en supprimant le rouge à ongles sur la peinture, je le supprime également dans la réalité... je devrais pouvoir te montrer... »

— « Greg ! » s'écria Adela, la colère et l'irritation grouillant dans son estomac comme une pelote de vers chauds. « Je te crois sur parole. Laisse maintenant cette peinture tranquille. Elle est très bien. »

— « Mais, » dit-il déçu, en laissant sa brosse voguer au-dessus de la toile, « n'y a-t-il rien que tu désirerais voir modifier en toi ? On pourrait par exemple retirer un peu de graisse sur tes hanches, rendre tes jambes plus jolies, changer la longueur de tes cheveux... »

— « Je m'aime comme je suis ! » trancha Adela, « exactement comme je suis, et toi aussi tu dois m'aimer comme je suis, sans quoi pourquoi m'aurais-tu épousée ? Si tu veux me peindre de façon différente, que ce soit avec une poignée d'argent ! Ce serait un changement que je goûterais. »

— « Crois-tu que je pourrais ? » demanda Greg intrigué. Mais Adela, avec un cri de colère, tourna les talons et sortit.

Demeuré seul, il examina ses tubes de couleurs, en sélectionna quelques-unes dont il déposa une coulée sur sa palette et reboucha soigneusement les tubes ; puis il s'approcha de nouveau de la toile. Il peindrait d'abord des feuilles de papier oblongues dans la main d'Adela, les borderait délicatement de vert, puis il copierait en noir — dans le même style que le reste du tableau — les chiffres et les dessins de billets de valeur importante...

Une touche de blanc et sa main s'arrêta. « J'interviens dans le rêve, » se dit-il. « Le Dr. Moonstar pourrait fort bien ne pas

approuver. Il vaudrait mieux lui demander... Mais je ne puis le faire avant de m'éveiller, n'est-ce pas ? D'autre part, cette expérience me fournira des détails intéressants pour ma prochaine analyse. Jusqu'ici, il ne s'est rien passé que de très quotidien et monotone au cours de cette vie dans mon village de rêve. »

Après quoi il termina la liasse complète de billets dans la main du sujet. Il choisit des billets de cinquante dollars comme étant plus faciles à écouler dans les magasins du voisinage. De plus gros billets auraient posé des problèmes de change. De plus petits auraient été vraiment une absence d'ambition désespérante.

Au coucher du soleil, sa femme n'étant pas encore de retour, Greg descendit les quatre étages pour voir si elle n'apparaissait pas dans les rues obscurcies. Il interrogea des relations qui se promenaient le long des trottoirs moins surchauffés, ou qui se vautraient sur les bancs dans le square. Oui, on avait vu Adela dans la matinée ; oui, elle avait dit qu'il lui était tombé de l'argent d'une façon inattendue. Quelqu'un l'avait vue descendre dans le métro à la 14e Rue. La piste s'arrêtait là.

Greg retourna à son studio sous les toits avec un léger mal de tête.

Il demeura longtemps éveillé, guettant le bruit de ses pas dans l'escalier, et à la fin ses paupières lasses se fermèrent.

— « Alors vous supposez qu'elle est montée en ville et qu'elle vous a abandonné ? » demanda Moonstar en écrivant scrupuleusement.

— « Quelle autre solution voyez-vous ? » soupira Greg en étreignant nerveusement les bords de la couche. « J'ai peint près de trois cents dollars dans sa main. Elle n'a jamais possédé tant d'argent à la fois. Il est fort possible que la chose lui ait monté à la tête. »

— « Intéressant, » dit Moonstar. « Votre rêve prend un sens maintenant. Ce qu'il faut faire, c'est avoir une explication avec l'homme nouveau qui vient d'entrer dans sa vie. »

Greg tourna son visage vers le docteur puis s'assit. « Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y a un homme nouveau ? »

Moonstar haussa les épaules doucement. « Elle n'est pas retournée près de l'ancien, n'est-ce pas ? » Il sourit avec indulgence et fit signe à Greg de reprendre la position allongée. « C'est chose banale dans les rêves d'amour déçus. Les femmes ne quittent jamais quelque chose... Elles vont vers quelque chose. »

— « Je retourne en bas, » dit Greg, en se laissant glisser sur le bord de la couche. » Il faut que je la retrouve .»

— « Ce n'est qu'un rêve, » commença Moonstar, mais Greg disparaissait déjà dans le vide noir entre les nuages.

Il s'assit en sursaut dans son lit, rejeta la légère couverture

et trouva ses vêtements et ses chaussures sans allumer. Dans la petite salle de bains, au bout du vestibule, il s'éclaboussa le visage d'eau froide, l'essuya dans une serviette rude, et se dirigea vers l'escalier. Il s'arrêta sur le palier supérieur.

— « Elle pourrait se trouver en mille endroits, » se dit-il. « Il me faut un indice qui m'indique lequel... Le tableau !»

Greg revint en toute hâte dans le studio et tourna le bouton électrique. La toile se trouvait face à la fenêtre obscurcie, noyée dans une grisaille qui la rendait invisible, dans le maigre éclairage de la chambre. Greg la retourna du côté de la lumière et faillit renverser le chevalet ; il demeura stupide en voyant le portrait de sa femme.

La main qui avait tenu la liasse de billets était vide, et Adela n'était plus debout mais gisait dans une mare de sang. Les ecchymoses qui parsemaient son visage et ses épaules nues témoignaient de la brutalité de son agresseur. Fallait-il appeler la police ? Il repoussa cette idée. Il n'avait rien d'autre qu'un portrait à montrer. Un portrait qui pourrait bien l'envoyer à la chaise électrique si Adela était découverte dans la pose où il l'avait — apparemment — peinte. Son rêve ne devait pas se transformer en cuisant cauchemar.

Prestement, Greg saisit sa palette, ses brosses et ses couleurs et s'attela à un mystérieux travail. Une heure plus tard, tout était terminé.

Le maillot et la jupe avaient disparu, remplacés par une somptueuse robe du soir bleue et une étole de vison. La dernière phalange de chaque doigt était effacée, ne laissant que de vagues moignons rougeâtres. Le corps se terminait par un cou dentelé : la tête avait été complètement grattée.

— « Maintenant, personne ne saura plus qui elle est, » dit Greg avec un sentiment de triomphe. « Les vêtements trop riches dirigeront les soupçons ailleurs que dans le Village ; pas d'empreintes digitales, pas de visage, rien qui puisse diriger les recherches de mon côté. Je suis sauvé, sauvé. »

Tremblant de fatigue, il se versa une tasse de café froid qui restait du matin.

Il l'avala en trois gorgées, se sentit plus calme et retourna à la contemplation de son travail. Le paysage désolé qui servait de cadre au cadavre demeurait, de même qu'une grande partie du sang. Mais Adela n'était plus là !

— « La police... » dit Greg tout haut. L'incertitude de sa propre voix le troubla. « Ils ont dû la trouver... et ils l'auront transportée à la morgue, voilà tout ! »

Il fut saisi d'un impérieux désir de voir le Dr. Moonstar sur-le-champ. Il se précipita vers le lit. Son pied heurta quelque chose

sur le plancher ; il tomba de tout son long et vint heurter le mur de la tête. Etourdi, il s'assit pour reconnaître l'objet qui l'avait fait trébucher.

Sur le sol, non loin du pied du chevalet, se trouvait le chiffon imbibé d'essence qui lui avait servi à faire disparaître les détails compromettants du portrait. Un renflement indiquait la présence de l'objet sur lequel son pied avait buté. Il savait de quoi il s'agissait, mais souleva néanmoins le chiffon, et c'est alors qu'apparut la tête d'Adela avec les dix phalanges sanglantes.

Dans l'escalier, se fit entendre un bruit de pas pesants qu'il reconnut aussitôt : il savait pourquoi elle revenait. « Moonstar ! » hurla-t-il, en se dirigeant à quatre pattes vers le lit. « Moonstar, réveillez-moi ! Le rêve devient un cauchemar ! Le rêve devient un cauchemar ! Réveillez-moi ! »

Comme un enfant, il se blottit sous ses couvertures en se cachant le visage sous l'oreiller. Il entendit la porte s'ouvrir, les pas traverser la chambre vers le chiffon et son effroyable secret.

« Moonstar ! » gémit-il, et il sentit sa conscience sombrer dans les ténèbres d'un mortel évanouissement.

Le jeune homme s'assit sur la couche, avec un frisson de soulagement. « Docteur, je viens de faire le pire... » commença-t-il, puis il s'arrêta court : le nuage de Moonstar était vide d'occupant. Le bureau et le bloc étaient fidèles au rendez-vous, mais, de Moonstar, pas la moindre trace. Une pancarte, sur la table, portait ces simples mots : « *Le docteur est en vacances* ».

Greg s'assit sur le bord de la couche, contemplant la pancarte avec des yeux fixes. Il savait qu'il ne pourrait demeurer à la même place qu'autant que la fatigue ne le ferait pas de nouveau sombrer dans le sommeil, et alors...

D'un mouvement frénétique il se retourna, se jeta à plat-ventre sur la couche et s'y cramponna comme un naufragé sur une mer en furie. « Je ne veux pas dormir ! » se dit-il. « Je ne veux pas reprendre mon rêve et le terminer. »

La couche roula légèrement et le jeune homme leva la tête pour voir ce qui se passait. Le globe rougeâtre commençait de nouveau à poindre dans le vide. Les franges cotonneuses du nuage commençaient à se dissoudre sous ses rayons. Greg, transi, couvert d'une sueur froide, grinçant des dents de terreur, s'accrochait désespérément, se refusant à quitter son dernier refuge. Le globe devenait de plus en plus rouge, de plus en plus brillant, de plus en plus chaud. Le nuage se dissipa, disparut.

Greg, serrant obstinément la couche, plongeait vertigineusement dans le vide noir, trop effrayé pour émettre le cri de désespoir qui se gonflait dans sa poitrine. Sa chute s'accélérait d'instant en instant, et le vent s'efforçait en rugissant de le faire lâcher prise.

« Non, je tiendrai, je tiendrai jusqu'au bout ! » sanglotait-il en enfonçant son visage dans la surface souple de la couche, s'accrochant aux montants avec l'énergie du désespoir.

— « Comment va-t-il ? » demanda le lieutenant de police.

— « Pas très bien, » dit le jeune interne, en relevant son stéthoscope de la poitrine du jeune homme pâle et haletant que l'on emportait dans la rapide ambulance. « Une vraie histoire de cinglés. Sa femme s'est présentée à la clinique ce matin, et a demandé à l'un des médecins de garde s'il ne pourrait prescrite un calmant pour son mari, dont les nerfs menaçaient de lâcher. Je ne suis de service qu'à la demi-journée, aussi je lui ai dit que je l'accompagnerais à midi chez elle et que je jetterais un coup d'œil sur le patient. Mais j'ai l'impression que c'était un peu tard. Nous l'avons trouvé à moitié inconscient dans son lit, enserrant un oreiller de ses bras. Et ces peintures... ! »

Le lieutenant approuva du chef : « Je les ai vues. Sa femme avec une poignée de billets de banque. Sa femme étendue morte. Un cadavre de femme en étole de vison. Une immense flaque de sang. Il doit être vraiment atteint. »

— « Il pensait que la vie était un rêve — son rêve — m'a dit sa femme. Que tout ce qu'il peignait devenait réel. Que la ville de New York, le quartier de Greenwich Village, la création entière, tout cela n'existait que dans son imagination. Pauvre malheureux cinglé ! »

Il jeta un coup d'œil sur l'homme étendu sur le brancard, et son expression changea. Il saisit le poignet du patient entre ses doigts solides.

— « Que se passe-t-il ? » demanda le lieutenant, mais déjà une région plus agile de son esprit avait deviné.

L'interne soupira, se renversa sur son siège puis étendit le drap sur le visage du cadavre. « Vous pouvez dire à Donnelly d'arrêter la sirène, » répondit-il. « Rien ne presse plus, maintenant ! »

Le lieutenant hocha la tête et se pencha vers la vitre qui reliait l'intérieur de la voiture au poste du chauffeur. Juste au moment de l'atteindre, la sirène s'arrêta. Et puis l'ambulance stoppa à son tour. Et tous les bruits de la grande cité firent place à un grand silence.

Le lieutenant tourna un visage pâle vers l'interne.

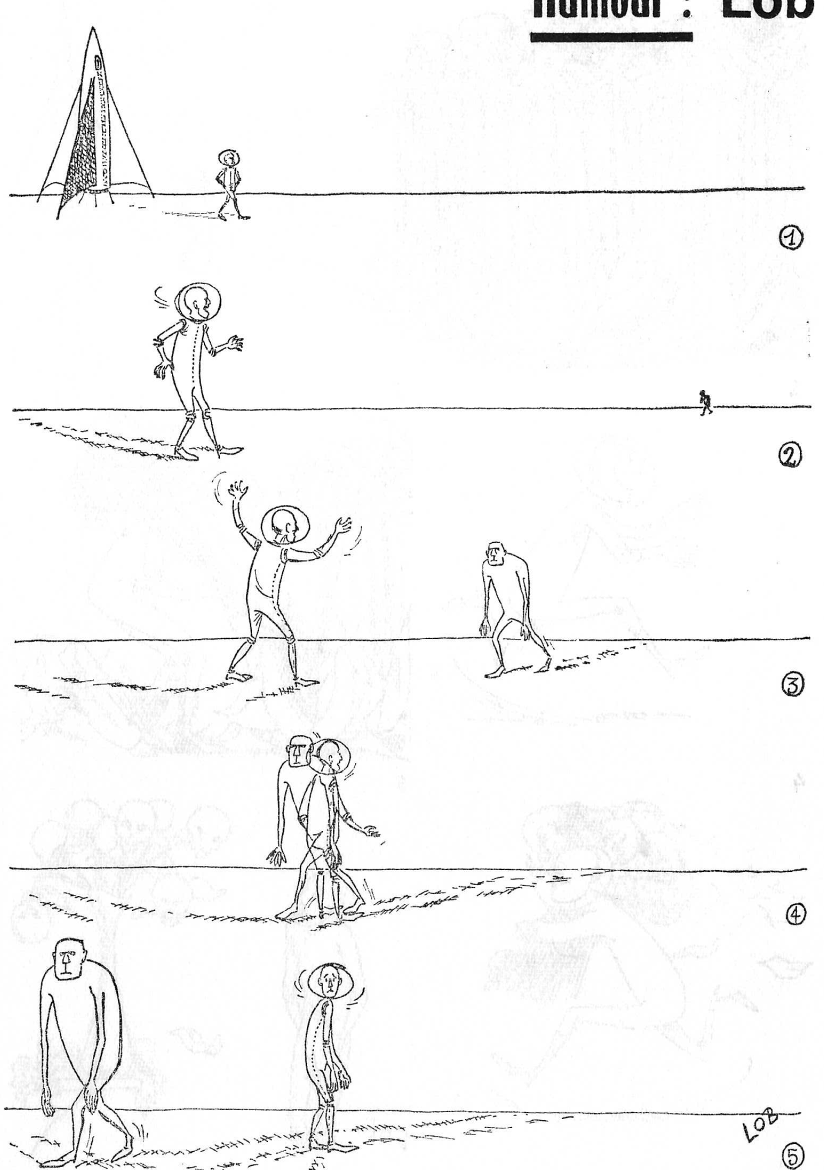
— « Dites donc, » fit-il avec un rire nerveux ,« vous ne pensez pas... »

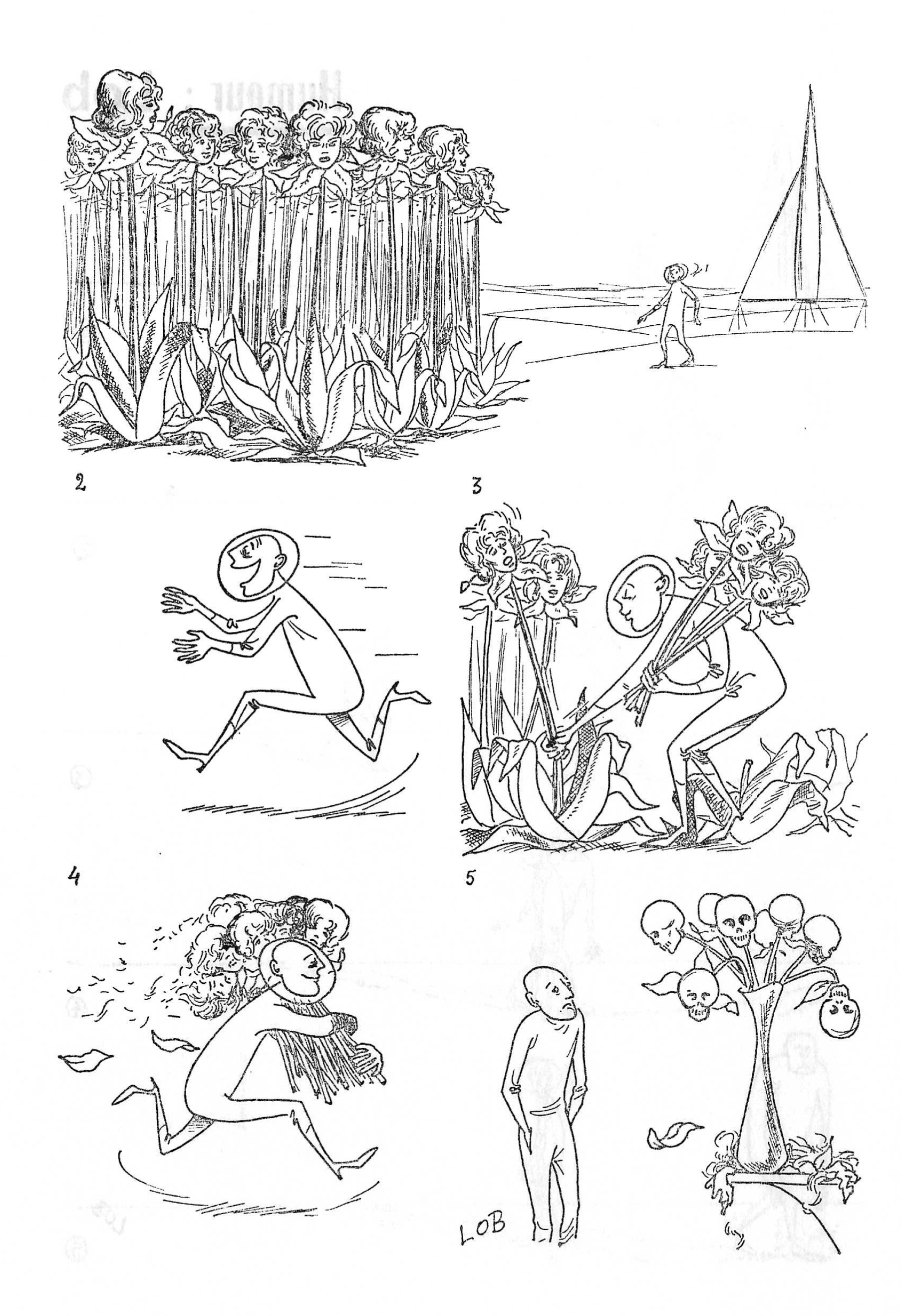
Il s'adressait au vide. L'interne n'était plus là pour penser ou faire autre chose.

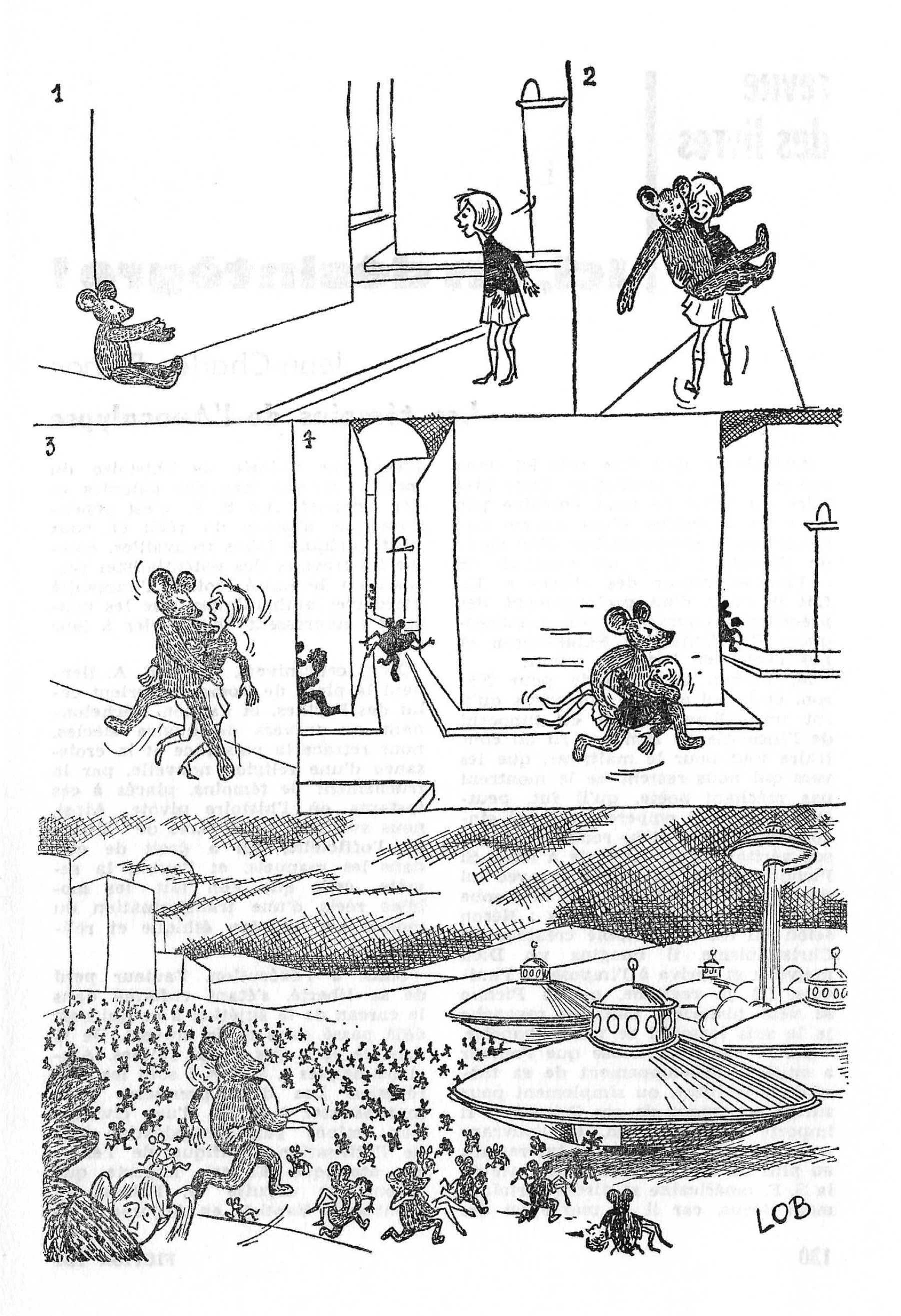
Au dehors, le premier gratte-ciel s'effondrait sur lui-même.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Survival of the fittest.

Humour : Lob




2
3
4
5
LOB


1
2
3
4
LOB

revue des livres

Ici, on désintègre !

Jean-Charles Pichon

Les témoins de l'Apocalypse

Apocalypse doit être pris ici dans son sens réel de révélation. Cette histoire du futur ne nous entraîne pas dans les péripéties d'une guerre nucléaire ou la reconstruction d'un monde dévasté ; il y est question de « l'éternel retour des choses ». En fait il s'agit d'un prolongement des précédents ouvrages (non romanesques) de l'auteur : **Saint-Néron** et **Les cycles de l'éternel retour.**

M. Pichon a un faible pour Néron, et je lui accorde volontiers qu'il fut un calomnié, qu'il est innocent de l'incendie de Rome et fit au contraire tout pour le maîtriser, que les vers qui nous restent ne le montrent pas méchant poète, qu'il fut, peut-être, un grand empereur, pleuré sincèrement par la plèbe romaine, et que son véritable portrait reste à faire. Si Pichon s'en tenait là, j'irais avec lui danser la carmagnole sur la tombe de Renan, mais il veut plus : Néron selon lui est le véritable créateur du Christianisme, il imagina un Dieu nouveau et arriva à l'imposer à l'univers. Là je regimbe, quand Pichon se veut historien, mais en revanche je le suis lorsqu'il se fait romancier.

Est-ce par roublardise que l'auteur a situé le développement de sa thèse dans le futur, ou simplement pour suivre la logique de ses théories ? Il importe peu au fond, et l'ouvrage seul compte, lequel est intéressant au plus haut point. Les fanatiques de la S. F. américaine se diront certainement déçus, car il se manie ici des idées, une théorie de l'histoire du monde, et non pas des galaxies et des astronefs. La S. F. n'est cependant pas absente du récit et nous vaut quelques jolies trouvailles, comme les travaux des potentialistes ressuscitant le passé, dotant l'humanité d'archives authentiques, que les pouvoirs s'empressent de modeler à leur gré.

Dans cet univers, les U. S. A. tiennent la place de Rome et l'Orient celui des Parthes, et l'action, s'échelonnant au travers de quatre siècles, nous retrace la naissance et la croissance d'une religion nouvelle, par le truchement de témoins, placés à ces instants où l'histoire pivote. Ainsi, nous avons les deux faces de l'histoire, l'officielle, qui a droit de cité dans les manuels, et l'autre, la secrète, celle que l'on tait, les mobiles réels d'une transformation du monde sur le plan éthique et religieux.

Mais, à l'exécution, l'auteur perd de sa liberté, s'étant enfermé dans le carcan de la sujétion à ce qui s'est déjà passé dans notre univers. De là dans le récit des temps faibles. Ainsi les parties 1, 2, 4 et 5 sont les plus réussies. Les deux premières nous font assister à la fin d'une civilisation, minée par l'intoxication née de l'utilisation pacifique de l'énergie atomique. Et peu importe que Salomé se déguise en Paloma et Saint-Jean Baptiste en Adjoran : les

personnages vivent, et vivent parce que Pichon peut librement s'abandonner à son don de romancier, en n'empruntant à l'histoire que les grandes lignes, une trame fort lâche, et recréer à sa guise le drame et ses comparses.

Au contraire, la 3e partie consacrée à Iron souffre d'un calque trop poussé : cet empereur américain Glaudin, époux de la starlette Marline, sa seconde femme Akrine, son fils Iron, le beau-fils Britain, le philosophe Renec et Petton l'écrivain sont de vieilles connaissances, qui ne peuvent encore nous réserver de surprises. Il nous semble lire les **Annales** de Tacite — pardon, Dacide, lui aussi au rendez-vous. Et c'est dommage.

Sans doute l'auteur était-il forcé d'accentuer les traits de ressemblance pour nous faire saisir toute sa pensée. Mais ainsi le récit prend également une allure de plaisanterie, de fantaisie pure, ce qui est bien à l'opposé du but souhaité. Il eût sans doute mieux valu des déguisements plus lâches et plus subtils comme il en va dans les dernières parties, que ces masques trop transparents.

Mais si la naissance du Versalisme d'Iron ne suscite qu'à moitié notre intérêt, il n'en va pas de même des développements ultérieurs où naît, grandit et se transforme une religion nouvelle, basée sur l'imposture, et attendue par un monde qui ne croit plus au progrès technique, à l'âge d'or de la science, ni à rien, et qui, par lambeaux, régresse et s'abandonne au chaos.

En dépit de ses défauts, le livre me plaît ; il chatouille délicieusement l'imagination et fait joyeusement la grimace à bien des pontifes. A commencer par les dévots adulateurs de l'Homme, de l'Homme qui... de l'Homme que... Reste à voir, M. Pichon, si ces derniers n'essayeront pas de vous faire brûler comme hérétique ; ils sont en général fermés à l'humour, ont la dent féroce pour qui les nargue, et tiennent des éléphants la tenace rancune.

Jacques VAN HERP

Les témoins de l'Apocalypse, par Jean-Charles Pichon : Laffont.

Jean Ray
Le carrousel des maléfices

Les nouveaux admirateurs de Jean Ray, ceux qui le découvrirent cette année ou l'an passé, ne tarissent pas d'éloges ; les vieux compagnons de vingt ans ne cachent pas un certain désappointement. J'ai partagé cette déception, puis j'ai rouvert le livre, je l'ai relu, bien attentivement, et j'ai compris.

Nous attendions de nouveaux contes dans la lignée du **Psautier** ou de la **Ruelle**, de denses récits à l'ombre pétrie de puissances obscures et surhumaines et de mystères cosmiques... Et voici qu'à 77 ans, à l'âge où l'on se répète, ce diable d'homme fait peau neuve, se libère des frontières où l'on pensait l'enfermer et nous donne autre chose. Plus de longs récits mais des contes brefs, parfois de dix lignes, magistraux dans leur brièveté même ; plus, ou peu, de fantastique mais de l'insolite, de la S. F., de l'humour noir, des récits troubles et cruels, voire du surréalisme. Jean Ray a voulu montrer qu'il pouvait braconner sur d'autres terres et faire mieux que ceux qui détiennent le droit de chasse. Voici la palette nettoyée et chargée de couleurs nouvelles.

Récits de S. F.

Les lecteurs de **Fiction** connaissent déjà **La tête de M. Ramberger. Le Tessaract** est un des plus étranges, des plus inquiétants contes concernant la 4e dimension, d'où est issu cet objet (ou cette machine, on ne sait) qui matérialise les rêves des hommes afin de les détruire. Mathématiques supérieures et mélange de S. F. et d'humour, c'est l'histoire, extrêmement savoureuse, d'un tueur profes-

sionnel, bon mathématicien, qui expédie ses victimes dans la 4e dimension. Et puis il y a l'introuvable **Formidable secret du pôle,** ce récit de la série John Flanders, avec la mystérieuse civilisation de Thulé, et où Jean Ray fait montre d'un métier remarquable dans le suspense.

Fantastique traditionnel

Têtes de Lune et son criminel prisonnier d'un éternel présent, **Trois petites vieilles sur un banc,** difficile à classer, aux lisières de l'insolite, un peu comme **La conjuration du lundi,** tous contes mineurs dans l'œuvre de Jean Ray. Au contraire **La sorcière** est un de ces contes où l'auteur évoque le démon, d'une façon oblique et terrifiante.

Mais l'humour sarcastique et irrévérencieux ne respecte rien, pas même le diable. On le voit intervenir, un peu ridicule, retiré des affaires, ayant pris l'apparence de Dickens dans les trois récits qui se font suite : **Bonjour Mr. Jones, Le banc et la porte** et **L'envoyée du retour.** Il revient également, déguisé en employé du gaz, dans **Un tour de cochon,** victime d'un héros que l'enfer n'impressionne guère.

Récits insolites et divers

Ce détachement, cette moquerie discrète de tout ce qui est censé respectable ou effrayant apparaît dans **Un beau dimanche** et surtout dans la série des courts récits contés très sec, rassemblés dans **Histoires drôles** et **La sotie de l'araignée.** Nous sommes ici à la limite : fantastique ? humour ? insolite ? surréalisme ? C'est tout cela, un peu à la fois. Le surréalisme domine dans **Les évadées** et **Drôle d'histoire,** l'humour dans la verve énorme de **Soirée de gala,** dans des récits grinçants comme **La fileuse** et **Le monstre.** Et tous ces récits inclassables, brefs, contés en 15 lignes parfois, étranges et percutants, aux limites de tout, du fantastique, de l'insolite, de la folie : un homme tuant son compagnon car son ombre ressemble à une araignée, une Anglaise collectionnant dans la cire les sosies d'hommes célèbres, un toboggan londonien qui vous descend à la Concorde ou à Rio de Janeiro. Hors pair, le conte atroce de la mouche, où une mouche et une araignée s'entendent pour dévorer un homme.

Ce nouveau Jean Ray déroute un peu ; nous admirons, mais nous regrettons quand même les anciens récits. Jean Ray est le père d'un fantastique nouveau et inimitable, et il est toujours triste de voir un père se détourner de son enfant. Mais il nous reviendra bientôt avec les **Contes noirs du golf** (26 récits qui ne figurent pas dans la bibliographie établie par **Fiction).**

Il n'empêche que dans tous les contes du **Carrousel,** Jean Ray est présent. On retrouve cette attitude de défi face à l'au-delà ; quel que soit le personnage, Dieu ou diable, il en rit. Ce sont là adversaires puissants sans doute, mais que l'on peut affronter. Aucune trace de terreur sacrée, d'angoisse devant le mystère ; ils contemplent la réalité surnaturelle d'un œil lucide, puis ils s'en vont l'étreindre à bras-le-corps.

Cela va même si loin que le paisible épicier de **Smith comme tout le monde** entreprend, à l'aide des mathématiques, de rendre Dieu fou. Et il y parvient.

Jacques VAN HERP

Le carrousel des maléfices, par Jean Ray : Marabout-collection, 3 F. 40.

Fredric Brown

Lune de miel en enfer

Il n'y a rien, dans ce volume, qui puisse surprendre le lecteur connaissant déjà **Fantômes et Farfafouilles,** le précédent ouvrage de Fredric Brown paru dans la même collection. Rien, non plus, qui puisse décevoir celui qui a aimé ce remarquable recueil de récits où l'imagination de Brown, sau-

grenue et scintillante, se donnait libre cours...

Cet ouvrage, publié aux Etats-Unis en 1958, est de trois ans antérieur aux **Fantômes et Farfafouilles** qui le précédèrent auprès du lecteur français. Les récits qui le composent parurent dans divers magazines entre 1943 et 1955, le court roman qui donne son titre au livre ayant été un des meilleurs textes publiés par **Galaxy** au cours de sa première année d'existence.

Ce récit appelle d'ailleurs le principal reproche que l'on puisse adresser à ce livre — dans sa version française. Le mot **hell** signifie **enfer** en anglais ; en allemand, c'est un adjectif qui veut dire **clair.** En cette dernière qualité, il est un nom propre qu'on rencontre parfois dans les pays germaniques. Il y eut en particulier, au XVIIIe siècle, un astronome austro-hongrois qui s'appelait Maximilian Hœll ou Hell, et qui donna son nom à un cirque lunaire dans lequel Fredric Brown situe un épisode de son récit. Le jeu de mots, en angais, est simple et amusant, mais il est évidemment intraduisible en français. On a cependant jugé opportun de le traduire tout de même, et il a fallu pour cela inventer un astronome au nom improbable de Maximilien Enfer. L'effet est médiocre. Mais, dira-t-on, comment intituler le livre en ce cas ? En choisissant le titre d'une des autres nouvelles, tout simplement ; il en est deux, au moins, qu'on eût vu sans difficulté sur la couverture d'un livre : **Le dernier Martien** et **Bruissement d'ailes.**

Mais une fois faite cette critique, on ne peut que complimenter Jean Sendy pour le soin avec lequel il a préparé cette version française. Il a même poussé la conscience professionnelle jusqu'à inventer un jeu de mots dans sa langue pour rendre, sous le titre fort logique de **Il ne faut pas pousser grand'mère,** le récit que Brown appela **Too far** (c'est-à-dire **Trop loin**). Et il donne d'ailleurs le texte original anglais de celui-ci.

Ainsi qu'on le sait, Fredric Brown est un écrivain qui ne se préoccupe guère d'imaginer minutieusement des sociétés futures, ni d'adresser des avertissements plus ou moins solennels contre les méfaits possibles de la science. Si l'on se rappelle qu'il écrit également des récits policiers d'une excellente venue, on comprend sans peine qu'il cultive très simplement l'histoire pour elle-même — ou, plus précisément, pour sa fin. Il est l'homme des surprises et des retournements, des débuts inattendus et des conclusions à l'emporte-pièce. C'est pourquoi il a su écrire, mieux que tout autre écrivain de science-fiction, de ces récits ultra-courts dont **Fantômes et Farfafouilles** contenait plusieurs échantillons savoureux.

Ces derniers sont moins nombreux dans **Lune de miel en enfer,** mais tout aussi savoureux en général. Il ne saurait être question de les résumer, mais on notera la variété des personnages qu'ils mettent en scène. Le démon qu'un étudiant peu doué appelle à son secours **(Cela va de soi),** l'inventeur de **La première machine à temps,** un autre — mais oui — inventeur d'une autre première machine à temps **(Expérience),** la **Sentinelle** qui participe à une sinistre guerre cosmique, les deux vampires qui cherchent **Du sang,** ce sont là quelques représentants caractéristiques de ce monde brownien qui touche à la fois au fantastique et à la science-fiction.

Le court roman qui donne son titre au livre montre le talent avec lequel Fredric Brown unit des thèmes familiers — un problème en génétique, un calculateur électronique omniscient et l'exploration spatiale — pour en faire un ensemble qui possède ce pouvoir de choc dont aucun autre auteur de science-fiction ne détient exactement le secret. Bien sûr, il y a l'effet de chute final qui donne un plaisir particulier à la découverte d'un tel récit, mais l'art avec lequel chaque élément s'enchaîne dans l'ensemble fait que l'on éprouvera une satisfaction tout aussi réelle lorsqu'on le relira. Car, à n'en pas douter, on le relira : la vitalité de ces récits est aux antipodes de la prétention compassée d'un exercice de style.

Le talent de Fredric Brown est à l'aise dans des genres très différents. Qu'il s'agisse du récit d'aven-

tures intitulé **Arène** ou de l'image plausible et effrayante des martiens « synthétiques » d'**Entrée interdite,** du quotidien inquiétant de **Bruissement d'ailes** ou de **Galerie de glaces,** variation sur le thème du voyage dans le temps, l'écrivain sait choisir son début, son style, ainsi que le ton à employer et le rythme à observer. Il n'en devient jamais l'esclave, mais les subordonne tout au contraire à l'histoire qu'il veut raconter.

Que Fredric Brown possède d'autre part le secret permettant de tirer un parti considérable d'une substance très mince, la très divertissante nouvelle intitulée **Un mot de la Direction** est là pour le prouver. Le sujet relève du fantastique. Un beau jour, tous les émetteurs du monde annoncent brusquement, au milieu des programmes habituels :

— **Et maintenant, un mot de la Direction.**

Puis, une autre voix lance un seul mot, effectivement, qui est un ordre :

— **Bagarrez.**

L'histoire raconte, très simplement, la façon dont chacun se rebiffe, se refuse à recevoir des ordres, qu'il s'agisse de deux matelots dans un **pub** de Brisbane, Australie, ou des dirigeants des Grandes Puissances de ce monde qui « **était au bord de la guerre. Oui, il avait été au bord de la guerre depuis des années, mais cette fois les orteils dépassaient le bord et il commençait à vaciller dangereusement** ». La guerre n'éclatera pas, et la façon dont elle n'éclate pas forme un récit divertissant et qui, peut-être, ne manque pas de profondeur derrière son ton badin. C'est une des rares fois où Fredric Brown fait très discrètement la leçon, mais il ne cesse pas d'intéresser le lecteur par son histoire pour autant.

C'est là, en fin de compte, le but ultime qu'il recherche. Accessoirement, il serait possible de mettre en lumière l'optimisme foncier de Brown, optimisme que quelques récits sombres (comme **En sentinelle, Et les Dieux rirent** et surtout **Entrée interdite**) ne suffisent pas à masquer : l'homme vaincra l'espace, affirme-t-il, comme il saura vaincre la part de destructeur qu'il a en lui ; c'est une excellente raison pour ne pas perdre l'habitude de s'émerveiller, ni celle de sourire.

Le niveau de ces récits constitue, d'autre part, une raison nouvelle de respecter le talent de Fredric Brown.

Demètre IOAKIMIDIS

Lune de miel en enfer, par Fredric Brown : Denoël, Présence du Futur, 6 F. 15.

Marcel Brion

La rose de cire

Le narrateur reçoit un jour, en compensation pour un objet qu'on lui a égaré, une rose de cire. Il en fait cadeau à sa maîtresse. La fille de celui qui lui avait donné la rose vient lui réclamer celle-ci. Il ne peut que mettre cette jeune femme en présence de sa maîtresse, qui ne rend pas la rose. Quelque temps plus tard, la maîtresse meurt, et la jeune fille disparaît à l'étranger. Tout cela, sur un peu moins de 250 pages, forme la trame de cette **Rose de cire.**

Pour qui veut bien jouer le jeu avec l'auteur, celui-ci montre, à travers son narrateur, l'attirance que les choses et leurs mystères — réels ou supposés — peuvent exercer sur l'esprit d'un esthète apparemment oisif et quelque peu décadent. Il y a une

recherche des liens qui devraient mystérieusement unir une série de bibelots — une tabatière agrémentée d'un oiseau mécanique, la rose et un petit médaillon — ces liens fussent-ils simplement ceux que tissent les circonstances de leur apparition dans la vie du narrateur. La scène de la promenade nocturne avec la petite chanteuse qui s'exhibe nue dans un petit théâtre de banlieue, possède un charme nostalgique indéniable : le narrateur est arrivé devant ce théâtre par hasard, il a été remarqué par la petite chanteuse parce qu'il l'a écoutée (les autres la regardaient seulement), ils se sont promenés ensemble, il ne s'est rien passé d'autre entre eux, mais la petite lui est reconnaissante et lui offre le médaillon, juste au moment où ils vont se séparer pour toujours. L'épisode est imprégné d'une poésie irréelle qui évoque un peu celle du **Grand Meaulnes**, et il offre la quintessence des meilleures qualités que l'on peut trouver à ces pages : le charme des cadres, la caresse des souvenirs, la poésie d'un mystère dont on est peut-être soi-même l'artisan.

Mais pour celui qui se refuse à jouer le jeu avec l'auteur, qu'y a-t-il dans ces pages ? Les somnifères divagations d'un imbécile un peu masochiste qui se complique à plaisir une existence bien simple, laquelle ne demande qu'à être agréable. Par infantilisme, le narrateur s'attache à des objets qu'il entoure arbitrairement de mystère. Il n'ose pas demander franchement à la jeune fille pourquoi elle tient à sa rose, et se complaît aux questions que sa discrétion laisse en suspens. Il s'impose des rites aussi absurdes qu'arbitraires dans sa vie de tous les jours, et il délaie le vide de ceux-ci en plus de deux cent pages. Sorte de Proust raté, il part à la recherche d'un temps qui est perdu par sa seule faute — et qu'il fait perdre, en fin de compte, au lecteur également. Ce masochiste pourrait bien, en cela, dissimuler une petite pointe de sadisme.

Le lecteur joue on ne joue pas le jeu, selon sa sensibilité et sa raison. Ce jeu, l'auteur ne parvient à aucun moment à en imposer la nécessité : dans son envie de suggérer un monde d'énigmes, de créer des relations entre des liens invisibles, Marcel Brion ne réussit guère à faire sentir la nécessité de ceux-ci aussi clairement que celle-ci apparaît à son « héros ». Sans doute est-ce pour mieux faire ressortir la sensibilité qu'il prête à ce dernier, mais celle-ci devient dès lors sans objet. La dilution de son récit rend ces liens ténus et ineffectifs, à tel point que leur existence même finit par être mise en doute.

Cependant, le climat de la narration possède une qualité certaine, artificielle mais intéressante, lorsque l'on considère précisément la personnalité de celui qui fait le récit : Marcel Brion a réussi incontestablement à se mettre dans la peau de ce névrosé, que celui-ci soit attachant ou pitoyable. En cela, l'art du romancier apparaît très clairement.

Contrairement à beaucoup d'auteurs qui abordent l'insolite, le fantastique ou la science-fiction sans avoir d'affinités réelles pour ces domaines, Marcel Brion montre clairement son attachement pour ceux-ci. On est bien loin de la maladresse, touchante et cocasse à la fois par son imperturbable conviction, avec laquelle un Pierre Boulle croit faire de la science-fiction originale : Marcel Brion possède pour sa part une réelle sensibilité à l'égard du genre dans lequel il place ce récit. Il est bien regrettable qu'il n'ait pas jugé utile de rendre la présence de cet insolite véritablement nécessaire et indiscutable en écrivant cette fantasmagorie maladive et trop longue de la **Rose de cire.**

Demètre IOAKIMIDIS

La rose de cire, par Marcel Brion, de l'Académie Française : Albin Michel, 10 F. 80.

Arthur C. Clarke
Profil du futur

Personne ne peut se vanter d'avoir contemplé le visage de l'avenir, mais beaucoup s'efforcent d'en prévoir certains traits. Et peu d'entre eux sont aussi qualifiés que l'écrivain Arthur C. Clarke, à la fois brillant inventeur d'anticipations et informateur scientifique de bonne culture, dont l'ouvrage **Profiles of the future** paraît aujourd'hui en français.

A proprement parler, le livre de Clarke se propose plutôt d'indiquer certains possibles et leurs limites plutôt que de décrire le futur comme son titre français, fort ambitieux, pourrait le laisser croire. On ne peut manquer de relever au passage la subtile transformation de ce titre, fort précis en anglais, qui, passant du pluriel dans cette langue au singulier dans la nôtre, souffre presque d'un contre-sens ; car Clarke avec modération, n'entendait nous donner que des « coupes du futur » — le résultat en somme des incursions nombreuses d'un scalpel bien aiguisé dans le matériau de l'avenir — tandis que ce **Profil du futur** nous laisse entrevoir un tableau global, prophétique, du monde qui nous attend.

Je n'aurais pas relevé cet écart si les premières lignes même du livre de Clarke ne m'avaient fait sentir son incongruité, et la très vraisemblable opposition entre la pensée de l'écrivain anglo-saxon et celle de son éminent préfacier, opposition sur laquelle je reviendrai.

L'originalité d'ensemble de ce livre tient à ce que, débarrassé du cadre romanesque, Clarke a pu relier entre elles ou traiter avec beaucoup d'économie une multitude d'idées qu'on n'avait jamais vues rassemblées. En ce sens, son ouvrage ouvre peut-être la voie à une forme littéraire dont il existe déjà quelques exemples et qui serait constituée par des essais sur des possibles éventuellement dépourvus de toute référence directe à la réalité, mais traités logiquement. (J'ai le regret de dire ici que, dans un genre un peu différent, les publications de la revue **Prospectives**, dont on fait grand cas dans certains milieux, en sont de fort mauvais exemples en ce qu'elles dénotent à peu près toutes d'une remarquable absence d'imagination). Il n'est pas sûr en effet que le traitement romanesque de certaines idées de science-fiction soit autre chose sous la plume de leurs auteurs qu'une convention inutile, nécessaire toutefois, selon nos habitudes, à les faire admettre par le public. Je laisse au lecteur le soin de découvrir dans le détail ces idées, toutes plus excitantes les unes que les autres, et l'habileté, voire le lyrisme, avec lequel Arthur C. Clarke les expose. Il traite du voyage dans l'espace, du voyage dans le temps, de l'immortalité, de l'invisibilité, des robots, etc., tous thèmes avec lesquels le lecteur de science-fiction est parfaitement familiarisé. Plutôt que de me livrer à une inutile et fastidieuse paraphrase, je voudrais attirer l'attention sur deux caractéristiques du livre, dont la portée me semble intéressante.

La première, c'est que, pour Clarke, tout n'est pas possible. En tous points, sa pensée demeure rationnelle. Il excelle à montrer les contradictions de la logique qui fondent certains ouvrages fantastiques ou certaines thèses. Son audace est celle de l'intelligence. Avec une ténacité et une finesse remarquables, il déjoue les pièges du langage. Il refuse de se laisser enfermer dans le paradoxe qui séduit tant les sophistes. Il ne croit pas que l'on puisse aller plus vite que la lumière ou voyager dans le temps, **à moins que l'on ne parle de quelque chose de tout à fait différent de ce que nous appelons vitesse ou temps.**

Le second point, et peut-être le plus important, c'est que ces « coupes de l'avenir » que nous livre Clarke ne concernent à peu près — de son propre aveu — que l'avenir technologique. La raison en est simple. C'est le seul qui soit extrapolable, parce

qu'au fond il appartient au passé. L'anticipation technique n'est en effet — et c'est déjà fort respectable — qu'une extension imaginaire de résultats acquis. Elle ne peut porter que sur des données exactes dont nous pouvons supputer les lois de progression. Et c'est pourquoi nous sommes si pauvres en anticipations sociales ou psychologiques, ou plus précisément pourquoi nos science-fictions sociales ou psychologiques ne peuvent prétendre découvrir le visage de l'avenir, mais contribuent au contraire à le forger ; c'est pourquoi nos utopies demeurent des utopies et ne se réalisent jamais si bien que lorsqu'elles sont pure audace, chimère ou invention.

L'avenir n'est pas un pays vers lequel nous nous dirigeons, mais une réalité que nous fabriquons au fur et à mesure. C'est certes une grande tentation, à laquelle échappe Clarke du reste, que de s'abandonner au vertige de nos médiocres connaissances sur le passé et de sombrer dans un historicisme qui s'étend quelquefois jusqu'aux ères géologiques, que de poser de faux jalons qui se poursuivraient en pointillé jusque dans notre futur. C'est celle de toutes les synthèses qui, au lieu d'être les outils momentanés de la connaissance, se veulent des explications permanentes. Elle aboutit immédiatement à la réédification de l'avenir qui est alors perçu comme colonisable, descriptible, et qui sert généralement à la justification — ou à la condamnation — du présent.

C'est semble-t-il l'erreur dans laquelle tombe avec beaucoup d'insistance Henri Prat, le préfacier de Clarke, sans nous faire grâce pour autant de l'inévitable Teilhard, de quelques considérations sur l'abominable littérature moderne et sur l'art « futuriste ». On se bornera à lui faire remarquer que Brasilia, aussi bien que le « Guernica » de Picasso ou que les œuvres de Dali déjà peintes, quelque admiration qu'on puisse avoir pour elles, appartiennent au passé, irrévocablement, que l'on peut espérer de l'avenir précisément autre chose que leur répétition, qu'il n'existe pas de futur inclus dans notre présent, ni même de linéaments du futur, et qu'il faut en somme inventer. Les artistes, les véritables, n'interprètent pas l'explosion humaine ; ce serait les réduire à la paraphraser. Ils ne la représentent pas non plus, et si l'on trouve son image dans leurs œuvres, c'est l'effet d'un examen superficiel ; ils s'acharnent à susciter l'inattendu, à nous étonner. Leur demander autre chose, et en particulier de préfigurer l'avenir, c'est attendre d'eux ce qu'ils ne peuvent ni ne veulent donner. Peut-être est-ce pour cela que, comme le regrette Monsieur Prat, on ne trouve guère mention de Jules Verne dans les littératures. En trouve-t-on mention dans les manuels de physique ? L'essentiel de son talent n'était pas littéraire. Est-ce le diminuer que de reconnaître qu'il était ailleurs ?

Gérard KLEIN

Profil du futur, par Arthur C. Clarke : Editions Retz, Encyclopédie Planète, 15 F. 40.

Michael W. Ovenden

La vie dans l'univers

Il y a beaucoup de façons de parler de la vie dans l'univers. Celle qu'a choisie Michael Ovenden reflète naturellement sa formation d'astronome (l'auteur dirige le département d'astronomie de l'Université de Glasgow, et occupe en outre le poste de secrétaire de la Royal Astronomical Society). Michael Ovenden s'explique là-dessus dans le chapitre initial. Il fait toutefois également appel, avec pertinence, aux domaines de la

chimie, de la biologie, voire de la philosophie, dans le cours de son exposé.

Celui-ci est attachant par sa sincère probité et intéressant par la logique de sa présentation. Michael Ovenden n'est pas l'homme des digressions spectaculaires et d'autant plus impressionnantes qu'elles sont vagues et inexactes : il aborde au contraire le problème en en montrant toute l'ampleur, puis, en véritable homme de science, il s'efforce d'en préciser progressivement la donnée pour en chercher la solution.

Il commence donc par rappeler la petitesse, dans l'espace et dans le temps, qui est celle de la terre par rapport à l'univers, puis il passe à l'examen du système solaire, en s'arrêtant surtout sur le cas de la planète Mars. Le problème de l'existence d'autres systèmes planétaires est un de ceux sur lesquels l'attitude des savants a le plus complètement changé au cours des dernières décennies. Alors qu'un Jeans considérait une telle existence comme infiniment peu probable, la majorité des astronomes contemporains estiment qu'au moins une étoile sur dix est entourée d'un cortège planétaire. Le nombre de systèmes planétaires vraisemblables auquel on arrive ainsi rend extrêmement élevée la probabilité de rencontrer, dans notre Galaxie, des planètes sur lesquelles les conditions propices à la vie ont pu se créer.

C'est à l'étude de ces conditions que l'auteur passe ensuite, puis à un résumé de l'évolution et du pouvoir d'adaptation de cette vie. Elargissant enfin son horizon avant de prendre congé de son lecteur, Michael Ovenden esquisse les grandes lignes de quelques théories de l'univers dans son dernier chapitre. Au problème posé par le titre de son livre, il répond par l'affirmative : **Quant à moi, je considère la vie (même la vie intelligente) comme une manifestation normale de la matière dans l'Univers, exactement comme ses autres manifestations que sont les étoiles et les galaxies.**

Le livre n'est pas écrit dans ce qu'on peut appeler le style journalistique de vulgarisation. Il possède au contraire une sorte de gravité de ton qui a été respectée dans la traduction de J. Métadier, et qui oblige le lecteur à faire un effort d'attention en certains passages. Mais cet effort se justifie par le sérieux et la cohérence de l'exposé.

Le texte de présentation insiste sur le fait que ce livre se situe « au-delà des spéculations de la science-fiction ». En fait, les vues de l'auteur ne sont pas tellement différentes (et pour cause) de celles qu'ont défendues plusieurs romanciers anglo-saxons. L'amateur de science-fiction pourra, en lisant ce bon petit livre, préciser ce qui est connaissance effective, ce qui est simple hypothèse et ce qui relève de l'imagination pure, dans les récits où notre humanité est en contact avec des extra-terrestres. Que de tels extra-terrestres existent à l'heure actuelle dans notre Galaxie, la chose semble pour le moins probable ; ce qui l'est en revanche beaucoup moins, c'est que nous entrions en rapport avec eux dans un avenir rapproché...

Demètre IOAKIMIDIS

La vie dans l'univers, par Michael W. Ovenden, Petite Bibliothèque Payot.

Christian Guy

Les teinturiers de la lune

Ce titre pittoresque, poétique et bouffon à la fois, l'auteur nous apprend d'emblée qu'il désigne « **les alchimistes de la première heure qui s'étaient fixés pour but de (...) teindre la lune** (l'argent) **en soleil** (l'or) **— et surtout** (de) **se transmuter eux-mêmes en prolongeant leur propre**

existence bien au-delà des limites généralement admises ».

Il va donc être question des élixirs de longue vie — des faux et des vrais, est-il précisé. Voilà qui fait craindre le pire : science mystérieuse des Pharaons, histoire cachée des hommes depuis cent mille ans, magie matinale, et tout le reste. En réalité, le présent livre procède d'un point de vue différent. L'auteur ne feint pas de croire à l'existence d'un élixir dont une société secrète se passe la recette sous le manteau : il raconte simplement un certain nombre d'épisodes historiques dans lesquels les gens du temps ont cru déceler la trace d'un tel élixir ; il le fait, en outre, en conservant une dose appréciable et louable de sens critique et d'humour.

La crainte de la mort, le désir de retarder la terrible échéance, ou celui de conserver le plus longtemps possible la vigueur de la jeunesse, ont stimulé successivement ou simultanément la crédulité et le sadisme, la bêtise et la cruauté, chez les uns, et l'art d'exploiter la naïveté humaine, chez les autres. Car s'il y a eu des illuminés qui, de bonne foi, cherchaient une recette pour rester jeunes, les aventuriers, disposés à monnayer un secret qu'ils ne possédaient aucunement — et pour cause — n'ont pas manqué non plus. Christian Guy évoque quelques-uns des premiers et des seconds.

Dans ces pages, le lecteur s'apercevra que la crédulité de nos ancêtres n'était pas tellement inférieuse à celle de nos contemporains. On n'est guère étonné de rencontrer le comte de Saint-Germain, ni Casanova. Les démêlés de ce dernier avec la marquise Jeanne d'Urfée, qui tenait à « régénérer et devenir un homme », fourniraient la substance d'une excellente farce. Plus impressionnant parce qu'entouré de la réputation d'alchimiste que lui valurent indirectement ses largesses, voici Nicolas Flamel. Voici, plus près de nous, Léopold II, roi des Belges, qu'environnait une renommée solide de trousseur de jupons à soixante-dix ans. Son secret ? Mais les bains de mer, tout simplement.

Beaucoup moins pittoresques, voici les sadiques, qui croyaient semble-t-il aux vertus rajeunissantes des bains... de sang : Gilles de Rais, Maréchal de France, et la comtesse hongroise Erzsebeth Bathory. Peu appétissante, aussi, l'histoire de plusieurs personnes condamnées à des fins expérimentales, à se nourrir, en tout et pour tout, de leur propre urine. Par comparaison, ceux qui croyaient aux vertus médicales des génitoires de bélier et de l'extrait de vipère paraissent gens sérieux et lucides. Qu'elles soient établies historiquement ou qu'elles relèvent de la simple légende, les scènes racontées par Christian Guy sont autant de monuments aux côtés saugrenus ou franchement morbides dont témoigne parfois l'imagination humaine.

La science, telle que nous la concevons, fait son entrée en ces pages avec Brown-Séquard, précurseur de l'endocrinologie. Après celui de cet illustre mulâtre, les noms que l'on rencontre en ces pages sont de plus en plus familiers, car il n'y a pas très longtemps qu'ils défrayèrent la chronique. C'est ainsi qu'il est question de Voronoff et de ses greffes, de Paul Niehans et de la thérapeutique cellulaire, de Bogomoletz et de son sérum, de Boyer de Belvefer et de la gelée royale, ainsi que de la doctoresse roumaine Anna Aslan, au traitement de laquelle Nikita Sergheïevitch Khrouchtchev lui-même s'est soumis. La présentation de ces divers cas est faite avec une indéniable habileté journalistique, mais aussi avec une prudente pointe de scepticisme. Quelques erreurs de fait ou de date se sont glissées ici et là, comme par exemple lorsque Christian Guy parle d'une série de concerts dirigés en 1956 par Wilhelm Furtwængler, alors que le grand chef d'orchestre était mort deux ans auparavant. Les vertus des élixirs de longue vie ne vont tout de même pas jusque-là ?

A dire vrai, l'auteur ne donne pas l'impression d'y croire pleinement, à ces élixirs. Prudemment, il se contente d'énoncer ce qu'il pense être

des faits, mais il indique aussi, à propos des « élixirs » contemporains, les critiques et les protestations qu'ils ont soulevés. Compte tenu de ces éléments de réserve, son livre se lit avec agrément.

Demètre IOAKIMIDIS

Les teinturiers de la lune, par Christian Guy. Guy Victor, éditeur.

Revues

Bizarre

Numéro spécial Raymond Roussel

On invente certains écrivains en les lisant, parce que leurs œuvres se présentent comme des objets durs et clos plutôt que comme la continuation romanesque du monde vécu. Ils ne s'efforcent pas de faire croire. Ils ne témoignent ni du souci d'entraîner ni de celui de dépayser. Leurs livres, comme les sculptures abstraites, prêtent à la dérive du regard, attirent l'esprit dans un labyrinthe où, à force de se chercher, d'en guetter aussi l'habitant, il finit par s'en créer une apparence. Raymond Roussel est de ceux-là. Ses œuvres existent avec la même réalité singulière que les machines fantastiques et sans objet qui les émaillent. Mû par des habitudes anciennes, le lecteur cherche des interprétations et des symboles là où il n'existe que la littéralité la plus pure, et finit par s'en inventer.

C'est pourquoi on peut lire Roussel de deux manières au moins. D'abord en s'émerveillant, en s'étonnant, en prolongeant le rêve au risque d'en trahir l'auteur, en découvrant l'un des plus prodigieux écrivains fantastiques de langue française — et peut-être l'un des seuls authentiques. C'est de cette manière, je crois, que Roussel eût aimé à être lu, car on conçoit mal qu'il ait pu en attendre une autre, du grand public, celui des feuilletonnistes, dont il espérait l'audience. Ensuite, par une lecture plus attentive et plus fidèle, en revenant au texte strict, en se pliant à sa discipline, en le considérant non plus comme le prétexte d'une rêverie, mais en lui-même, en objet, comme une sculpture, ou plus précisément comme une image plate, immensément détaillée, dont aucun élément n'en appelle d'autres que ceux qui sont dépeints, en découvrant de la sorte la filiation souterraine et pourtant évidente qui l'unit d'un côté à Mallarmé, de l'autre à Borges.

Il est aisé aujourd'hui d'opérer cette lecture — ou cette relecture — dans l'édition complète des œuvres de Raymond Roussel que publie Jean-Jacques Pauvert (1). Mais on fera bien d'emporter avec soi un guide pour se prémunir contre les tentations excessives de l'imaginaire. Il vient d'en paraître un, en tous points remarquables, à l'exception de quelques lacunes sur lesquelles je reviendrai. C'est le numéro de la revue **Bizarre** consacré à Roussel, qui constitue, sauf erreur, l'ensemble de documents le plus important jamais consacré à l'auteur.

On trouvera dans ce numéro, en gros, trois types de documents. Les premiers concernent directement l'œuvre et l'homme, ainsi ce texte inédit (ou plutôt ce plan) publié aujourd'hui grâce aux soins de Michel Leiris, ou encore cette étonnante reproduction d'un article du Touring Club de France, décrivant avec photos à l'appui la maison roulante de Raymond Roussel, véritable « Maison à Vapeur » (avec la vapeur en moins) d'un des plus éminents amateurs de Jules Verne. Les seconds, extraits de presse, articles critiques contemporains de la parution des livres ou des créations des pièces de l'auteur,

(1) Voir critique dans notre numéro 124.

permettent de se faire une idée de l'accueil qui leur fut réservé. Je le dis tout de suite, on est plutôt surpris de ne pas rencontrer plus de rejets violents et systématiques. Est-ce le résultat d'un choix ? On éprouve l'impression, somme toute réconfortante, que la critique n'est pas tout à fait passée à côté de l'auteur, tout particulièrement en lisant l'article de Roger Vitrac qui date de 1928. En serait-il de même aujourd'hui ? Certes, ce n'est pas sans une certaine délectation que l'on découvre, sous la plume de François Mauriac : « **Un milliardaire peut tout s'offrir : un théâtre, Galipaux, des costumes de Poiret, Signoret, et surtout la tête du public. M. Roussel a voulu écrire une pièce de fou et n'y a que trop bien réussi ; car les vrais fous ne sont pas gais et sa pièce est en effet sinistre...** » Mais c'est pour conclure avec un souci certain de ménager l'avenir, qui n'est d'ailleurs pas incompatible avec la sincérité : « **Et il y a là une sorte de frénésie morne dans l'absurde à quoi j'avoue n'avoir pas été tout à fait insensible.** »

La troisième catégorie de textes enfin comprend des analyses critiques extrêmement fouillées de certains aspects de l'œuvre de Roussel. L'apport de Jean Ferry, dont on connaissait déjà une **Etude sur Raymond Roussel** (Arcanes, 1953) est de beaucoup le plus important sinon le plus remarquable. J'en ai retenu tout particulièrement l'analyse des chants un, trois et quatre des **Nouvelles impressions d'Afrique**, qui, sans didactisme insupportable, constitue une introduction tout à fait nécessaire aux œuvres poétiques de Roussel, et illustre à merveille ses méthodes. Voilà, sans peine, que s'écartent les difficultés superficielles d'un écrivain réputé hermétique et que, comme il l'a voulu, l'ardeur du jeu vient seconder chez le lecteur la passion de l'image. On lira avec curiosité l'essai de François Caradec sur l'impression (typographique) toute particulière des livres de Roussel, qui montre jusqu'à quel point l'érudition — et la chance — permettent de pousser le décryptage des intentions secrètes.

Je redoute de me montrer injuste en ne citant pas les autres collaborateurs de la revue, qui précisent des points d'histoire, établissent des rapports ou se livrent à des exégèses personnelles d'un intérêt à vrai dire inégal. On sera sans doute amusé, mais agacé, par l'hommage aux élégances faciles qu'un Cocteau de rigueur adresse à un talent dont il semble mal avoir compris la démarche. On regrettera surtout deux lacunes qui me paraissent importantes, dans cette appareil : on eût souhaité en effet trouver ici une biographie, même succincte, de l'auteur, dont la vie n'apparaît qu'en filigrane, par allusions, au travers des documents et des contributions. Quelques pages auraient suffi. De même, on eût aimé disposer d'une bibliographie des principaux ouvrages et articles consacrés à Raymond Roussel. Peut-être cette omission relève-t-elle d'un certain esprit de chapelle, bien discutable au demeurant, qui conduit à repousser d'une chiquenaude un essai de Robbe-Grillet qui mérite à mon sens un examen plus attentif ? Ou bien est-elle involontaire ? Elle porte, il est vrai, sur les œuvres mêmes des rédacteurs du numéro ; car nulle part ne se trouve indiquée, sauf inattention de ma part, l'existence de l'ouvrage de Jean Ferry déjà cité. Peut-être biographie et bibliographie pourraient-elles faire l'objet d'un complément ?

Au total ce numéro — qui fait la part la plus belle aux œuvres théâtrales de Raymond Roussel, sans doute parce qu'elles étaient les moins bien connues — a le mérite considérable d'aider le lecteur moderne, forcément désorienté, à situer l'œuvre de Roussel. Précurseur, comme on le dit trop vite, il ne le fut pas. D'ailleurs les précurseurs n'existent pas. Chacun est de son temps et Roussel fut du sien, par ses goûts, son style, ses recherches. Mais inventeur, il le fut, et c'est ce qui importe.

Gérard KLEIN

Numéro spécial de **Bizarre** consacré à Raymond Roussel : Jean-Jacques Pauvert.

revue des films

L'écran à quatre dimensions

La rétrospective Corman à la Cinémathèque

par Bernard Eisenschitz, Jacques Goimard, Pierre Halin et Bertrand Tavernier

Quelque temps avant les vacances, la Cinémathèque a organisé une rétrospective Corman. Nous n'avons vu que quinze films sur la cinquantaine que ce cinéaste a réalisée ; mais sur ces quinze films, il y en avait dix de science-fiction ou d'épouvante, ce qui est beaucoup pour le public français, habitué à boire le fantastique au compte-gouttes.

L'accueil a été fort contrasté : frénétique pour **A bucket of blood** et **The little shop of horrors,** glacial pour **The Mask of the Red Death.** Le public spécialisé a boudé dans l'ensemble les films adaptés d'Edgar Poe, dont peut-être il a trop entendu parler depuis plusieurs années ; ou s'est rabattu sur les petits films fauchés, dont beaucoup sont aussi les plus délirants. La controverse Corman n'est pas close : il nous reste beaucoup de films à voir, et je reste persuadé, pour ma part, que l'« approche » cormanienne est plus féconde que celle d'un Bava ou d'un Fisher, et que bien des cinéastes à venir s'inspireront de cette sophistication dans l'horreur que notre homme n'a certes pas inventée, mais qu'il a été le premier à faire passer sur la pellicule. Qu'après cela Corman ait des habitudes de travail un peu hâtives, qu'il ait une légère tendance au rabâchage comme tous ceux qui sont **vraiment** obsédés (dans son cas, par la peur de la mort), je le concède volontiers ; aussi bien faut-il savoir faire le départ entre le talent et le génie.

Ce qui est plus grave, c'est que nos espoirs de voir les films de Corman entrer en France par la grande porte s'amenuisent rapidement ; au train où vont les choses, nous finirons même par ne rien voir du tout. L'esprit de contradiction trop développé en France a fait ici son œuvre maléfique : à voir les efforts entrepris de divers côtés pour allécher les distributeurs, les critiques « classiques » ont senti leur plume s'aiguiser toute seule, et **La chute de la maison Usher** s'est terminée dans le lac bourbeux de leurs éreintements ; gageons que les cinéphiles feront de même, et que cette rétrospective finira par s'avérer nuisible au principal

intéressé. Paris aime beaucoup, comme au XVII[e] siècle, faire et défaire les réputations ; pendant ce temps, les Joseph Losey coulent à flot, et nous sommes gros-Jeans comme devant.

On trouvera ci-dessous des notices sur sept des dix films fantastiques présentés à la rétrospective : les trois autres ont déjà été présentés dans **Fiction**, et nous avons cru inutile d'y revenir bien que cette présentation ait été un peu hâtive dans certains cas. Le lecteur constatera que **Fiction** a fait un effort spécial pour que toutes les opinions soient exprimées : les sept notices sont l'œuvre d'un quatuor (et non d'un quadrilatère, M. Alfred Bazin !) qui n'a pas la belle unité de la **squadra** italienne au temps de Fausto Coppi. De là à dire que l'ensemble est un mouton à cinq pattes, il n'y aurait qu'un pas, que nous nous garderons de franchir ; il faut savoir tenir les deux bouts de la chaîne et observer les trois vertus théologales, surtout quand on est aux quatre points cardinaux. Souhaitons seulement que Roger Corman continue à inspirer autant de passions que par le passé ; lui-même finira bien par trouver, dans ce déferlement, la matière d'un de ces scénarios cocasses et sanguinaires dont il a le secret.

J. G.

NOT OF THIS EARTH (1957)

Les petits films en noir et blanc contiennent le meilleur de Corman, et les *teams* que l'auteur a formés avec des scénaristes comme Charles B. Griffith et des acteurs comme Dick Miller (la révélation de l'hommage), Paul Birch et Jonathan Haze (qui ressemble un peu à Jerry Lewis) me semblent bien plus percutants que l'équipe Richard Matheson-Vincent Price. Dans *Not of this Earth*, un habitant d'une autre planète s'en vient espionner les Terriens dans un but agressif. Il a pris l'apparence d'un être humain (il lui manque simplement les pupilles, ce qui l'oblige à porter des lunettes noires), mais son sang s'évapore dans cette atmosphère à laquelle il ne s'habitue que difficilement. Il doit donc boire du sang frais et, pour arriver à ses fins, accueille, en bon philanthrope, des clochards et des colporteurs qu'il trucide et dont il conserve l'hémoglobine dans un frigidaire. Mais un jour sa nouvelle secrétaire remarque quelque chose de louche...

Ce scénario (et c'est là son principal charme) ressemble fort à celui d'un thriller. Le film en possède d'ailleurs toutes les caractéristiques : style simple et dépouillé, tournage en extérieurs, dans les rues, décors réalistes et pourtant inquiétants, péripéties policières (meurtres, enquêtes, poursuites en voiture), personnages pittoresques (la palme revient encore à Dick Miller dans le rôle d'un démonstrateur d'aspirateurs qui louche et répète inlassablement : *Crazy* ».). Le réalisme inhérent au genre policier finit par conférer à cette histoire une authenticité et un impact dramatique surprenants. Le dernier plan notamment se révèle assez terrifiant, dans sa simplicité : le « monstre » a été détruit et, tandis que les héros se congratulent, un autre extra-terrestre identique arrive du fond de l'écran.

On regrette d'autant plus les quelques trucages minables et inutiles et surtout l'intervention inopinée et saugrenue d'une bestiole caoutchoutée qui ne résout rien du tout et gâche l'originalité du propos.

B. T.

HOUSE OF USHER (1960) :
Voir *Fiction* nº 123, p. 151.

A BUCKET OF BLOOD (1960)

Le film s'ouvre sur un plan rapproché d'un beatnik barbu improvisant un poème sur la création artistique : dès le départ, le ton de la comédie est adopté (le film a plus fait rire, à la preview, qu'un Jerry Lewis) et l'élément horrible n'intervient que plus tard pour soutenir (et retourner) une intrigue-type de comédie : le timide pris pour ce qu'il n'est pas et réussissant sur la base de ce malentendu. Alors que les comédies du cycle Poe (*The black cat, The raven*) ont toujours un petit air autocritique et parodique assez déplaisant, *Bucket of blood* (ainsi que son remake *Little shop of horrors* et, paraît-il, *Creature from the haunted sea,* qui fait les délices du très sérieux « Films in Review ») est une expérience d'un genre nouveau, qui procède par la fusion d'éléments classiques, presque rebattus, de deux genres apparemment antagonistes.

Ayant tué un chat, le timide en question le recouvre d'argile et présente le résultat au propriétaire d'une galerie, qui expose les œuvres d'un groupe beatnik ; celui-ci, enthousiasmé par ce retour au réalisme, lui commande d'autres travaux. Au lieu de perdre son temps avec des chiens écrasés, il tue tout de suite (d'un coup de poële à frire) un policier en civil puis, avec de moins en moins de scrupules, une modèle qui l'ennuie, et un scieur de long qu'il passe sous sa scie. Le thème de comédie (le timide contraint d'assumer sa fausse identité pour conserver l'estime de son amie ou de son boss) se transforme sans hiatus en thème d'horreur : le créateur devient l'esclave et la victime de sa création, l'apprenti sorcier ne peut plus arrêter le mouvement qu'il a déclenché. A chaque meurtre une nouvelle œuvre naît, au titre et à l'apparence lugubre, et la cote de l'auteur monte chez ses amis beatniks ; le poète barbu le déclare un des génies du siècle, son amie lui témoigne enfin de l'admiration. Malgré tout, lors de sa consécration par une exposition, elle lui ôte tout espoir ; simultanément sa supercherie est découverte. La fin est belle : le baron Frankenstein, héros de tragédie, avait sa femme et sa science pour continuer à vivre ; lui, héros de comédie, n'a personne, il ne sait pas où aller, il ne sait rien faire que des fausses statues : il rentre chez lui et tente de se recouvrir d'argile en se pendant.

Ce personnage, qui a plusieurs traits de Jerry Lewis et du « *nebbisch* » des histoires juives, est l'atout principal du film. L'interprète, Dick Miller, est le plus remarquable des acteurs de la *stock company* que Corman a formée dès ses débuts. Bizarrement, ces acteurs semblent n'avoir jamais joué dans d'autres films. Au cours de cet hommage, on a aussi vu Dick Miller dans *Thunder over Hawaii, Rock all night, Not of this Earth, Little shop of horrors.* L'humilité, puis la désinvolture qu'il montre en face de ses victimes (chaque meurtre est un gag : le couteau enfoncé dans la paroi auquel répond un miaulement sinistre, le coup de poële asséné avec le tranchant et non le plat de l'instrument, les efforts pour placer le scieur dans l'axe de la scie...) constituent la performance la plus réjouissante de la rétrospective. La nonchalance habituelle de la mise en scène de Corman devient ici une qualité : il se contente de suivre les déambulations de Dick Miller, sachant que toute tension alourdirait la comédie ou

rendrait l'épouvante vulgaire. Bien que tourné à toute vitesse, *Bucket of blood* (l'un des films favoris de son auteur) est aussi l'un des meilleurs techniquement. Peut-être l'explication de cette réussite peut-elle être trouvée dans les propos même de Corman. Ceux-ci révèlent, à ses débuts, un mode de travail assez proche du cinéma hollywoodien des années 40 : dans tant de semaines il faut un film en distribution, avec tel titre : il faut se débrouiller avec cela, l'invention arrive après. Depuis, Corman a abandonné ces méthodes anachroniques : la volonté de faire du nouveau vient d'abord, et le film suit comme il peut. On peut le regretter.

B. E.

THE PIT AND THE PENDULUM (1961) :

Voir *Fiction* n° 112, p. 168.

THE PREMATURE BURIAL (1961)

Faut-il l'avouer ? La série Poe de Corman ne m'inspire guère de sympathie. L'uniformité y règne en maîtresse et si les recherches de couleurs ou de scénarios (et notamment cette volonté d'interpréter Poe à travers une grille psychanalytique) peuvent surprendre au début, leur répétition finit par tourner au procédé et l'on hésite entre la lassitude et l'exaspération. Voir trois films de cette série à la suite devient un supplice sado-masochiste, à caractère cyclique : avec une régularité d'horlogerie suisse, réapparaissent périodiquement, quel que soit le sujet, les mêmes décors et objets, les mêmes effets spéciaux (on ne dira jamais assez de mal de ces horribles filtres rouges ou verts), les mêmes cauchemars, sans oublier les sempiternelles discussions dans des couloirs déserts entre une jeune fille effarée et un jeune premier faiblard. Le tout est toujours mis en scène de manière identique avec les mêmes mouvements de caméra, traversant avec la même obstination des fumigènes obsessionnels.

Les meilleurs titres sont à mon avis *La chute de la maison Usher,* bien supérieure au guignolesque *Puits et le pendule,* et *L'enterrement prématuré.* Ce dernier film bénéficie du jeu sobre et classique de Ray Milland, dont l'interprétation nous change agréablement des roulements d'yeux exorbités de Vincent Price et contribue à donner au film ce ton clinique, empreint d'un humour à froid, distingué et agréable. La trame est aussi, il faut le dire, moins lâche, plus argumentée. Au lieu de l'unique énigme qu'un blondinet souffreteux essaye d'élucider et à partir de laquelle Corman brode sans se lasser des variations identiques, plusieurs machinations s'entrecroisent ici, rendant le scénario difficilement résumable.

Par moments, Corman et Beaumont frôlent la *murder story* anglaise dans ce qu'elle a de plus désastreux : recherche du coup de théâtre, volonté d'égarer les soupçons, de lancer les spectateurs sur une fausse piste, d'embrouiller le cours du récit, pour le dénouer avec une explication qui ne satisfait personne et laisse bien des détails inexpliqués. Qui est le véritable coupable ? Ray Milland dont la peur de la catalepsie frôle la démence ? Son entourage ? Sa femme ou sa sœur qui ont essayé de profiter de cette obsession pour mieux l'assassiner ?

Ce qui ressort en tout cas de cette œuvre, c'est une peur panique de l'au-delà, du vide, beaucoup plus efficace que dans les autres œuvres de la série (à l'exception de *House*

of Usher) qui n'est peut-être pas sans rapports avec cette angoisse atomique qui frisa la panique aux Etats-Unis voici quelques années. Quelques séquences brillantes aussi s'imposent, dont celle déjà célèbre où Ray Milland énumère les mille manières par lui inventées pour sortir de son cercueil et de son tombeau, en véritable petit bricoleur de l'au-delà.

Corman ressemble d'ailleurs à son héros. Donnez-lui des matériaux invraisemblables à force d'insuffisance et il saura vous confectionner en un tour de main une œuvre bizarre et personnelle. Dès qu'il a les outils nécessaires, il travaille à la chaîne. C'est un bricoleur de talent peu fait pour la mesure industrielle.

B. T.

TALES OF TERROR (1961) :
Voir *Fiction* n° 127, p. 155.

THE LITTLE SHOP OF HORRORS (1961)

Ce film est une comédie farfelue construite comme *Bucket of blood* sur le mythe de Frankenstein inversé : un aimable petit employé (Jonathan Haze), tyrannisé par tout le monde, cultive avec passion une fleur bizarre qui se refuse énergiquement à grandir. Un jour, il se coupe et constate que la plante absorbe le sang. Cela la fait grandir et même parler. Du coup elle réclame avidement sa nouvelle prébende. Les ennuis se mettent à pleuvoir sur notre héros qui se trouve aux prises avec une série de cadavres dont il ne peut se débarrasser qu'en les donnant à sa fleur, laquelle les avale goulument. Elle atteint une taille gigantesque et sa boulimie ne fait que croître. Affamée, elle absorbe au passage un cambrioleur dont elle rejette le revolver. Ne pouvant rien faire contre ce fléau, le petit employé finira par se suicider en tuant la plante le jour d'une cérémonie officielle qui doit consacrer cette trouvaille botanique ; devant l'assistance sidérée, la fleur s'ouvre, portant l'effigie de son créateur sur chacun de ses pétales.

Le rire naît du contraste entre la rigoureuse progression des péripéties et leur caractère fondamentalement illogique. L'absurdité du postulat est développé de manière inéluctable, mais chacun des rebondissements devient de plus en plus farfelu, de plus en plus dingue. Chaque geste du héros, chaque nouveau désir de la plante carnivore provoque une nouvelle catastrophe, encore plus raffinée que la précédente. Corman et Charles Griffith réussissent à créer une extraordinaire galerie de personnages, tous plus fous les uns que les autres, mais non point de cette folie maniaque chère à Hawks ou à ses disciples ; plutôt d'une folie obsessionnelle, parfois meurtrière, toujours inquiétante, depuis le couple de policiers surexcités qui ne s'exprime qu'en phrases de trois mots jusqu'au malade qui adore souffrir chez le dentiste et qui réclame désespérément qu'on lui fasse encore plus mal, sans oublier Dick Miller, témoin impassible, qui n'achète des fleurs que pour les manger (après les avoir poivrées et salées). Ce délire collectif permet au film d'éviter les pièges de la parodie ; même la séquence qui pastiche les poursuites du film noir hollywoodien échappe aux conventions du genre grâce à ses idées grinçantes. Le film fait ainsi beaucoup rire, mais pas aux dépens du cinéma fantastique qu'il recrée au contraire par l'absurde. Ainsi la plante carnivore, loin d'être seulement une charge des monstruosités science-fic-

tionnesques (que Corman connaît bien), finit par acquérir une réalité inquiétante, due au terrifiant « *Feed me* » qu'elle prononce sur un ton qui, suivant la progression du film, passe du soprano timide au baryton revendicateur. Cette boulimie insatiable rejoint dans la cruauté affirmative certaines créatures de Jerry Lewis. C'est dire l'originalité de cette œuvre, par ailleurs tournée en deux jours et demi.

B. T.

THE RAVEN (1962)

Avant d'être vu *The raven* intrigue, car on se demande par quel tour de passe-passe il a été possible de faire un film entier en partant d'un simple poème, même célèbre. Puis dans sa séquence initiale il déconcerte, car on réalise, avec un léger effort d'adaptation, qu'il s'agit d'une pochade allant jusqu'à la parodie — ce qui semble un peu sacrilège à l'égard de Poe. Enfin au cours de son déroulement il séduit et enchante, à mesure qu'on pénètre mieux dans le dessein des auteurs et que l'on juge des résultats. Le scénario, comme souvent chez Corman quand il s'agit d'un traitement plus ironique des thèmes de Poe, est dû à Charles Beaumont. La fidélité à Poe... mieux vaut n'en pas parler, et souhaiter que ne s'offusquent pas ses manes. Et le corbeau, il est bien là tout de même ? Oui, et il s'agit tout simplement d'un magicien raté que les artifices de son adversaire plus puissant ont transformé en ce volatile (un bon point, en passant, pour le dresseur). Ledit magicien vient implorer l'aide d'un troisième larron, en lui demandant de l'aider à combattre son ennemi. Dès lors, tout se résume par la lutte entre deux magiciens de force égale, lutte où les coups en rosse et les surprises ne manquent pas. La phase finale — le grand duel où les deux rivaux déploient à tour de rôle leurs plus grands charmes magiques — est digne de certains épisodes de Mandrake par l'invention, et bien meilleure par la réalisation. Quant à l'interprétation, elle ajoute particulièrement à la saveur du film : Vincent Price se moque allègrement de lui-même, Boris Karloff aussi quoique avec plus d'humour à froid, et Peter Lorre (quand il n'est pas corbeau) est irrésistiblement drolatique et inquiétant. Il faut enfin signaler un gag d'horreur parfaitement génial : le cadavre putréfié du père se dressant sur son séant en lançant d'une voix caverneuse un avertissement d'outre-tombe.

P. H.

THE HAUNTED PALACE (1963)

A en juger par le début du générique, *The haunted palace* se réclame de la série Edgar Poe de Corman. Cependant l'apport de Poe se résume uniquement à la citation de quelques vers d'un poème et il y a là sans doute un artifice de distribution imaginé pour lancer le film. En fait, celui-ci est basé sur l'adaptation (par Richard Matheson) de deux nouvelles de Lovecraft : *L'affaire Charles Dexter Ward* et *Le cauchemar d'Innsmouth.* La première a fourni la trame et la seconde le décor, et la fusion des deux sources est obtenue avec une grande cohésion. Ce qui frappe, c'est la fidélité à Lovecraft, et ce n'est pas un mince motif de satisfaction que de voir l'univers du grand Howard Phillips porté pour la première fois, et de façon aussi convaincante, à l'écran. L'abominable village d'Innsmouth, avec ses habitants gagnés par d'immondes transformations et ses monstruosités enfermées dans des pla-

cards, le culte innommable rendu aux Grands Anciens, l'apparition — avec commentaires à l'appui — du *Necronomicon* mythique — sans parler de la vision, fort réussie, d'une sorte de Nyarlathotep visqueux, globuleux et verdâtre — voilà bien des éléments propres à séduire le lovecraftien fervent. Ajoutons-y le thème d'une maison maléfique et envoûtante, cher à Corman, des notations d'un sadisme raffiné dans les séquences qui se déroulent dans la salle des sacrifices, et enfin des variations gothiques assez imprévues, qui aboutissent à la scène proprement stupéfiante de la résurrection d'une morte. Film d'ambiance avant tout — aux couleurs superbement nocturnes — *The haunted palace* n'est peut-être pas le meilleur Corman ; c'est en tout cas un des films strictement d'épouvante les plus soignés et les plus inspirants qu'on ait vus depuis des années.

P. H.

LE MASQUE DE LA MORT ROUGE (1964)

Tant de gens ont répété que les films de Corman adaptés de Poe se ressemblent tous qu'ils ont fini par s'en persuader. Certains réduisent un peu trop la mise en scène aux idées de mise en scène ; où est alors la chair du fruit ? C'est un cas fort caractéristique de forêt dissimulée par ses propres arbres : les tics assurément restent les mêmes, mais le maniaque change de film en film ; l'auteur du *Puits et le pendule* est un clown schizophrène, celui de *L'enterrement prématuré* un dandy élégant et ironique, celui du *Chat noir* un cabotin extraverti. Assurément Corman est l'Arlequin du cinéma fantastique, et son drame est d'affronter en nous une nation de mandarins, éprise de sérieux jusqu'au pesant, de significatif jusqu'à l'absurde.

Dans cet itinéraire plein d'arabesques, *Le masque de la Mort Rouge* représente une étape tout à fait particulière : celle où le jongleur commence à se voir sans déplaisir en habits de cour, celle où le poète révolté est au bord de finir immortalisé dans la pierre, sur les devises du Palais de Chaillot. Si Corman avait bénéficié du public d'un Bergman, ou seulement de celui que Carné sut drainer à son époque, on devine par quel triomphe la chose se fût soldée ; malheureusement la demi-brigade d'hurluberlus qui hante le même Palais de Chaillot ne l'entend pas de cette oreille, et le film a reçu un accueil aussi glacial qu'il l'était lui-même, c'est-à-dire à la température de Pluton.

Ce n'est pas par hasard que je cite Pluton, car il est au cœur de notre problème. On n'a pas assez remarqué qu'il y a chez Corman deux thèmes principaux d'inspiration, certes complémentaires, mais assez opposés par le style et, si j'ose dire, par la température : le thème du diable et le thème de la mort. Le thème du diable n'a cessé, jusqu'au *Masque de la Mort Rouge,* de se tailler la part du lion : il est chez tous les personnages de l'auteur, lorsqu'ils se laissent envahir par l'épouvante et la peur de la mort ; la fièvre et les décharges d'adrénaline sont, chez les personnages comme chez le spectateur, comme un équivalent physiologique de l'enfer. La mort est l'envers de ce masque : lorsque l'événement si redouté s'est enfin produit, il n'y a plus que le vide et le désert, et une paix immobile et froide s'empare des humains affolés. Que dire si la mort elle-même se matérialise ? Fatalement elle est habitée par la plus totale indifférence, un peu guindée,

ennuyeuse même ; comme les inspecteurs généraux de la génération de Jules Ferry, elle ne saurait parler sans citer Shakespeare, avec une diction inspirée de celle des huissiers. Bref, le diable se mord la queue, et le comble de la négation aboutit fort naturellement à un univers de sous-préfecture : le château de Prospero n'est pas autre chose, avec ses notables à l'échine trop souple et ses despotes micromanes.

Seulement il y a quelque inconséquence à en déduire que le film est sans intérêt. C'est regarder les ombres sur la caverne ; et ce n'est peut-être pas par hasard que tant de spectateurs préfèrent ces ombres, si l'on réfléchit que le véritable sujet du film, c'est l'*erreur* de Prospero, qui a fini par s'allier au diable à force d'avoir peur de la mort, sans comprendre que sa propre épouvante n'avait rien à voir avec l'événement redouté. Beaucoup de nos contemporains tentés par le satanisme (et Corman lui-même) sont visés par cet apologue, qui propose un exorcisme bien autrement efficace que l'œuvre d'art elle-même. Les mauvais esprits pourraient en déduire, parodiant une phrase célèbre, que le diable n'est pas un artiste — Roger Corman non plus.

Pourtant il y a bien des passages riches en lipides, et le bouillon cormanien est loin d'être aveugle. On pourrait citer notamment les moments de cruauté absolue où le prince Prospero fait l'oraison funèbre de sa maîtresse ou de son ami le duc, et surtout l'idée extraordinaire d'avoir fait jouer une naine par une petite fille. Si l'on ajoute que cette petite fille est doublée par une voix de femme adulte, et qu'elle apparaît surtout dans des scènes d'amour avec un nain (bien réel, celui-là), il est clair que nous touchons là au fond de l'insolite ; d'autant plus qu'elle a, comme tous les enfants, le sens de l'archétypal (qui est peut-être tout simplement le sens de l'instinctif), et qu'elle atteint dans les dialogues amoureux à un degré de grâce et de gravité qui nous fait envisager avec beaucoup de mélancolie les sentiments extraordinaires que nous pourrions éprouver dans un monde *réellement* fantastique.

Le passage de Poe à Corman est particulièrement sensible dans la scène finale, où la Mort Rouge est rejointe par des Morts de toutes les couleurs, qui rendent compte de leurs missions. Cette scène a été accueillie par des mouvements divers lors de la projection à la Cinémathèque : y a-t-il pourtant une idée plus superbement cormanienne que celle de mourir en couleurs ? L'univers de Poe est lugubre et pauvre en décors, celui de son adaptateur ne se départit jamais d'une magnificence où l'horreur naît comme une dérision. Sur ce plan-là du moins, ce film quelquefois trop pompeux a su exprimer avec toute la splendeur nécessaire (une splendeur absurde et mélancolique) l'erreur tragique de Prospero.

J. G.

Les films fantastiques de Corman

Cette filmographie abrégée est tirée de celle de **Positif** (n° 50-51-52). Elle ne comprend pas tous les films de Corman ; des recherches en cours permettront sans doute un jour de venir à bout des lacunes. En revanche elle réunit des films produits par Corman (marqués du sigle P) et des films produits et réalisés par

lui — ceux dont il est effectivement l'auteur (suivis de la mention P & R). Les films passés au cours de la rétrospective sont donnés en caractères gras : à voir l'ensemble de la liste, on remarquera qu'il reste beaucoup à faire.

1954 - Monster from the ocean floor (P)
1955 - The beast with a million eyes (P)
1956 - The day the world ended (P & R)
- It conquered the world (P & R)
1957 - Attack of the crab monsters (P & R)
- **Not of this Earth** (P & R)
1958 - The undead (P & R)
1959 - War of the satellite (P & R)
- Earth versus the braineaters (P)
- Night of the blood beast (P)
- The giant leeches (P)
1960 - **House of Usher** (P & R)
- **A bucket of blood** (P & R)
- Beast from the haunted cave (P)
1961 - **The pit and the pendulum** (P & R)
- **The premature burial** (P & R)
- **Tales of terror** (P & R)
- **The little shop of horrors** (P & R)
- Last woman on Earth (P & R)
- Creature from the haunted sea (P & R)
1962 - The tower of London (P & R)
- **The raven** (P & R)
- The terror (P & R)
- Dementia (P)
1963-64 - **The haunted palace**
- **The mask of the red death**
- The man with the X- ray eyes

---

revue des arts

Rétrospective du surréalisme

A la Galerie Charpentier s'est ouverte avant les vacances une exposition consacrée au surréalisme. André Breton, le pape de ce mouvement, s'est désolidarisé de cette initiative. Il semble en effet que Patrick Waldberg et Raymond Nacenta aient considéré le surréalisme comme définitivement mort, et se soient attachés à constituer une rétrospective bien éloignée des manifestations scandaleuses de jadis. Malheureusement cette tentative ne redonne pas une nouvelle jeunesse au surréalisme ; elle permet simplement de le juger. Si les peintres fantastiques des siècles passés tels que Bosch, Brueghel, Gustave Moreau et Odilon Redon demeurent ce qu'ils étaient avant que le surréalisme ne les annexe : de grands peintres, si les surréalistes de la grande époque se révèlent comme les maîtres d'une génération dont l'influence est toujours extrêmement importante, il semble bien que tout ce qui a été groupé sous le nom de « tendances surréalistes » constitue un invraisemblable bric-à-brac où se mêlent le pire et le meilleur. En 1916, éclatait la bombe Dada ; c'était la mise en accusation de la religion, de la morale, de l'Etat. En 1924, le manifeste du surréalisme, s'appuyant sur cette première révolution, proclamait l'avènement du merveilleux, la recherche du rêve. L'homme sortait enfin de son univers clos, fuyait les inhibitions et, libre de toute entrave religieuse ou sociale, il voulait se livrer totalement au délire poétique.

Il n'est pas question de nous livrer ici à un jugement détaillé des 550 objets, sculptures, peintures, dessins, que constitue cette encyclopédie visuelle du surréalisme. La plupart des œuvres qui nous sont présentées ont un intérêt fantastique ou onirique, notre critère a donc été leur valeur picturale.

De Max Ernst, l'un des grands maîtres du fantastique moderne, on doit retenir la **Vision provoquée par l'aspect nocturne de la porte Saint-Denis,** véritable décalcomanie de la nuit, dont la façade déchirée rappelle tout à la fois le granit et le bois : des murs suintent enfin les secrets et le rêve, et le rêve rampe à l'assaut de la porte, étrange gardienne du passé. **La ville entière,** Babylone fossile, préservée sans doute à l'intérieur d'une goutte de temps, dresse ses murailles craquelées au cœur d'une solitude infinie, menacée par les étranges végétations de la dangereuse forêt qui l'assaille.

L'œuvre de Miro apparaît comme le réceptacle du rêve ; son automatisme pictural transcrit les passages d'oiseaux, de fleurs, de femmes ou de parapluies en symboles poétiques. Dans **La sieste,** une forme inconnue, munie de pseudopodes, traverse la toile à la poursuite d'un soleil bipode.

Chez Dali, au contraire, la réflexion précède la création. Sa peinture est la représentation d'images mentales guidées par un rythme obsessionnel. Le monde existe parce qu'il vient de le créer à la dimension de ses rêves. Que ce soit avec **Les montres molles** où Dali,

alchimiste du temps, nous démontre comment le temps s'écoule... en larges flaques sur le sable, dans sa **Vénus aux tiroirs,** dont le corps est formé de casiers plus ou moins ouverts, où il se livre à une dissection purement imaginaire du subconscient, traçant les lois d'un déterminisme sans appel qui est aussi l'image de ses obsessions, de ses désirs, de ses faiblesses, sa peinture nous restitue la pensée d'un foetus de génie se livrant à l'introspection de ses manifestations végétatives. L'insolite se trouve exacerbé par l'opposition d'un dessin minutieux, d'une grande pureté classique, imitant les contours d'un univers concret et l'irrationnel des situations.

Bellmer, également, fouille son univers à la pointe d'un crayon agile et précis comme un scalpel. Son délire érotique se joue toujours à plusieurs personnages, dont l'enchevêtrement évoque d'autres formes. Le peintre ne suggère pas, il montre avec une totale impudeur le monde du « sexe roi » et nous livre l'univers des petites filles-objets, paradis enivrant du voyeur.

La pure architecture des villes mortes de Chirico est poétisée par la géométrie parallèle qu'organisent les ombres, en d'austères plans rectilignes. L'impression de terre inhabitable que provoquent ces froides perspectives est parfois soulignée par des formes géométriques telles que cônes, cubes... qui jonchent le sol ou par des statues, aveugles gardiennes des promenades. Chirico nous entraîne dans le **no man's land** situé aux frontières du réel et de l'irréel ; les sites participent à notre monde, mais un subtil décalage introduit le rêve et la mélancolie.

Magritte ne nous propose pas une réalité différente, mais l'harmonie confortable de notre univers familier est brutalement détruite par l'apparition d'un événement inhabituel : le quotidien est remis en question. La ville de **Golconde** est propre, nette, anonyme : une ville fade de province. Seulement une pluie de petits hommes en pardessus noir et en chapeau melon tombe sur les façades tristes. La robe accrochée à un cintre de **La philosophie dans un boudoir** garde les rondeurs tangibles du corps qui l'a habitée. C'est l'anecdote fantastique racontée en images, sans fioritures, avec la brutalité d'un coup de fouet. L'impossible devient possible. La raison se trouve ridiculisée.

Les grands paysages de Tanguy, eux, plongent résolument dans l'imaginaire. Ses déserts blêmes se hérissent de cristallisations inconnues, ses terres gardent l'empreinte de bouleversements antérieurs en des amoncellements de rocs polis, d'os, d'épaves inventées. Dans les **Nombres imaginaires,** l'ordonnance des rochers et des pierres semble obéir à la loi occulte qui régit cette étrange planète. Tanguy est le premier peintre qui ait évoqué les paysages fantasmagoriques des mondes qui nous frôlent. Premier voyageur de l'espace, il nous restitue des terres où le minerai n'est pas statique mais régit sa propre existence, niant ainsi la nécessité de l'homme.

Bien que cette exposition nous offre un vaste choix de toiles, il apparaît que maints peintres n'ont pas été représentés à la mesure de leur importance. Mais nous ne pouvons oublier : chez Brauner, Fantômas qui s'est fait moine pour échapper au piège d'un échiquer ; les enfants blêmes et chauves, à la tête surmontée d'une protubérance de chair, de Léonora Carrington, qui jouent sous la garde d'une femme à tête de chat ; la grotesque **Société musicale** de Paul Klee, composée d'êtres à tête-ventouse ; l'étrange jeune fille morte, de Léonor Fini, dont seuls les mains et le visage livides se détachent d'un fondu sombre ; le délire d'impressions lumineuses de la **Morphologie psychologique** de Matta, qui est, d'ailleurs, le seul illustrateur inconscient, actuel, de science-fiction.

(Suite page 159.)

Science-fiction à Trieste

Le 2e Festival International du Film de Science-Fiction s'est déroulé du 9 au 18 juillet à Trieste. Comme le précédent, il était organisé par l'Azienda Autonoma di Soggiorno e Turismo, sous la direction de Gastone Schiavotto. Les conférences, débats et entretiens publics qui avaient figuré au programme l'an dernier n'ont pas été organisés cette année, mais ils seront probablement repris en 1965. Une exposition d'art fantastique présentant notamment des œuvres de Brauner, Ernst, Léonor Fini, Magritte, Man Ray et Tanguy, était en outre organisée au château de San Giusto, où les films étaient présentés au public chaque soir.

Parallèlement à la projection des films récents, une rétrospective de « classiques » et d'œuvres antérieures à 1957 offrait un raccourci très intéressant des principaux aspects du film d'« insolite scientifique ». On trouvera plus loin l'énumération des œuvres présentées, dont la plupart sont probablement connues des lecteurs de **Fiction**, tout au moins de ceux qui habitent Paris. Du **Voyage dans la Lune** de Méliès (1902) à **This island Earth** de Joseph Newman (1956) quelques tendances peuvent être distinguées.

Aux préoccupations sociales d'**Aelita** et de **Metropolis** se substituent l'inquiétude et l'appel à la sagesse, devant la menace du péril atomique. **The day the Earth stood still**, où un extraterrestre transmet cet avertissement aux humains, est caractéristique à cet égard. Tiré de la mémorable nouvelle de Harry Bates, **Farewell to the Master**, ce film modifie l'optique de l'œuvre littéraire en fonction des préoccupations scientifiques et humanitaires de l'après-guerre. En dépit du sourire condescendant que les hommes inspirent au visiteur venu de loin, il s'agit là d'une œuvre optimiste, qui s'achève sur une note d'espoir et de vie.

Cet optimisme marque également un film exceptionnel, dont la guerre a entravé la diffusion en Europe, et que son réalisateur, William Cameron Menzies, a intitulé **Things to come.** La confiance dans le progrès scientifique se manifeste à travers la reconstruction du monde par les savants, au bout d'une guerre de vingt-cinq ans. Et c'est une confiance que l'on n'associe guère au nom de H.G. Wells : pourtant, le nom du grand romancier figure au générique. S'il n'est pas crédité du scénario, Wells a du moins fourni le sujet du film. Guerre meurtrière (1940-1965), retour à une barbarie médiévale, bêtise myope d'un César de carnaval qui refuse la paix parce qu'il y perdrait son importance risible de « chef de guerre », admirables réalisations scientifiques auxquelles une élite a travaillé dans l'isolement et qu'elle partage, au moment opportun, avec l'ensemble de l'humanité : la trame est, somme toute, assez conventionnelle. Ce qui rend le film mémorable, ce sont les scènes « futuristes ». Bien que réalisées en 1936, elles conservent encore de nos jours un pouvoir d'évocation à la fois poétique et scientifique, ainsi qu'une puissante grandeur, qui en font, véritablement, un ensemble de visions d'avenir. Ces immenses avions de transport, ces maisons préfabriquées aux parois de verre, et ces usines entièrement automatiques, présentées sur un rythme nerveux et soulignées par la musique d'Arthur Bliss, constituent une succession d'images inoubliables. Grâce à elles, **Things to come** est peut-être le plus remarquable film de science-fiction — au sens strict du terme — réalisé avant la guerre.

Quant aux films récents, dont plusieurs étaient présentés à Trieste en

première vision européenne, on peut sommairement les répartir en plusieurs groupes selon leur tendance. En premier lieu, on peut laisser de côté les films qui n'utilisent un élément scientifique que comme prétexte à aventures, énigme policière, etc., et dont **Un soir par hasard** d'Ivan Govar constitue un échantillon.

Dans un deuxième groupe, on trouve les films dans lesquels la science est, principalement, prétexte à monstres ; **Matango,** œuvre japonaise de Inoshiro Honda, représentait ce genre à Trieste de façon adéquate. Dans cette abracadabrante histoire de naufragés qui se transforment en végétaux après ingestion de champignons inconnus, l'héritage de Frankenstein se reconnaît sans peine : dans la démarche pesante et oscillante, dans les bras écartés qui caractérisent les ex-humains encore incomplètement végétaux. Tout cela n'est guère original, ni même appétissant.

Un monstre est également à l'honneur dans un autre film du même Honda, **Atoragon.** Celui-ci se rattache au genre aventureux plus franchement que **Matango,** puisqu'il y est question du continent disparu de Mu et d'un sous-marin volant qui combat le monstre. Le tout forme un récit d'aventures ni meilleur ni plus mauvais que beaucoup d'autres.

Film d'aventures également que **The time travelers.** Il a dû coûter cher, à cause des décors et des truquages, et il illustre la naïveté du réalisateur (John Krish, un nom à ne pas retenir). Celui-ci développe un médiocre récit d'aventures en utilisant largement les poncifs les plus éprouvés. Il y a toutefois dans cette œuvre un comique involontaire mais réel auquel le public de Trieste n'est pas resté insensible. Tout le machinisme, toutes les touches de pseudoscience, évoquent le bric-à-brac : exactement l'inverse des scènes analogues de **Things to come.**

Le commencement de **Robinson Crusoe on Mars** fait espérer un film d'un intérêt exceptionnel, posant dans un cadre original le problème (psychologique autant que biologique) du naufragé, de l'homme seul. On peut momentanément penser que le Vendredi de ce Robinson américain échoué sur Mars sera un petit singe cosmonaute complétant par son instinct l'intelligence et l'entraînement de l'homme. Hélas, le Vendredi se révélera en fait un extraterrestre à l'expression particulièrement niaise échappé d'une conventionnelle guerre cosmique. Quelques phases de cette dernière se déroulent sur Mars, et cela permet de régaler le spectateur d'inénarrables soucoupes volantes en carton pâte. Même Adamski n'aurait pu croire à la réalité de ces dernières. Dommage, car l'ensemble avait bien commencé.

On se rappelle que **La Machine à explorer le temps** de Wells avait inspiré un film excellent. **Les premiers hommes dans la Lune** n'ont malheureusement pas eu la même chance. Présenté à Trieste, ce dernier film a été réalisé en Angleterre par Nathan Juran ; il met mal à l'aise ceux qui ont lu le roman par une intention de burlesque, péniblement appuyée parfois. Les truquages et les décors sont assez réussis, se rapprochant par moments plus du fantastique que de la science-fiction, et les fourmis géantes, conformes aux descriptions de Wells, auraient pu être pires. Celui qui n'est en revanche pas du tout conforme au portrait tracé par Wells est l'inventeur Cavor dont on a fait un pantin agité et tonitruant.

Les deux meilleurs films nouveaux présentés au Festival furent incontestablement **Der schweigende Stern — L'étoile silencieuse —** et **The damned.**

Le premier est une co-production polono-est allemande, inspirée du roman de Stanislas Lem. Son intérêt réside dans le soin avec lequel sont présentés aussi bien les préparatifs et le voyage interplanétaire que l'exploration de Vénus. Les décors de cette dernière partie ont cette qualité « extraterrestre » qui dépayse sans nécessairement ef-

frayer, ni donner envie de rire. Les astronautes ne découvrent sur Vénus que les ruines consécutives à une catastrophe atomique et c'est à la présentation de ces ruines que l'on peut évaluer le sérieux avec lequel ont travaillé les auteurs des décors, Anatol Radzinowicz et Alfred Hirschmeier.

Si **L'étoile silencieuse** représente, dans sa dernière partie, la science-fiction de dépaysement, **The damned** de Joseph Losey illustre en revanche l'utilisation d'une donnée scientifique dans un cadre qui est familier au spectateur. Les significations de l'œuvre dépassent assurément celles d'un simple récit d'aventures. C'est un nouveau réquisitoire contre la bombe atomique, dans lequel Losey suit le roman **Children of the light** de H.L. Lawrence. Le film s'impose par ses qualités cinématographiques en dehors de tout critère emprunté à la science-fiction ; le rythme du mouvement, la qualité des images, l'interprétation et la révélation graduelle de ce que sera la clé de l'énigme, portent la marque d'un artiste du cinéma. L'intrigue ne sera pas racontée ici, pour laisser aux lecteurs de **Fiction** la satisfaction de la découvrir, mais on soulignera la qualité dramatique de la conclusion, qui reste riche en résonances et qui fait réfléchir.

Il reste à faire mention du plus intéressant des courts métrages présentés au Festival. Il s'agit d'**Hypothezy** (film tchèque), succession d'images immobiles réunissant des vues astronomiques et des reconstitutions de paysages planétaires. La qualité intrinsèque de ces documents est rehaussée par l'ingéniosité des cadrages, des effets de travelling sur l'image, et par les variations de rythme dans leur enchaînement.

Maintenant que le Festival de Trieste est « entré dans les mœurs » de l'activité artistique italienne, il ne reste plus qu'à souhaiter plein succès à l'édition de 1965, après la belle réussite de cette année.

Demètre IOAKIMIDIS
et Pierre STRINATI

LISTE DES FILMS PRESENTES AU FESTIVAL

1) **Rétrospective.**

Hommage à Méliès, avec notamment Le voyage dans la Lune (1902) - France.
Aelita (1924) - U.R.S.S.
Hommage à Hal Roach avec notamment One million B.C. (1940) - E.-U.
Metropolis (1926) - Allemagne.
Die Frau im Mond (1928) - Allemagne.
La fin du monde (1930) - France.
L'Atlantide (1932) - Allemagne.
Things to come (1936) - Grande-Bretagne.
The day the Earth stood still (1951) - E.-U.
Godzilla (1955) - Japon.
This island Earth (1956) - E.-U.
Twenty thousand miles to Earth (1957) - E.-U.

2) **Longs métrages.**

Un soir par hasard, d'Ivan Govar - France.
Des pas vers la Lune, de Jon Popesco-Gopo - Roumanie.
Atoragon, d'Inoshiro Honda - Japon.

Quatermass II, de Val Guest - Grande-Bretagne.
Matango, d'Inoshiro Honda - Japon.
The damned, de Joseph Losey - Grande-Bretagne (a remporté l'Astéroïde d'Or, prix du Festival).
Der schweigende Stern, de Kurt Maetzig - Pologne-Allemagne de l'Est.
The time travelers, de John Krish - E.-U.
Robinson Crusoe on Mars, de Byron Haskin - E.-U.
First men in the moon, de Nathan Juran - Grande-Bretagne.

3) **Courts métrages.**

Kosice, d'Alejandro Vignati - Argentine.
Le premier pavillon, de J. Majewski - Pologne.
Popletena planeta, de Pavel Prohazka - Tchécoslovaquie (dessin animé).
Hypothezy, de V. Silhan - Tchécoslovaquie.

Revue des arts

(Suite de la page 155)

Cette rétrospective a permis de rassembler maintes toiles et sculptures importantes, dont beaucoup se trouvaient à l'étranger, et de nous faire découvrir les rares manifestations picturales d'écrivains et de poètes. Mais nous ne retrouvons pas dans ces salons, où les œuvres sont débarrassées de leur caractère révolutionnaire, une fidèle image de ce que fut le surréalisme. Les objets rassemblés ont perdu toute leur virulence de manifeste et de scandale, et derrière les vitrines qui leur conviennent si mal, ils témoignent de la mort d'un mouvement qui semble appartenir à un passé lointain.

Anne TRONCHE

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F ; Maroc : 2,90 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

Dépôt légal : 4me trimestre 1964 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE Ord.	FRANCE Rec.	BELGIQUE Francs Belges Ord.	BELGIQUE Francs Belges Rec.	SUISSE Francs Suisses Ord.	SUISSE Francs Suisses Rec.	CANADA Dollars Canadiens Ord.	CANADA Dollars Canadiens Rec.	ETRANGER Francs Français Ord.	ETRANGER Francs Français Rec.
6 mois	14	20	158	218	15,80	21,80	3,50	4,80	15,80	21,80
Un an	27	39	306	426	30,60	42,60	6,75	9,40	30,60	42,60
NUMEROS ANTERIEURS										
Jusqu'au 78 .... le numéro	1,40		20		1,75				1,75	
Du 79 au 107 .... »	1,60		23		2				2,00	
A partir du 108 .... »	2,50		35		3				3,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 15 exemplaires, ajouter	1		1		1		0,22		1	
N.B. — Les numéros 1 à 50, ainsi que le Spécial 1, sont épuisés.										
RELIURES										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure ..	5,90		54		5,40		1,20		5,40	
2 reliures .	10,30		97,60		9,76		2,15		9,76	
3 reliures .	15		140,80		14,08		3,10		14,08	
TARIF spécial pour les abonnés										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure ..	5,40		50		5		1,10		5	
2 reliures .	9,50		89,60		8,96		1,98		8,96	
3 reliures .	13,80		128		12,88		2,85		12,88	

Adressez vos règlements aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e) (*CCP.* 1848-38).

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196, Av. Messidor, BRUXELLES 18, C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES, Enr., 764 Est rue St-Joseph, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St-Georges, GENEVE, C.C.P. 12-6112.